This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Ex libris
A MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

ŒUVRES
DE THÉATRE
DE
M. DE BOISSY,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;
NOUVELLE ÉDITION.
TOME SECOND.

A PARIS;
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint-Benoit,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC. 1949
OF OXFORD

TABLE

Des Pieces contenues dans le Tome ſecond.

THÉATRE FRANÇOIS.

Le François à Londres, *Comédie en un Acte ; en Proſe.*

L'Impertinent malgré lui, *Comédie en cinq Actes, en Vers.*

Le Badinage, *Comédie en un Acte, en Vers.*

Le Médecin par occaſion, *Comédie, en cinq Actes, en Vers.*

LE
FRANÇOIS
A LONDRES,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LE MARQUIS DE POLINVILLE. – François.
LE BARON DE POLINVILLE. –
ELIANTE, Veuve Angloiſe.
MILORD CRAFF, pere d'Eliante.
MILORD HOUZEY, fils de Milord Craff.
JACQUES ROSBIF, Négociant Anglois.
FINETTE, Servante Françoiſe.

La Scene eſt à Londres, dans un Hôtel-garni.

LE FRANÇOIS A LONDRES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE BARON DE POLINVILLE, *LE MARQUIS DE POLINVILLE.*

LE MARQUIS.

CE n'étoit pas la peine de me faire quitter Paris, le centre du beau monde & de la politeſſe; & je me ſerois bien paſſé de voir une Ville auſſi triſte & auſſi mal élevée que Londres.

LE BARON.

Je t'excuſe, Marquis; tu en parlerois autrement ſi tu avois eu le tems de la mieux connoître.

LE MARQUIS.

Non, Baron, je connois aſſez Londres, quoique je n'y ſois que depuis trois ſemaines. Tiens, ce que les Anglois ont de mieux, c'eſt qu'ils parlent François, encore ils l'eſtropient.

LE BARON.

Et nous l'eſtropions nous-mêmes pour la plupart;

& ſi nous ne parlons que notre langue ; leur converſation eſt pleine de bon ſens.

LE MARQUIS.

Leur converſation ! Ils n'en ont point du tout. Ils ſont une heure ſans parler, & n'ont autre choſe à vous dire que *Howd'eyd'o*, comment vous portez-vous ? Cela fait un entretien bien amuſant.

LE BARON.

Les Anglois ne ſont pas brillans, mais ils ſont profonds.

LE MARQUIS.

Veux-tu que je te diſe ? Au lieu de paſſer les trois quarts de leur vie dans un Café à politiquer, & à lire des chiffons de Gazettes, ils ſeroient mieux de voir bonne compagnie chez eux, d'apprendre à mieux recevoir les honnêtes gens qui leur rendent viſite, & à ſentir un peu mieux ce que vaut un joli homme.

LE BARON.

Sais-tu bien, Marquis, puiſque tu m'obliges à te parler ſérieuſement, qu'il ne faut que trois ou quatre têtes folles comme la tienne, pour achever de nous décrier dans un pays où notre réputation de ſageſſe n'eſt pas trop bien établie, & que tu as déja donné deux ou trois ſcenes qui t'ont fait connoître de toute la Ville ?

LE MARQUIS.

Tant mieux, les gens de mérite ne perdent rien à être connus.

LE BARON.

Oui, mais le malheur eſt que tu n'es pas ici connu en beau, on t'y tourne par-tout en ridicule ; on dit que tu es un Gentilhomme François ſi zélé pour la politeſſe de ton pays, que tu es venu exprès à Londres pour l'y enſeigner publiquement, & pour apprendre à vivre à toute l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Elle en auroit grand beſoin, & j'en ſerois très-capable.

LE BARON.

Mais sais-tu, mon petit parent, que l'amour aveugle que tu as pour les manieres Françoises, te fait extravaguer? Qu'au lieu de vouloir assujettir à ta façon de vivre une Nation chez qui tu es, c'est à toi à te conformer à la sienne? & que, sans la sage police qui regne dans Londres, tu te serois déja fait vingt affaires pour une?

LE MARQUIS.

Mais sais-tu, mon grand cousin, que trois ans de séjour que tu as fait à Londres, t'ont furieusement gâté le goût, & tu y as même pris un peu de cet air étranger qu'ont tous les Habitans de cette Ville?

LE BARON.

Les Habitans de cette Ville ont l'air étranger! Que diable veux-tu dire par-là?

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut avoir, cet air libre, ouvert, empressé, prévenant, gracieux, l'air par excellence; en un mot, l'air que nous avons, nous autres François.

LE BARON.

Il est vrai, Messieurs les Anglois ont tort d'avoir l'air Anglois chez eux, ils devroient avoir à Londres l'air que nous avons à Paris.

LE MARQUIS.

Ne crois pas rire. Comme il n'y a qu'un bon goût, il n'y a aussi qu'un bon air, & c'est sans contredit le nôtre.

LE BARON.

C'est ce qu'ils te disputeront.

LE MARQUIS.

Et moi je leur soutiens qu'un homme qui n'a pas l'air que nous avons en France, est un homme qui fait tout de mauvaise grace, qui ne sait ni marcher, ni s'asseoir, ni se lever, ni tousser, ni cracher, ni éternuer, ni se moucher; qu'il est par conséquent un homme sans manieres: qu'un homme sans manieres n'est

préſentable nulle part, & que c'eſt un homme à jetter par les fenêtres, qu'un homme ſans manieres.

LE BARON.

Oh! Monſieur le Marquis des manieres, ſi vous trouviez à les troquer contre un peu de bon ſens, je vous conſeillerois de vous défaire d'une partie de ces manieres.

LE MARQUIS.

C'eſt pourtant à ces manieres dont tu me fais tant la guerre, que j'ai l'obligation d'une conquête, mais d'une conquête brillante.

LE BARON.

Voilà encore la maladie de nos François qui voyagent. Ils ſont ſi prévenus de leur prétendu mérite auprès des femmes, qu'ils croyent que rien ne réſiſte au brillant de leurs airs, aux charmes de leur perſonne, & qu'ils n'ont qu'à ſe montrer pour charmer toutes les belles d'une Contrée. Un regard jetté par haſard ſur eux, une politeſſe faite ſans deſſein, leur eſt un ſûr garant d'une victoire parfaite. Ils s'érigent en petits conquérans des cœurs, & de l'air dont ils quittent la France, ils ſemblent moins partir pour un voyage, qu'aller en bonne fortune. Mais, Marquis...

LE MARQUIS.

Mais, Baron éternel, ce n'eſt pas ſur un regard équivoque, ſur une ſimple civilité que je ſuis aſſuré qu'on m'aime; c'eſt parce que l'on me l'a dit à moi-même, parlant à ma perſonne.

LE BARON.

Eh! peut-on ſavoir quel eſt ce rare objet?

LE MARQUIS.

C'eſt une jeune veuve de Cantorbéry, fille d'un Milord, belle, riche, qui eſt à Londres pour affaires. Le haſard m'a procuré ſa connoiſſance, & je ſuis venu exprès loger dans cet Hôtel-garni, où elle demeure depuis huit jours qu'elle a changé de quartier.

LE BARON.

On la nomme?

LE MARQUIS.

Eliante.

LE BARON.

Eliante ! je la connois ; je l'ai vue pluſieurs fois chez Clorinde, une de ſes amies ; c'eſt une Dame du premier mérite.

LE MARQUIS..

Mais tu m'en parles d'un ton à me faire croire qu'elle ne t'eſt pas indifférente.

LE BARON.

Il eſt vrai, je ne le cache point, c'eſt de toutes les femmes que j'ai vues, celle dont je rechercherois la poſſeſſion avec plus d'ardeur ; & je t'avouerai franchement, que s'il dépendoit de moi, il n'eſt rien que je ne fiſſe pour te ſuplanter.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Toi, me ſuplanter ? Moi ?

LE BARON.

Oui, toi-même ; j'aurois cette audace.

LE MARQUIS.

Je voudrois voir cela. Mais dis-moi, mon très-cher couſin, ſait-elle les ſentimens que tu as pour elle ?

LE BARON.

Je crois qu'elle les ignore.

LE MARQUIS.

Tu me fais pitié, mon pauvre garçon ; & ſi tu veux je me charge de les lui apprendre pour toi.

LE BARON.

Tu es trop obligeant, je prendrai bien cette peine-là moi-même, & je n'attends que l'occaſion....

LE MARQUIS.

Oh ! Parbleu, je veux te la procurer ; &, ſans aller plus loin, voici Eliante elle-même qui vient fort à propos pour cela.

SCENE II.

LE BARON, LE MARQUIS, ELIANTE.

LE MARQUIS.

MAdame, vous voulez bien que je vous préſente ce Gentilhomme François; il eſt mon parent & mon rival tout enſemble; il vous a vu chez Clorinde; vous avez fait ſa conquête ſans le ſavoir, il cherche l'occaſion de vous le déclarer, elle s'offre, je la lui procure.

ELIANTE.

En vérité, Marquis....

LE MARQUIS.

Sous un air timide & diſcret, c'eſt un garçon dangereux, je vous en avertis. Il veut me ſuplanter, Madame, il veut me ſuplanter.

ELIANTE.

Briſons-là, c'eſt pouſſer trop loin la plaiſanterie.

LE BARON.

Madame, la plaiſanterie ne tombe que ſur moi, je la mérite; le Marquis en badinant n'a dit que la vérité. Pardonnez un tranſport dont je n'ai pas été le maître; je n'ai pu m'empêcher de lui avouer que je n'avois jamais rien vu de ſi adorable que vous, & de lui témoigner une ſurpriſe mêlée de dépit ſur ce qu'il vient de me dire, qu'il avoit le bonheur d'être aimé de vous.

ELIANTE, *au Marquis.*

Quoi! Monſieur, vous êtes capable....

LE MARQUIS.

Eh! Madame, quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes femme de condition, je ſuis homme de qualité; vous êtes riche, j'ai du bien; vous êtes veuve, je ſuis gar-

çon ; vous avez dix-neuf ans, j'en ai vingt-quatre, vous êtes belle, je ſuis aimable : nous ſommes faits l'un pour l'autre, nous nous aimons tous deux, à quoi bon le cacher ?

ELIANTE.

Mais je ne vous aime pas, Monſieur ; & quand cela ſeroit, je veux qu'on ait de la diſcrétion ; j'aime le myſtere.

LE MARQUIS.

Le myſtere ! Madame, Ah ! fi, le mauvais ragoût.

ELIANTE.

Oui, en France, où l'on n'aime que par air, où l'on n'aſpire à être aimé que pour avoir la vanité de le dire, où l'amour n'eſt qu'un ſimple badinage, qu'une tromperie continuelle, & où celui qui trompe le mieux paſſe toujours pour le plus habile. Mais ce n'eſt pas ici de même ; nous ſommes de meilleure foi, nous n'aimons uniquement que pour avoir le plaiſir d'aimer, nous nous en faiſons une affaire ſérieuſe, & la tendreſſe parmi nous eſt un commerce de ſentimens, & non pas un trafic de paroles.

LE MARQUIS.

Mais il faut toujours avoir quelqu'un à qui l'on puiſſe conter ſes amours ; & dans le Roman le plus exact, il n'y a point de héros qui n'ait ſon confident. J'ai pris le Baron pour le mien, il eſt garçon diſcret, & je ſuis dans la regle.

LE BARON.

J'aurai de la diſcrétion par rapport à Madame ; car pour toi, rien ne m'oblige à garder le ſecret. C'eſt un aveu que tu m'as fait par vanité, & non pas une confidence.

ELIANTE, *au Marquis.*

Je vous trouve admirable.....

LE MARQUIS.

Baron, prends congé de Madame ; tu n'as pas l'eſprit de t'appervevoir que tu l'ennuies ; tu lui dis des choſes déſagréables ; tu la gênes, tu es ici de trop.

ELIANTE.

Si quelqu'un eſt ici de trop ce n'eſt pas Monſieur.

LE MARQUIS.

Ah ! je vois pour le coup que vous êtes piquée. Pour vous punir, je vous laiſſe avec lui ; qu'il vous entretienne, Madame, qu'il vous entretienne, je n'y perdrai rien, vous m'en goûterez mieux tantôt.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LE BARON, ELIANTE.

ELIANTE.

Voilà ce qu'on appelle un François !

LE BARON.

Daignez, Madame, ne pas les confondre tous avec lui, & ſoyez perſuadée qu'il en eſt....

ELIANTE.

Je le ſai, Monſieur ; je ne ſuis pas aſſez injuſte ni aſſez déraiſonnable, pour ne pas ſentir la différence qu'il y a entre vous & lui, & pour ne pas vous accorder toute l'eſtime que vous méritez.

LE BARON.

Oui, vous m'eſtimez, Madame, & vous aimez le Marquis.

ELIANTE, *agitée.*

Moi, j'aime le Marquis ! Qui vous l'a dit, Monſieur ?

LE BARON.

Votre émotion, l'air même dont vous vous en défendez.

ELIANTE.

Non, je le mépriſe trop pour l'aimer.

LE BARON.

Je m'y connois, Madame ; un pareil mépris n'eſt qu'un amour déguiſé. Vous l'aimez d'autant plus que vous êtes fâchée de l'aimer.

ELIANTE.

Eh ! Que diriez-vous ſi j'en épouſois un autre !

LE BARON.

Un autre ! Que je ſerois heureux, ſi ce choix pouvoit me regarder ! Vous ne ſauriez vous venger plus noblement du Marquis, ni faire en même tems le bonheur d'un homme dont vous ſoyez plus tendrement aimée.

ELIANTE.

Monſieur le Baron....

LE BARON.

Sans me faire valoir, je poſſede un bien aſſez conſidérable, je ſors d'une maiſon aſſez illuſtre, & j'ai pour vous des ſentimens diſtingués....

ELIANTE.

Monſieur, la choſe eſt aſſez ſérieuſe pour mériter une mûre réflexion : je vous demande du tems pour y penſer.

LE BARON.

Adieu, Madame, je vous laiſſe ; l'amour vous parle pour le Marquis. Vous l'aimez toujours, c'eſt le ſeul défaut que je vous connoiſſe, & je crains bien que vous ne vous en corrigiez pas ſi-tôt.

(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

ELIANTE, *ſeule.*

OH ! je m'en corrigerai je m'en corrigerai. Je ſuis femme, & j'ai pu me laiſſer éblouir par les graces & par le faux brillant d'un mérite ſuperficiel ; mais je ſuis Angloiſe en même tems, par conſéquent capable de me ſervir de toute ma raiſon. Si le Marquis continue....

SCENE V.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

MAdame, voilà une lettre qu'on a oublié de vous remettre hier au ſoir.

ELIANTE.

Voyons. C'eſt mon pere qui m'écrit, je reconnois l'écriture.

(*Elle lit.*)

Je pars en même tems que ma lettre, & je ſerai demain à Londres ſans faute. On m'a écrit que votre frere hantoit mauvaiſe compagnie, & qu'il venoit de faire tout nouvellement connoiſſance avec un certain Marquis François qui acheve de le gâter. Comme je ne puis être à Londres que trois jours, & que je dois de là partir pour la Jamaïque, j'ai réſolu de l'emmener & de vous marier avant mon départ avec Jacques Roſbif, c'eſt un riche Négociant, fort honnête homme, & qui n'eſt pas moins raiſonnable pour être un peu ſingulier. Votre extrême jeuneſſe ne vous permet pas de reſter veuve; & je compte que vous n'aurez pas de peine à vous conformer aux volontés d'un pere qui ne cherche que votre avantage, & qui vous aime tendrement. MILORD CRAFF.

FINETTE.

Monſieur votre pere arrive aujourd'hui pour vous marier avec Jacques Roſbif. Miſéricorde! C'eſt bien l'Anglois le plus diſgracieux, le plus taciturne, le plus biſarre, le plus impoli que je connoiſſe.

ELIANTE.

Ah! Finette, quelle nouvelle! mon cœur eſt agité de divers mouvemens que je ne puis accorder. J'aime le Marquis, & je dois peu l'eſtimer. J'eſtime le Ba-

ron, & je voudrois l'aimer. Je hais Roſbif, & il faut que je l'épouſe, puiſque mon pere le veut.

FINETTE.

Mais, Madame, n'êtes-vous pas veuve, & par conſéquent maîtreſſe de vous-même ?

ELIANTE.

Ma grande jeuneſſe, la tendreſſe que mon pere m'a toujours témoignée, le bien même que je dois en attendre, ne me permettent pas de me ſouſtraire à ſon obéiſſance.

FINETTE.

Quoi ! Vous pourrez, Madame, vous réſoudre à épouſer encore un homme de votre nation, après ce que vous avez ſouffert avec votre premier mari ? Avez-vous ſi-tôt oublié la triſte vie que vous avez menée pendant deux ans que vous avez vécu enſemble ? Toujours ſombre, toujours bruſque, il ne vous a jamais dit une douceur; ſe levant le matin de mauvaiſe humeur pour rentrer le ſoir ivre, vous laiſſant ſeule toute la journée, ou réduite à la paſſer triſtement avec d'autres femmes auſſi malheureuſes que vous, à faire des nœuds, à tourner votre rouet pour tout amuſement, & à jouer de l'éventail pour toute converſation. Mort de ma vie ! je ne permettrai pas que vous faſſiez un pareil mariage, ou vous me donnerez mon congé tout à l'heure.

ELIANTE.

Que veux-tu que je faſſe ?

FINETTE.

Que vous ayez le courage de vous rendre heureuſe, & que vous épouſiez un homme de mon pays, un François. Conſidérez, Madame, que c'eſt la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde ; qu'ils doivent ſervir de modele aux autres Nations, & qu'un François a cent fois plus de politeſſe & de complaiſance pour ſa femme, qu'un Anglois n'en a pour ſa maîtreſſe. Une belle Dame, comme vous, ſeroit adorée de ſon mari en France ; il ne croiroit pas pouvoir faire un meil-

leur uſage de ſon bien, que de l'employer à ſe ruiner pour vous : Il n'auroit pas de plus grand plaiſir que de vous voir brillante & parée, attirer tous les regards, aſſujettir tous les cœurs : le premier appartement, le meilleur carroſſe & les plus beaux laquais ſeroient pour Madame. Vous verriez ſans ceſſe une foule d'adorateurs empreſſés à vous plaire, ingénieux à vous amuſer, étudier vos goûts, prévenir vos deſirs, s'épuiſer en fêtes galantes, vous promener de plaiſirs en plaiſirs, ſans que votre époux oſât y trouver à redire, de peur d'être ſifflé de tous les honnêtes gens.

ELIANTE.

Mais, Finette, comment faut-il m'y prendre pour déterminer mon pere ?

FINETTE.

Il faut lui parler avec la noble fermeté qui convient à une veuve, ſans ſortir du reſpect que doit une fille à ſon pere ; il faut lui repréſenter que les maris de ce pays-ci ne ſont pas faits pour rendre une femme heureuſe, que vous en avez déja fait la dure expérience, & qu'il s'offre un parti plus avantageux & plus conforme à votre inclination : un Marquis François, jeune, riche, bien fait.

ELIANTE.

Mon pere n'y conſentira jamais ; il eſt déja prévenu contre lui, comme tu l'as vu par ſa lettre ; car c'eſt aſſurément de lui dont on lui aura parlé.

FINETTE.

Milord Craff votre pere, eſt un homme ſenſé, il ne ſera pas difficile de lui faire entendre raiſon.

ELIANTE.

Moi-même j'ai lieu de n'être pas contente du Marquis ; ſon indiſcrétion & ſon étourderie....

FINETTE.

Bon ! Bon ! Il faut lui paſſer quelque choſe en faveur de la jeuneſſe & des graces. Mais voici Milord Houzey votre frere, c'eſt du fruit nouveau.

SCENE VI.

MILORD HOUZEY, ELIANTE, FINETTE.

MILORD, HOUZEY.

EH ! bon jour, ma petite sœur.

ELIANTE.

Bon jour, mon frere ; tu te rends bien rare depuis quelque tems.

MILORD HOUZEY.

Que veux-tu ? Tu as changé de quartier, & je ne sais que d'aujourd'hui ta nouvelle demeure ; d'ailleurs, depuis que je ne t'ai vue, j'ai été entraîné par une chaîne de plaisirs, & j'ai fait connoissance avec un jeune Seigneur François, qu'on appelle le Marquis de Polinville. C'est bien le garçon le plus aimable, le plus gracieux ! .... Tiens, moi, qui brille, sans vanité, parmi tout ce qu'il y a de beau à Londres, je ne suis qu'un mauſſade auprès de lui, & je ne compte savoir vivre que du jour que je le connois. Ah ! qu'il m'a appris de choses en cinq ou six conversations, & que je me suis façonné avec lui en quatre jours de tems ! Cela n'est pas concevable, & tu dois me trouver bien changé !

ELIANTE.

Cela est vrai, je te trouve beaucoup plus ridicule qu'à l'ordinaire.

FINETTE.

Allez, ne la croyez pas, je ne vous ai jamais vu si gentil.

MILORD HOUZEY.

J'étois sot, timide, embarrassé, quand je me trouvois avec des Dames ; je ne savois que leur dire : mais à présent, ce n'est plus cela. Si tu me

voyois dans un cercle de femmes, tu ſerois étonnée, ma petite ſœur. Je ſuis ſemillant, je badine, je folâtre, je papillonne, je voltige de l'une à l'autre, je les amuſe toutes. Je parois poli, reſpectueux en public; mais je ſuis hardi, entreprenant tête à tête. Rien ne plaît plus au beau ſexe qu'une noble aſſurance.

ELIANTE.

Tu te gâtes, mon frere, & tu deviens libertin.

FINETTE.

Une petite pointe de libertinage ne meſſied point à un jeune homme, & rien ne le polit plus que le commerce des femmes.

MILORD HOUZEY.

Finette a raiſon, c'eſt elle qui m'a donné la premiere leçon de politeſſe: je ne l'oublierai pas. Elle eſt modeſte, mes louanges la font rougir. Ma foi, vive les femmes! Elles ſont l'ame de tous les plaiſirs. Par exemple, à table, rien n'eſt plus charmant qu'une jolie femme en pointe de vin, qui chante un air à boire, ou qui s'attendrit le verre à la main. Nous autres Anglois, nous n'entendons pas nos intérêts quand nous vous banniſſons de nos parties. Nous ne bûvons que pour boire, & nous portons la triſteſſe juſqu'au ſein de la joie. Il n'eſt que les François pour faire agréablement la débauche. J'ai fait avant-hier, avec le Marquis, le plus délicieux ſouper, au Lion rouge, le tout accommodé par un Cuiſinier François, & ſervi à petits plats, mais délicats; nous étions en femmes. Tiens, ma petite ſœur, je n'ai jamais tant eu de plaiſir en ma vie. Que d'eſprit! Que d'enjouement! Que de volupté! Que nous fîmes..... Que nous dîmes de jolies choſes! je t'y ſouhaitai plus d'une fois, tant je ſuis bon frere.

ELIANTE.

Le Marquis François eſt un fort bon maître, il vous inſtruit bien, à ce que je vois.

MILORD HOUZEY.

Je veux te le faire connoître. Il ne ſera pas mal aiſé, car je viens d'apprendre qu'il loge dans ce même Hôtel. Je lui ai déja parlé de toi, ſans te nommer pourtant. Il me vient une idée. Je lui dois donner à ſouper ce ſoir au Lion rouge. Tout eſt déja commandé pour cela. Il faut que tu ſois des nôtres, & Finette auſſi.

FINETTE, *faiſant la révérence.*

Vous me faites trop d'honneur, Monſieur.

ELIANTE.

Je le veux bien, mais à condition que mon pere, qui arrive aujourd'hui, ſera auſſi de la partie.

MILORD HOUZEY.

Mon pere arrive aujourd'hui?

ELIANTE.

Oui, aujourd'hui même; & vos fredaines, dont il eſt informé, ſont en partie cauſe de ſon voyage.

MILORD HOUZEY.

Il vient bien mal à propos. Que ces peres ſont incommodes! Voilà notre partie dérangée. Adieu, ma ſœur, je vais contremander le ſouper, & déprier nos gens.

SCENE VII.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Votre frere ſe forme, Madame.

ELIANTE.

Il ſe gâte plutôt, & le voilà enrôlé dans la cotterie de nos Beaux d'Angleterre; engeance ici d'autant plus inſupportable, qu'elle a tous les vices de vos petits Maîtres de France, ſans en avoir les graces. Mais quelqu'un vient. Ah! C'eſt ce vilain Roſbif. Depuis qu'on en veut faire mon mari, je le trouve encore plus déſagréable.

FINETTE.

Cela eſt naturel. Allez, rentrez, Madame. Laiſſez-moi le ſoin de recevoir ſa viſite pour vous. Je vais le congédier à la Françoiſe. (*Eliante rentre.*)

SCENE VIII.

JACQUES ROSBIF, FINETTE.

ROSBIF, *à Finette qui lui fait pluſieurs révérences.*

FIniſſez avec toutes vos révérences qui ne menent à rien.

FINETTE.

Vous êtes naturellement ſi civil & ſi honnête à l'égard des autres, qu'on ne ſe laſſe pas de l'être envers vous.

ROSBIF.

Verbiage encore inutile. Venons au fait. Où eſt Eliante ?

FINETTE.

Elle n'eſt pas viſible.

ROSBIF.

Elle doit l'être pour ſon prétendu.

FINETTE, *éclatant de rire.*

Vous, ſon prétendu ? Ah, ah, ah !

ROSBIF.

Oui, moi-même ; qu'eſt-ce qu'il y a là de ſi plaiſant ?

FINETTE.

Je vous demande pardon, Monſieur, mais votre figure eſt ſi extraordinaire, que je ne puis m'empêcher d'en rire.

ROSBIF.

Vous êtes une impudente, avec toute votre politeſſe.

FINETTE.

Mais, Monſieur.

ROSBIF.

Je m'appelle Jacques Roſbif, & non pas Monſieur.

Je vous ai dit cent fois, ma mie, que ce nom-là m'affligeoit les oreilles. Il y a tant de faquins qui le portent....

FINETTE.

Eh bien, Jacques Roſbif, puiſque Jacques Roſbif y a, regardez-vous dans votre miroir, & rendez-vous juſtice. Il vous dira que vous n'êtes ni aſſez bien mis pour être préſenté à la fille d'un Milord, ni aſſez aimable pour être ſon mari. Je veux vous faire voir un jeune Marquis de chez moi, qui loge dans cet Hôtel. C'eſt-là ce qui s'appelle un joli homme! Et ſi ce n'eſt encore rien en comparaiſon de nos jeunes Seigneurs de la Cour.

ROSBIF.

Je gage que c'eſt cet original de Marquis de Polinville. Je ne ſerai pas fâché de le voir. On m'en a fait un portrait ſi ridicule....

FINETTE.

Parlez avec plus de reſpect d'un François & ſur-tout d'un François homme de qualité.

ROSBIF.

Qu'eſt-ce qu'elle vient me chanter avec ſon homme de qualité? Je me moque, moi, d'une nobleſſe imaginaire, les vrais Gentilshommes ce ſont les honnêtes gens, il n'y a que le vice de roturier.

FINETTE.

C'eſt-là le diſcours d'un Marchand qui voudroit trancher du Philoſophe; mais je vois entrer Monſieur le Marquis lui-même. Vous allez trouver à qui parler.

SCENE IX.

LE MARQUIS, ROSBIF, FINETTE.

FINETTE, *au Marquis.*

MOnſieur le Marquis, voilà un homme que je vous donne à décraſſer. Il en a grand beſoin, je vous le recommande : ſon nom eſt Jacques Roſbif, ne l'oubliez pas. (*Elle ſort.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

LE MARQUIS, *à part.*

ELle a raiſon, cet homme n'a pas l'air avantageux. N'importe ; faiſons-lui politeſſe, ne nous démentons point. (*A Roſbif.*) Monſieur, peut-on vous demander qui eſt-ce qui me procure de votre part l'honneur d'une attention ſi particuliere.

ROSBIF.

La curioſité.

LE MARQUIS.

Mais encore, ne puis-je ſavoir à quoi je vous ſuis bon ?

ROSBIF.

A me dire au vrai, ſi vous êtes le Marquis de Polinville.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt moi-même.

ROSBIF.

Cela étant, je m'en vais m'aſſeoir, pour vous voir plus à mon aiſe. (*Il ſe met dans un fauteuil.*)

LE MARQUIS.

Vous êtes sans façon, Monsieur, à ce qu'il me paroît.

ROSBIF, *d'un ton phlegmatique.*

Allons, courage, donnez-vous des airs, ayez des façons, dites-nous de jolies choses. Je vous regarde, je vous écoute.

LE MARQUIS.

Comment, Jacques Rosbif, mon ami, vous raillez, je pense; vous tirez sur moi. Tant mieux, morbleu, tant mieux. J'aime les gens qui montrent de l'esprit, & même à mes dépens. Je vois que vous êtes venu ici pour faire assaut d'esprit avec moi. Touchez-là, c'est me prier d'une partie de plaisir. Mais prenez garde à vous, je suis un rude joueur, je vous en avertis; j'en ai désarçonné de plus fermes que vous. Quand ma cervelle est une fois échauffée, vous diriez d'un feu d'artifice. Ce ne sont que fusées, ce ne sont que pétards, bz, pif, paf, pauf, un coup n'attend pas l'autre. Eh quoi! Vous avez déja peur: vous avez perdu la parole. Allons, du cœur, défendez-vous, rispostez-moi donc? Je n'aime pas la gloire aisée, vous débutez par un coup de feu, & vous en demeurez-là. Vous ne répondez rien. Là, avouez du moins votre défaite. Hem, plaît-il? J'enrage, pas le mot; hola, hey, Jacques Rosbif, vous dormez, réveillez-vous; oh, parbleu, voilà un animal bien taciturne, je crois qu'il le fait exprès pour m'impatienter, mais je n'en serai pas la dupe. Je vais suivre son exemple, & faire une conversation à l'Angloise.

(*Il va s'asseoir vis-à-vis Rosbif, le regarde longtems sans rien dire; ensuite il interrompt son silence de trois ou quatre* houd'ye'do *qu'il lui adresse en le saluant.*)

Si quelqu'un s'avisoit d'écouter aux portes, il seroit bien attrappé. C'est donc-là, Monsieur, tout ce que vous avez à me dire? En vérité, il faut avouer que votre conversation est bien agréable, & qu'il y a beaucoup

à profiter avec vous. Où prenez-vous toutes les belles choſes que vous dites ? Il vous échappe des traits, mais des traits dignes d'être imprimés. A votre place, j'aurois toujours à mes côtés un homme qui écriroit toutes mes reparties. Cela feroit un beau livre au moins !

ROSBIF, *ſe levant bruſquement.*

Il n'ennuyeroit pas le public. Il vaut mieux ſe taire que de dire des fadaiſes, & ſe retirer que d'en écouter. Adieu, je vous ai donné le tems de déployer toute votre impertinence, & j'ai voulu voir ſi vous étiez auſſi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre juſtice, vous paſſez votre renommée. Vous avez tort de vous laiſſer voir pour rien. Vous êtes un fort joli bouffon, & vous valez bien trois ſchelins. (*Il ſort.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, *ſeul.*

J'Apprendrois à parler à ce brutal-là, s'il portoit une épée.

SCENE XII.

LE MARQUIS, ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

EH bien, Monſieur, avez-vous dégourdi notre homme ?

LE MARQUIS.

Va te promener, tu viens de me mettre aux priſes avec le plus grand cheval de carroſſe, l'animal le plus ſot....

ELIANTE.

Donnez, s'il vous plaît, d'autres épithetes à un homme qui doit être mon époux.

LE MARQUIS.

Lui, votre époux, Madame? Ah! si je l'avois su, il seroit sorti avec deux oreilles de moins. Mais vous voulez badiner, & ce personnage-là....

ELIANTE.

Je ne badine point du tout. Mon pere vient exprès pour ce mariage.

LE MARQUIS.

Et vous y consentirez?

ELIANTE.

Je n'y aurois peut-être pas consenti, si vous aviez été plus raisonnable; mais votre indiscrétion, & vos airs éventés....

FINETTE.

Oh! Ne querellons point, nous n'en avons pas le tems. Ne songeons qu'à nous bien entendre tous trois pour donner l'exclusion à Jacques Rosbif. Commencez, Madame, par tout oublier.

ELIANTE.

Soit. Je suis bonne, je veux bien lui pardonner encore cette fois-ci. Mais ce sera la derniere, & à condition qu'il sera plus discret & plus retenu à l'avenir. Mon pere arrive incessamment, ainsi, Monsieur, modérez cette *vivacité* Françoise quand vous le verrez. Sur-tout point d'airs & fort peu de manieres.

LE MARQUIS, *avec affectation.*

Je vous proteste, je vous jure, Madame, que je serai désormais le plus simple, le plus uni de tous les hommes.

ELIANTE.

Fort bien. En me disant que vous serez le plus simple, le plus uni de tous les hommes, vous êtes tout le contraire. Vous donnez des coups de tête, vous gesticulez, vous parlez d'un ton & d'un air....

FINETTE.

Eh ! Madame, voulez-vous que Monſieur le Marquis ait l'air d'un Caton à ſon âge ?

LE MARQUIS.

Non, elle veut que j'aie l'air de Monſieur Jacques Roſbif ſon prétendu.

ELIANTE.

Monſieur, je veux que vous ayez l'air raiſonnable, & que vous preniez Monſieur la Baron pour modele.

LE MARQUIS.

Moi, je ne copie perſonne, Madame, je me pique d'être original.

ELIANTE.

On le voit bien. Mais ſouvenez-vous toujours que je ne vous pardonne qu'à condition que vous changerez d'air & de conduite, & ſur-tout que vous ne ferez plus de ſouper au Lion rouge. Adieu, je vous laiſſe. Finette & moi, nous allons au-devant de mon pere.

(*Elle ſort avec Finette.*)

SCENE XIII.

LE MARQUIS, *ſeul.*

ELle me parle du Lion rouge ! Qui diantre a pu l'informer du ſouper que j'y ai fait ? Je ſuis encore prié pour ce ſoir. Mais voici le petit Milord Houzey ; c'eſt juſtement notre Amphitrion, je vais me dégager.

SCENE XIV.

LE MARQUIS, MILORD HOUZEY.

MILORD HOUZEY.

MOnſieur le Marquis, j'ai un vrai chagrin de ne pouvoir pas vous donner à ſouper ce ſoir; mon pere arrive aujourd'hui, & je viens pour vous prier de remettre la partie à une autrefois.

LE MARQUIS.

Je ſuis charmé du contre-tems, mon cher Milord, car auſſi-bien je n'aurois pas pu être des vôtres.

MILORD HOUZEY.

Moi, j'en ſuis au déſeſpoir. Je compte pour perdus tous les momens que je n'ai pas le bonheur d'être avec vous. Vos converſations ſont autant de leçons pour moi; plus je vous vois, & plus je ſens la ſupériorité que vous avez ſur nous.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce jeune homme eſt aſſez poli pour un Anglois.

MILORD HOUZEY.

Enſeignez-moi de grace comment vous faites pour être ſi aimable. C'eſt un je ne ſai quoi qui nous manque, que je ne puis exprimer.

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous ſera pas difficile d'attrapper. Vos diſcours, vos façons vous diſtinguent déja de vos compatriotes. Vous ſavez vivre; vous ſentez votre bien, & vous avez l'air François.

MILORD HOUZEY.

J'ai l'air François! Ah! Monſieur, vous ne pouvez me dire rien dont je ſois plus flatté. C'eſt de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût, Milord, vous irez loin. Vous

avez de la figure, vous avez des graces. Ce seroit un meurtre de les enfouir; il faut les développer, Monsieur, il faut les développer. La nature commence un joli homme, mais c'est l'art qui l'acheve.

MILORD HOUZEY.

Et en quoi consiste précisément cet art?

LE MARQUIS.

En des riens qui échappent, & qu'il faut saisir; en des bagatelles qui font les agrémens. Un coup de tête, un air d'épaule, un geste, un souris, un regard, une expression, une inflexion de voix, la façon de s'asseoir, de se lever, de tenir son chapeau, de prendre du tabac, de se moucher, de cracher. Par exemple, permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon Marchand. Regardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la Cour de France. Oui, comme cela.

MILORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas; j'ai les airs, les manieres, les façons.

LE MARQUIS.

Doucement, Monsieur, allons bride en main. Ne confondons point, s'il vous plaît, les uns avec les autres. Les airs sont distingués des manieres, & les manieres des façons. On a des manieres, on fait des façons, on se donne des airs. Un homme du monde, par exemple, a des manieres; (écoutez ceci, c'est la quintessence du savoir-vivre) un homme du monde a des manieres par égard, par attention pour les autres, pour leur marquer la considération qu'il a pour eux, l'envie qu'il a de leur plaire & de s'attirer leur bienveillance. Est-il dans un cercle? Il est toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant: il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieusement à l'autre, applaudit celui-ci d'un souris, fait agréablement la guerre à celui-là: dit une douceur à la mere, & regarde tendrement la fille. Vous fait-il un plaisir? La façon dont il le fait, est cent fois au-

deſſus du plaiſir même. Par exemple, s'il ſait que vous avez beſoin d'une ſomme d'argent, il vous la gliſſe doucement dans la poche, ſans que vous y preniez garde. De toutes les manieres, cette derniere eſt la plus belle, mais par malheur, c'eſt la moins uſitée. Vous refuſe-t-il quelque choſe ? Ce qui eſt plus ordinaire, il aſſaiſonne ce refus de paroles ſi douces, & de tant de politeſſe, que vous croyez lui avoir encore obligation. Allez-vous voir ſa femme ? Il s'échappe adroitement, il vous laiſſe le champ libre ; & voilà ce qu'on appelle un homme qui ſait vivre, un homme qui a des manieres ?

MILORD HOUZEY.

Et un homme bon à connoître. Monſieur le Marquis, & les façons ?

LE MARQUIS.

Un Provincial fait des façons par une politeſſe mal entendue, par une ignorance des uſages, & faute de connoître la Cour & la Ville. Complimenteur éternel, il vous aſſommera de ſa civilité mauſſade. Il vous eſtropiera, pour vous témoigner combien il vous eſtime, & fera aux coups de poing avec vous, pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte, pour vous faire paſſer le premier. On nomme cela être poliment brutal, ou brutalement poli. Ainſi ſouvenez-vous des *façons*, pour n'en jamais faire.

MILORD HOUZEY.

Je n'y manquerai pas.

SCENE XV.

MILORD CRAFF, LE MARQUIS, MILORD HOUZEY.

MILORD CRAFF, *dans le fond du Théatre.*

JE cherche par-tout mon fils, mais le voilà apparemment avec ce Marquis François: aſſéyons-nous un peu pour écouter leur converſation.

MILORD HOUZEY.

Et les airs ?

LE MARQUIS.

Un joli homme ſe donne des airs, (redoublez d'attention, je vous prie, car ceci eſt profond) un joli homme ſe donne des airs par complaiſance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de ſa perſonne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en eſt tout pénétré, qu'on y faſſe attention. Eſt-il à la promenade ? Il marche fiérement, la tête haute, les deux mains dans la ceinture, comme pour dire à ceux qui ſont autour de lui, rangez-vous, Meſſieurs, regardez-moi paſſer : n'ai-je pas bon air ? Suis-je pas fait au tour ? Et vous, Meſdames les fripponnes, qui me parcourez des yeux en ſouriant, vous voudriez me poſſéder, vous voudriez me poſſéder. Voit-il paſſer quelqu'un de ſa connoiſſance ? Il affecte une politeſſe de Seigneur, il lui fait une inclination de tête, comme s'il lui diſoit : Allez, bon jour, Monſieur, je me ſouviens de vous, je vous protege. Entre-t-il quelque part ? Il ſe précipite dans un fauteuil, une jambe ſur l'autre, tape du pied, marmote un petit air, joue d'une main avec ſon jabot, & ſe careſſe le menton de l'autre ; il s'en conte à lui-même, & ſemble ſe parler ainſi : En vérité je ſuis un fripon bien aimable, & voilà un viſage qui donne sûrement de

la tablature à la Dame du logis. Va-t-il voir une Bourgeoiſe ? Eh ! bon jour, ma petite Fanchonette ; comment te portes-tu ? Te voilà jolie comme un petit Ange. Ça, vîte, qu'on vienne s'aſſeoir près de moi, qu'on me baiſe, qu'on me careſſe, qu'on ôte ce gant, que je voie ce bras, que je le mange, que je le croque ; tu détournes la tête, tu recules, tu rougis. Eh ! fi donc, ma pauvre enfant, tu ne ſais pas vivre. Eſt-ce qu'on refuſe à un homme comme moi ? Eſt-ce qu'on ſe fait prier ? Eſt-ce qu'on a de la pudeur dans le monde ?

MILORD HOUZEY.

Voilà une inſtruction dont je ferai mon profit.

LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis-là, paroît fat à bien des gens ; mais cela eſt néceſſaire : il faut s'afficher ſoi-même, il faut ſe donner pour ce qu'on vaut : il faut avoir le courage de dire tout haut qu'on a de l'eſprit, du cœur, de la naiſſance, de la figure. Le monde ne vous eſtime qu'autant que vous vous priſez vous-même ; & de toutes les mauvaiſes qualités qu'un homme peut avoir, je n'en connois pas de pire que la modeſtie : elle étouffe le vrai mérite, elle l'enterre tout vivant. C'eſt l'effronterie, morbleu, c'eſt l'effronterie qui le met au jour, qui le fait briller !

MILORD HOUZEY.

A préſent que je ſais ce que c'eſt que les airs, ah ! que je vais m'en donner, que je vais m'en donner !

MILORD CRAFF, *dans le fond du Théatre.*

Mon fils eſt dans de très-belles diſpoſitions, & voilà un fort bel entretien.

MILORD HOUZEY.

Puiſque nous ſommes ſur ce chapitre, je voudrois vous prier de m'apprendre quelles ſont les qualités qui entrent néceſſairement dans la compoſition d'un joli homme.

LE MARQUIS.

Il faut être né d'abord avec un grand fonds de con-

fiance & de bonne opinion de ſoi-même ; un heureux panchant à la raillerie & à la médiſance, avec un goût dominant pour le plaiſir, & même pour le libertinage ; un amour extrême pour le changement & pour la coquetterie.

MILORD HOUZEY.

Oh ! gracé au Ciel, je ſuis fourni de tout cela.

LE MARQUIS.

Mais par-deſſus tout cela il faut avoir reçu de la nature les graces en partage, ſans quoi les autres qualités deviennent inutiles ; de la liberté, du goût, de l'enjouement, du badinage, de la légéreté dans tout ce que vous faites ; choquer plutôt les bienſéances que manquer d'agrément. L'agrément eſt avant tout, il fait tout paſſer ; & s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux faire une impertinence avec grace, qu'une politeſſe avec platitude ; des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans ce que vous dites. Ne vous embarraſſez pas du bon ſens, pourvu que vous faſſiez voir de l'eſprit ; on ne fait briller l'un qu'aux dépens de l'autre.

MILORD CRAFF, *dans le fond du Théatre.*

Quelle impertinence !

MILORD HOUZEY.

Il me paroît, Monſieur le Marquis, que vous oubliez deux qualités importantes.

LE MARQUIS.

Leſquelles ?

MILORD HOUZEY.

Le don de mentir aiſément, & le talent de jurer avec énergie.

LE MARQUIS.

Vous avez raiſon, rien n'orne mieux un diſcours qu'un menſonge dit à propos, ou qu'un ſerment fait en tems & lieu.

MILORD HOUZEY.

C'eſt encore ce que je poſſede aſſez bien, ſur-tout je jure fort joliment, & perſonne ne prononce

mieux que moi un ventrebleu, un le diable m'emporte, ou la peste m'étouffe.

MILORD CRAFF, *dans le fond du Théatre.*

Ah ! le petit frippon !

LE MARQUIS.

Eh, fy donc, Monsieur, ce sont des sermens usés qui traînent par-tout ; il faut des sermens plus distingués, des sermens tous neufs. Je vous ferai présent la premiere fois d'un recueil d'imprécations & de sermens nouvellement inventés par un Capitaine de Dragons, revus par un Officier de Marine, & augmentés par un Abbé Gascon qui avoit perdu son argent au Trictrac. C'est un fort bon Livre, & qui vous instruira.

MILORD CRAFF, *se levant brusquement.*

C'est trop de patience, je n'y puis plus tenir.

MILORD, HOUZEY.

Ah ! j'apperçois mon pere. Je ne le croyois pas si près.

MILORD, CRAFF, *d'un air ironique.*

Vous voulez bien, Monsieur le Marquis, que je vous remercie des bonnes & solides instructions que vous donnez à mon fils.

(*A Milord Houzey, d'un ton sec.*)

Pour vous, Monsieur, je suis bien aise de voir comme vous employez votre tems.

MILORD HOUZEY, *d'un air embarrassé.*

Monsieur le Marquis.... a la bonté.... de me former le goût.

LE MARQUIS, *regardant Milord Craff.*

Oui, oui, Monsieur, je lui apprends des choses, dont vous ne feriez pas mal de profiter vous-même.

MILORD CRAFF, *à Milord Houzey.*

Allez, retirez-vous. Je vous donnerai tantôt d'autres leçons.

(*Milord Houzey s'en va.*)

SCENE XVI.

LE MARQUIS, MILORD CRAFF.

LE MARQUIS.

OH ! parbleu ! je vous défie de lui donner dans toute votre vie, autant d'eſprit que je viens de lui en donner en un quart-d'heure de tems.

MILORD CRAFF.

Avant que de vous répondre, je vous prie de me dire ce que c'eſt que l'eſprit, & en quoi vous le faites conſiſter ?

LE MARQUIS.

L'eſprit eſt à l'égard de l'ame ce que les manieres ſont à l'égard du corps. Il en fait la gentilleſſe & l'agrément, & je le fais conſiſter à dire de jolies choſes ſur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle, un air de nouveauté aux choſes les plus communes.

MILORD CRAFF.

Si c'eſt-là avoir de l'eſprit, nous n'en avons pas ici, nous nous piquons même de n'en pas avoir ; mais ſi vous entendez par l'eſprit, le bon ſens....

LE MARQUIS.

Non, Monſieur, je ne ſuis pas ſi ſot de confondre l'eſprit, avec le bon ſens. Le bon ſens n'eſt autre choſe que ce ſens commun qui court les rues, & qui eſt de tous les Pays. Mais l'eſprit ne vient qu'en France. C'eſt, pour ainſi dire, ſon terroir, & nous en fourniſſons tous les autres peuples de l'Europe. L'eſprit ne fait que voltiger ſur les matieres, il n'en prend que la fleur. C'eſt lui qui fait un homme aimable, vif, léger, enjoué, amuſant, les délices des ſociétés, un beau parleur, un railleur agréable, & pour tout dire, un François. Le bon ſens, au contraire, s'appeſantit

sur les matieres en croyant les approfondir ; il traite tout méthodiquement, ennuyeusement. C'eſt lui qui fait un homme lourd, pédant, mélancolique, taciturne, ennuyeux, le fléau des compagnies, un moraliſeur, un rêve-creux, en un mot un....

MILORD CRAFF.

Un Anglois, n'eſt-ce pas ?

LE MARQUIS.

Par politeſſe, je ne voulois pas trancher le mot ; mais vous avez mis le doigt deſſus.

MILORD CRAFF.

C'eſt-à-dire, ſelon votre langage, qu'un Anglois eſt un homme de bon ſens qui n'a pas d'eſprit ?

LE MARQUIS.

Fort bien.

MILORD CRAFF.

Et qu'un François eſt un homme d'eſprit qui n'a pas le ſens commun ?

LE MARQUIS.

A merveille.

MILORD CRAFF.

Toute la Nation Françoiſe vous doit un remercîment pour une ſi belle définition. Mais puiſque vous renoncez au bon ſens, ſavez-vous bien, Monſieur, que je ſuis en droit de vous refuſer l'eſprit ?

LE MARQUIS.

Allez, Monſieur, vous vous moquez des gens. Pouvez-vous me refuſer ce que je poſſede, & que vous n'avez pas ?

MILORD CRAFF.

Je prétends vous prouver que l'eſprit ne peut exiſter ſans le bons ſens.

LE MARQUIS.

Exiſter, exiſter ! Voilà un mot qui ſent furieuſement l'Ecole.

MILORD CRAFF.

Quoique je ſois homme de condition, je n'ai pas honte de parler comme un ſavant ; & je vous ſou-

tiens qe l'eſprit n'eſt autre choſe que le bon ſens orné ; qu'ainſi....

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'allez pouſſer un argument.

MILORD CRAFF.

Je ferai plus, je vous démontrerai....

LE MARQUIS.

Non, Monſieur, on ne me démontre rien ; on ne me perſuade pas même.

MILORD CRAFF.

Quelque opiniâtre que vous ſoyez, je vous convaincrai par la force de mon raiſonnement....

LE MARQUIS.

Vous avez-là un diamant qui me paroît beau & merveilleuſement bien monté.

MILORD CRAFF.

Ne voilà-t-il pas mon homme d'eſprit, qu'un rien diſtrait, qu'une niaiſerie occupe, tandis qu'on agite une queſtion ſérieuſe.

LE MARQUIS.

Eh ! Monſieur, ne voyez-vous pas que c'eſt une maniere adroite dont je me ſers pour vous avertir poliment de finir une diſſertation qui me fatigue ?

MILORD CRAFF.

C'eſt une choſe étonnante que le bon ſens vous ſoit à charge, & qu'il n'y ait que la bagatelle....

LE MARQUIS, *chante.*

Sans l'amour & ſans ſes charmes,
Tout languit dans l'Univers.

MILORD CRAFF.

Pour un garçon qui fait métier de politeſſe, c'eſt bien en manquer ; & je ſuis bien bon de vouloir faire entendre raiſon à un Calotin !

LE MARQUIS.

Alte-là, Monſieur. Quand on nous attaque par un trait, par un bon mot, nous tâchons d'y répondre par un autre ; mais, quand on va juſqu'à l'inſulte, qu'on nous dit groſſiérement des injures, voici notre replique.

(*Il tire l'épée.*)

SCENE XVII.

LE MARQUIS, MILORD CRAFF, LE BARON.

LE BARON, *saisissant l'épée du Marquis.*

ARrête, Marquis, apprends qu'à Londres il est défendu de tirer l'épée.

LE MARQUIS.

Comment ! morbleu, on m'ennuiera, & je ne pourrai pas le témoigner ! Ensuite on m'outragera, & il ne me sera pas permis d'en tirer vengeance ? Ah ! j'en aurai raison, fût-ce de toute la Ville.

MILORD CRAFF.

J'ai besoin de tout mon flegme pour contenir ma juste colere.

LE BARON, *au Marquis.*

Modere ce transport ; tu n'es pas ici en France.

LE MARQUIS.

Je sors ; car si je demeurois plus long-temps, je ne serois pas mon maître. Adieu, Monsieur de l'Angleterre, si vous avez du cœur, nous vous verrons hors la Ville. (*Il sort.*)

SCENE XVIII.

LE BARON, MILORD CRAFF.

LE BARON.

JE vous fais réparation pour lui, Monsieur. Je vous prie d'excuser l'étourderie d'un jeune homme qui sort de son pays pour la premiere fois, & qui croit que toutes les mœurs doivent être françoises.

MILORD CRAFF.

En vérité, Monsieur, vous m'étonnez.

LE BARON.

D'où vient ?

MILORD CRAFF.

Vous êtes François, & vous êtes raisonnable ?

LE BARON.

Eh ! Monsieur, pouvez-vous donner dans un préjugé si peu digne d'un galant homme, tel que vous me paroissez être, & décider de toute une Nation sur un étourdi comme celui que vous venez de voir ? Croyez-moi, Monsieur, il est en France des gens raisonnables autant qu'ailleurs ; & s'il se trouve parmi nous des impertinens, nous les regardons du même œil que vous, & nous sommes les premiers à connoître & à jouer leur ridicule. D'ailleurs, c'est un malheur que nous partageons avec les autres peuples. Chaque Nation a ses travers, chaque Pays a ses originaux. Sortez donc, Monsieur, d'une erreur qui vous fait tort à vous-même, & rendez-vous à la raison dont vous faites tant de cas.

MILORD CRAFF.

Oui, Monsieur, je m'y rens. Je sens combien cette raison est puissante sur les esprits, quand elle est accompagnée de politesse & d'agrément. Je vous demande votre amitié avec votre estime ; vous venez d'emporter toute la mienne.

LE BARON.

Ah ! Monsieur, mon amitié vous est toute acquise. Souffrez que je vous embrasse & que je vous témoigne la joie que je ressens d'avoir conquis le cœur d'un Anglois, & d'un Anglois de votre mérite. La victoire est trop flatteuse pour ne pas en faire gloire.

MILORD CRAFF.

Adieu, Monsieur, je sors tout pénétré de ce que vous m'avez dit.

(*Il sort.*)

SCENE XIX.

LE BARON, *seul.*

C'Est ainsi que les hommes se préviennent les uns contre les autres sans se connoître ; quelques raisonnables qu'ils soient, ils ne sont pas à l'abri des préjugés de l'éducation.

SCENE XX.

LE BARON, FINETTE.

FINETTE.

AH ! Monsieur, savez-vous à qui vous venez de parler là ?

LE BARON.

A un très-galant homme, c'est tout ce que j'en sai.

FINETTE.

C'est au pere de ma maîtresse.

LE BARON.

Au pere d'Eliante ? L'aventure est heureuse pour moi.

FINETTE.

Elle ne l'est gueres pour Monsieur le Marquis. Il vient, sans le connoître, d'avoir du bruit avec lui ; il m'a dit la chose tout en colere, ensuite il est sorti sans vouloir m'écouter. Il faut justement que cela lui arrive dans le temps que ma maîtresse & moi nous avions fait revenir Milord Craff de la mauvaise idée qu'on lui avoit donnée de lui, & qu'il étoit prêt de l'accepter pour gendre.

SCENE XXI.

LE BARON, ELIANTE, FINETTE.

LE BARON, *à Eliante.*

Eh bien, Madame, êtes-vous déterminée ?

ELIANTE.

Oui, à ſuivre en tout les volontés de mon pere. Ainſi, Monſieur, ſi vous voulez m'obtenir, c'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer.

LE BARON.

Madame, j'y vole.

SCENE XXII.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Que faites-vous, Madame ?

ELIANTE.

Ce que je dois faire, après ce que je viens d'apprendre du Marquis : ſi je lui pardonnois, je ſerois indigne de l'amitié de mon pere. Ce dernier trait vient de m'ouvrir les yeux, & me donne pour le Marquis tout le mépris qu'il mérite.

SCENE XXIII.

MILORD CRAFF, LE BARON, ROSBIF, ELIANTE, FINETTE.

MILORD CRAFF, *au Baron, & à Roſbif.*

Meſſieurs, je ne puis vous répondre qu'en preſence de ma fille. Mais la voici.

SCENE DERNIERE.

MILORD CRAFF, LE BARON, LE MARQUIS, MILORD HOUZEY, ROSBIF, ÉLIANTE, FINETTE.

MILORD HOUZEY, *tenant le Marquis par la main.* (*à Milord Craff.*)

MOn pere, voilà Monſieur le Marquis qui eſt au déſeſpoir de ce qui s'eſt paſſé. Il eſt naturellement ſi poli....

MILORD CRAFF.

Taiſez-vous, petit coquin; vous avez vous-même beſoin de quelqu'un qui me parle pour vous.

LE MARQUIS.

Monſieur, je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

MILORD CRAFF.

Il ſuffit, Monſieur, j'excuſe votre jeuneſſe. Je ne veux pas même gêner ma fille. Je me contenterai de lui repréſenter....

ELIANTE.

Non, mon pere, décidez vous-même. L'époux que vous me donnerez ſera toujours ſûr de me plaire.

LE MARQUIS, *parle bas à Eliante.*

Vous riſquez de me perdre; vous vous en repentirez, Madame.

MILORD CRAFF, *à Eliante.*

Comme je n'ai que trois jours à demeurer ici, & qu'il faut abſolument vous marier avant mon départ, je vais tâcher de faire un choix digne de vous & de moi. Monſieur le Marquis, vous êtes un fort joli Cavalier.

LE MARQUIS.

Je le ſai bien, Monſieur.

MILORD CRAFF.

Mais vous faites trop peu de cas de la raiſon, &

c'eſt la choſe dont on a plus de beſoin dans un état auſſi ſérieux que celui du mariage.

(*A Milord Roſbif.*)

Pour vous, Monſieur, vous avez un fond de raiſon admirable, mais vous négligez trop la politeſſe, & elle eſt néceſſaire pour rendre un mariage heureux, puiſqu'elle conſiſte en ces égards mutuels qui contribuent le plus au contentement de deux Epoux. Vous ne trouverez donc pas mauvais, Meſſieurs, que je vous préfere Monſieur le Baron, qui réunit l'un & l'autre. Il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de ma fille.

LE BARON, *à Milord Craff.*

C'eſt vous, Monſieur, qui faites le mien; mais il ne peut être parfait, ſi le cœur de Madame n'eſt d'accord avec vos bontés.

ELIANTE.

N'en doutez point, Monſieur, puiſque mon pere me donne pour époux l'homme du monde que j'eſtime le plus.

LE MARQUIS.

Adieu, Madame, vous êtes plus punie que moi. Vous m'aimez, & je pars. (*Il s'en va.*)

MILORD HOUZEY.

Nous partons. Je vais faire mon cours de politeſſe en France. (*Il ſort.*)

ROSBIF, *à Milord Craff.*

Adieu, je vous pardonne de m'avoir refuſé. Ce François-là mérite d'être Anglois; vous ne pouviez pas mieux choiſir. (*Il ſe retire.*)

LE BARON, *à Milord Craff.*

Vous venez, Monſieur, de me convaincre que rien n'eſt au deſſus d'un Anglois poli.

MILORD CRAFF.

Et vous m'avez fait connoître, Monſieur, que rien n'approche d'un François raiſonnable.

FIN.

L'IMPERTINENT
MALGRÉ LUI,
COMÉDIE,

ACTEURS.

DAMON, ami de Liſimon & de Mélite.

LÉANDRE, Amant de Julie.

VALERE, Mouſquetaire, & frere de Léandre.

MÉLITE, veuve & mere de Julie.

CLOÉ, Maîtreſſe de Valere, & amie de Mélite.

JULIE.

M. REITER, Officier Allemand.

DULAURIER, vieux domeſtique, placé près de Valere.

LA FLEUR, Laquais de Mélite.

La Scene eſt à Fontenai.

L'IMPERTINENT MALGRÉ LUI, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, IULIE.

JULIE.

AH, ah ! Qu'à la Campagne on voit de ſottes gens !

VALERE.

Oui. Mais...

JULIE.

Je n'en puis plus. Bon Dieu, qu'ils ſont plaiſans ! La Baronne ſur-tout qui veut faire l'aimable. Quelle affectation ! Quelle accent effroyable ! Ciel ! Comme elle eſt coëffée ! Et ſon couſin Reiter Qui parle ſon jargon, eſt encor mis d'un air...

Non, je n'ai jamais vu de figure ſemblable.
Pour Alcandre qui fait l'homme conſidérable,
C'eſt un fat, par ſa morgue il m'a bien diverti.
Vous avez bien perdu, Monſieur, d'être ſorti.

VALERE.

Je n'aurois jamais fait ce qu'on vous a vu faire.

JULIE.

Comment!

VALERE.

Je n'aurois pas, comme vous & mon frere,
Quitté la compagnie en lui riant au nez.
Votre exemple en ce point ne m'eût pas entraîné.
Et vous me permettrez de vous dire, Julie,
Qu'un pareil procédé paſſe la raillerie.
Je ne reconnois plus mon frere à ces écarts,
Lui ſi ſage autrefois, & ſi rempli d'égards.
Il choque dans Reiter un ami véritable,
Et qui, ſa mine à part, eſt un homme eſtimable.
La choſe me ſurprend, d'autant plus aujourd'hui,
Qu'un homme qui ſe voit ſur le point, comme lui,
De faire une fortune auſſi grande que ſûre,
Pour Alcandre devroit garder plus de meſure.
Alcandre ſon patron, homme en place & puiſſant,
Qui depuis quatre mois travaille aſſiduement
A lui faire obtenir cette place éclatante
Qui fait, vous le ſavez, l'objet de notre attente.
Il auroit dû ſonger que ce poſte éminent
A des gens de ſon âge eſt donné rarement.
Il doit s'en rendre digne à force de ſageſſe,
Faire par ſa conduite oublier ſa jeuneſſe;
Et lorſqu'il faut jouer un rôle ſérieux,
On doit ſe reſpecter, on doit s'obſerver mieux.

JULIE.

Vous vous moquez, Monſieur, avec tous vos ſcrupules :
On doit rire des gens quand ils ſont ridicules.

VALERE.

Vous me diſpenſerez d'être de votre avis.

Et je penſe autrement.

JULIE.

Tant pis, Monſieur, tant pis.
Vraiment il fait beau voir un jeune Mouſquetaire
Faire ainſi le Caton & le cenſeur auſtere.
Eh ! Fi ! N'affectez point cet air de gravité.

VALERE.

Moi, je n'affecte rien. Je dis la vérité.
Je ne puis m'empêcher de condamner mon frere.

JULIE.

Voilà de tout Cadet le langage ordinaire,
Déſapprouvant toujours ce que fait un ainé,
Verſant ſur ſa conduite un fiel empoiſonné.

VALERE.

Je le blâme par zele, & non pas par envie.
Je ne ſaurois aſſez vous répéter, Julie,
Que l'un eſt ſon intime, & l'autre ſon appui.

JULIE.

N'importe, il faut qu'il rompe avec eux aujourd'hui.

VALERE.

Et d'où vient ?

JULIE.

C'eſt qu'ils ont le don de me déplaire,
Et que j'ai pour tous deux une haine ſincere.
L'un eſt un étranger, de ces eſprits épais,
Que pour vous ennuyer le Ciel fit naître exprès.
Et l'autre, un important, qui fait le perſonnage :
Il s'écoute parler ; & quand je l'enviſage,
Il me vient dans les doigts une démangeaiſon
De le croquigneler de la bonne façon.
Tenez, je vous dirai, parlant ſans flatterie,
Que Léandre avoit vu mauvaiſe compagnie,
Fréquenté juſqu'ici des gens trop ſérieux,
Trop unis, trop ſenſés ; ce qui fait qu'auprès d'eux,
Il avoit pris un air trop réſervé, trop ſage ;
Un air grave, en un mot, ridicule à ſon âge.
Il faut, pour être aimable, être plus étourdi,
Etre dans ſes diſcours plus libre, plus hardi ;

N'avoir pas d'un Robin l'empois dans les manieres,
Et prendre un air aiſé, des façons cavalieres;
Des complimens, ſur-tout, éviter la fadeur;
Donner dans l'autre excès, être plutôt railleur;
Et de la vieille Cour ſe montrant l'antipode,
Etre ce qu'on appelle un jeune homme à la mode.

VALERE.

Il eſt bien corrigé, ſur ce pied-là, vraiment,
Il ſuit la mode en tout; & c'eſt préſentement,
Un homme du bel air, amoureux du tapage,
Plus bruyant qu'un Marquis, plus étourdi qu'un Page,
Petit-maître amphibie; & malgré ſon effort,
Se ſentant de la robe où l'on l'a vu d'abord,
Ridicule en un mot.

JULIE.

Ridicule vous-même.

VALERE.

Il ſe peut: mais ſelon certain bruit que l'on ſeme,
Il donne malgré lui, dans un travers ſi grand;
On vous fait tout l'honneur d'un ſi prompt changement.

JULIE.

J'en fais gloire moi-même, & vous devez apprendre
Que c'eſt en bien, Monſieur, que j'ai changé Léandre.
Et vous l'êtes en mal, vous ici qui parlez.
Oui. Cloé qui vous aime, & pour qui vous brûlez,
Quoiqu'elle ſoit déja ſur le retour de l'âge,
Vous rend inſupportable en vous rendant trop ſage.

VALERE.

Elle m'a fait connoître....

JULIE.

Elle vous a gâté.

VALERE.

Mais enfin....

JULIE.

Mais enfin, elle vous a prêté
Des airs, des ſentimens pédanteſques, mauſſades,
A vous faire berner de tous vos camarades.

VALERE.

Je....

JULIE.

Ne me parlez plus. Eloignez-vous de moi.

VALERE.

Je ne vois pas....

JULIE.

Sortez, ou bien je ſors.

VALERE.

Pourquoi?

JULIE.

Vous m'ennuyez, Monſieur, cela doit vous ſuffire.

VALERE.

Adieu. Je ne dois pas me le faire redire.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

JULIE, *ſeule.*

IL eſt impertinent avec ſon ton moral.
C'eſt dommage après tout qu'il ſoit tombé ſi mal.
Il me plaiſoit d'abord beaucoup plus que ſon frere,
Son humeur convenoit avec mon caractere;
Si pour Cloé ſon cœur n'avoit été porté,
Le mien auroit, je croi, panché de ſon côté.
Comment peut-il l'aimer ſurannée & douairiere?
J'enrage qu'elle ſoit l'intime de ma mere.
Grand Dieu! que je le hais! Mais je la vois venir;
Je crains qu'elle ne veuille ici m'entretenir:
D'égards, de bienſéance elle parle ſans ceſſe,
Et m'affadit le cœur avec ſa politeſſe.

SCENE III.

JULIE, CLOÉ.

CLOÉ.

JE viens pour vous gronder, vous l'avez mérité,
Et vous n'y ſongez pas, Julie, en vérité.
Quand on nous fait l'honneur de nous rendre viſite,
Vous éclatez de rire, & vous prenez la fuite.
Alcandre s'en eſt plaint à Mélite en ſortant,
Et c'eſt un procédé tout à fait inſultant.
Il faut vous corriger de tous ces traits d'enfance.
Une fille à votre âge & de votre naiſſance,
Doit avoir plus d'égards pour les honnêtes gens.

JULIE.

Madame, je ſerai plus polie à trente ans.
Je ne ſuis pas d'ailleurs tenue à l'impoſſible.
Eſt-ce ma faute, à moi, s'ils ont un air riſible?
Sont-ce là, dites-moi, des mines à porte?
Et puis-je, en les voyant, m'empêcher d'éclater!
Doit-on trouver mauvais, après tout, que je fuie
Quiconque me déplaît, ou quiconque m'ennuie?
Je ne ſuis pas d'humeur à me gêner en rien;
Et ſi vous ne quittez vous-même ce maintien,
Cet air de réprimande, & cet air de prudence,
Je vous ferai, Madame, une humble révérence.
Gardez pour votre amant cet entretien moral;
Du monde apprenez-lui le cérémonial;
Vous pouvez lui montrer l'exacte politeſſe,
Inſpirer la raiſon, & même la ſageſſe;
Tout le monde en convient, votre âge le permet;
Faites donc de Valere un Cavalier parfait,
Puiſque vous excellez à former un jeune homme.
Mais, pour moi, vous ſaurez que tout ſermon m'aſ-
ſomme,

De me perſuader vous n'avez pas le don.
Je ſuis fille & têtue ; ainſi point de leçon.

CLOÉ.

Je ne m'attendois pas à ce bruſque langage.
J'ai cru que du grand monde ayant un peu d'uſage,
Qu'en qualité d'amie, enfin, de la maiſon,
Je pouvois librement vous parler ſur ce ton ;
Et ce n'eſt que par zele....

JULIE.

Oh ! Je vous en diſpenſe,
Madame, honorez-moi de votre indifférence.

CLOÉ.

Mais on ne pourra plus vous parler, à la fin,
Si vous continuez d'aller le même train ;
Et vous prenez, ſoit dit ſans vous fâcher, Julie,
Le chemin qui conduit tout droit à la folie.

JULIE.

Bon. Tant mieux. La folie eſt charmante à mon goût.

CLOÉ.

Mais vous n'y ſongez pas, elle eſt à fuir en tout.

JULIE.

Diſtinguons. Moi, j'entends la folie agréable,
Celle qui réjouit, que l'eſprit rend aimable.
Qui de mille agrémens ſait couvrir ſes écarts,
Et trouve l'art de plaire en bravant les égards ;
Qui fait marcher les jeux & les ris ſur ſes traces ;
Qu'accompagne l'amour, & qui ſuivent les graces.

CLOÉ.

Vous en faites vraiment un fort joli tableau,
Et je ne croyois pas qu'on pût la peindre en beau.

JULIE.

Quoi que vous en diſiez, le portrait eſt fidele,
Et je vous montrerai qu'on ne plaît que par elle.
Pourquoi hauſſer l'épaule, & vous étonner tant ?
J'oſe vous ſoutenir, très-ſérieuſement,
Sans avoir vu la bonne & grande compagnie,
Qu'il n'eſt que deux partis à prendre dans la vie ;
D'être un peu calotin, ou bien d'être ennuyeux.

Non, il n'en eſt point d'autre : il faut opter des deux.
Léandre vient ici, qu'il décide la choſe.
Ne conſentez-vous pas à ce que je propoſe ?

CLOE.

Soit. J'y donne les mains. Quoique depuis un tems
Il prenne tous vos airs & tous vos ſentimens,
Je ne crois pas qu'il ſoit encor déraiſonnable
Juſqu'au point d'approuver un ſyſtême ſemblable.

SCENE IV.

LÉANDRE, JULIE, CLOÉ.

JULIE.

VOus venez à propos, Monſieur, préparez-vous
A juger un procès qui ſe forme entre nous.

LÉANDRE.

Je ne ſuis plus de robe.

JULIE.

Oh ! C'eſt la même choſe.
Vous y tenez encor.

LÉANDRE.

Plaidez donc votre cauſe.

JULIE.

Je ſoutiens la folie au-deſſus du bon ſens.
L'un a l'art d'ennuyer, l'autre plaît en tout tems.

CLOÉ.

Sous le nom d'enjouement, & ſous un air d'aiſance,
Je dis qu'elle produit la vraie impertinence ;
Défaut pernicieux, & vice déteſté,
Qui nous rend les fléaux de la ſociété ;
Et vouloir ſoutenir l'opinion contraire,
C'eſt dire qu'il eſt nuit, quand le jour nous éclaire.

LÉANDRE.

Madame, juſqu'ici j'ai penſé comme vous.
Il paroît que Julie eſt ſeule contre tous :

Mais, quoiqu'on ſoit d'abord choqué de ſon ſyſtême,
Je ſens qu'elle a raiſon contre la raiſon même.
Son ſentiment eſt vrai, tout bien examiné,
Et doit être ſuivi, loin d'être condamné.
Plus on regarde, & plus on voit que dans la vie,
La raiſon & l'ennui marchent de compagnie;
Qu'elle eſt incompatible avec les agrémens,
Ce qui fait qu'il vaut mieux, en dépit du bon ſens,
Plaire par la folie & par l'extravagance,
Qu'ennuyer en gardant l'exacte bienſéance.

JULIE.

On ne peut mieux juger. Et touchez-là, mon roi,
J'en ferai quelque choſe; il profite avec moi.

CLOÉ.

Malgré votre raiſon, vous vous laiſſez ſéduire.
Je plains votre foibleſſe, & je veux bien vous dire,
Monſieur, que cette idée, & que ces ſentimens
Eblouiſſent l'eſprit & choquent le bon ſens.
N'en déplaiſe à Julie, on peut être agréable,
On peut être enjoué, quoiqu'on ſoit raiſonnable.
La raiſon n'entend pas que l'on ſoit ennuyeux;
Elle condamne même un trop grand ſérieux;
A votre âge ſur-tout, veut qu'on ſe réjouiſſe:
Seulement elle oblige, & c'eſt avec juſtice,
D'avoir égard aux lieux, aux perſonnes, aux tems,
De tout faire à propos, de fuir les contre-tems.

JULIE.

Tout eſt fait à propos s'il eſt fait avec grace,
La morale, à notre âge, eſt ſeule hors de place.
La gêne, les égards qu'accompagne l'ennui,
Ne furent jamais faits pour des gens comme lui.
Qu'un mauſſade, un barbon ſe ſoumette à l'uſage,
Il fait bien; c'eſt à lui qu'il convient d'être ſage.
Il n'eſt pas né pour plaire, & ſeroit aſſommant,
S'il faiſoit le gentil, le badin, l'amuſant.
La modeſte bon ſens doit être ſon partage.
Mais qu'un garçon aimable, & dans la fleur de l'âge,
N'oſe donner l'eſſor à tout ſon enjouement,

Qu'il retienne captif un naturel brillant,
Qu'il n'oſe ſe livrer à d'aimables folies,
Et qu'il étouffe en lui cent heureuſes ſaillies;
C'eſt un meurtre dont rien ne ſauroit approcher,
Et de tout ſon pouvoir on le doit empêcher.
Il faut le rendre fou pour le rendre agréable.
L'ôter à la raiſon, c'eſt être charitable.

CLOÉ.

Si Léandre vous ſuit, vous le menerez loin,
Mais de vous retenir votre mere aura ſoin;
Elle veut vous parler: venez, Mademoiſelle,
Il eſt tems, avec moi, de vous rendre auprès d'elle.
Je dois vous avertir de plus, que contre vous,
Avec quelque juſtice, elle eſt fort en courroux.
Je crains....

JULIE.

Vous avez tort; car j'en fais mon affaire.
Je calmerai d'un mot toute cette colere.
On vient. C'eſt Dulaurier; il marche gravement.
Et je veux lui donner le bon jour en paſſant.

LÉANDRE.

De tout vieux Domeſtique il raſſemble les vices;
Raiſonneur, inſolent, bavard, plein de caprices;
Placé près de mon frere, il fait le Gouverneur;
Grand ivrogne de plus, & mauvais rimailleur.

SCENE V.

LÉANDRE, JULIE, CLOÉ, DULAURIER.

JULIE.

AH! Monſieur Dulaurier, je ſuis votre ſervante.

DULAURIER.

Moi, votre humble valet.

JULIE.

Comment ? Votre air m'enchante ?
En perruque nouée, & la canne à la main,
La barbe faite. Hum, hum ! Ce n'eſt pas ſans deſſein.

DULAURIER.

Vous badinez toujours.

JULIE.

La feinte eſt inutile.
Vous cherchez....

DULAURIER.

Il eſt vrai, je cherche mon pupille.

LEANDRE.

Son pupille ! Le fat !

DULAURIER.

L'auriez-vous point vu ?

LEANDRE, *d'un air malin.*

Là.....
Demandez à Madame, elle vous le dira.

CLOÉ, *d'un air froid.*

Moi, je ne l'ai pas vu.

DULAURIER.

Je voudrois bien lui lire
Ce billet que ſon pere a bien daigné m'écrire.

LEANDRE.

Mon pere vous écrit ?

DULAURIER.

Il me fait cet honneur ;
Et j'ai reçu ſa lettre en cet inſtant, Monſieur.
Quatre ou cinq jours plutôt on eut dû me la rendre ;
Car la date eſt du vingt.

LEANDRE.

Monſieur, peut-on apprendre
Ce que l'on vous écrit, ſans indiſcrétion ?

DULAURIER.

Volontiers. De vous-même il eſt fait mention.
(*Il tire ſes lunettes.*)
Excuſez, je ſuis vieux. Ce n'eſt pas-là ma lettre.

JULIE.

Qu'eſt-ce donc ? Montrez-moi.

DULAURIER.

Non, non, c'eſt pour remettre
A Madame Mélite. Ecoutez mon billet.

JULIE, *ramaſſant le premier billet qu'il a laiſſé tomber, en croyant le remettre dans ſa poche.*

Ramaſſons celui-ci, c'eſt ſans doute un poulet.
Cachons-le pour ſavoir ce qu'il dit à ma mere.

DULAURIER *lit.*

Je n'ai pas pu me rendre à Fontenai comme je le croyois, mais je compte partir inceſſamment. J'écris à Mélite ; tu lui remettras ma lettre en main-propre. Mande-moi ſi Valere n'eſt pas plus ſage, tu ſais que je t'ai chargé de veiller particuliérement ſur ſa conduite. J'ai appris avec plaiſir qu'il étoit fort aſſidu auprès de Cloé. C'eſt une Dame de mérite, & très-capable de lui donner des leçons du monde & de ſageſſe.

LÉANDRE, *à Cloé d'un air railleur.*

Madame, il vous connoît.

CLOÉ.

Je ſai qu'il exagere.

DULAURIER.

Je ne puis plus trouver l'endroit où j'en étois,
Et je ſuis dérouté. M'y voilà, Monſieur. Paix.

(*Il continue.*)

Des leçons du monde & de ſageſſe. Ce qui me fait de la peine, c'eſt qu'on m'a dit en même tems que ſon frere n'eſt plus le même depuis qu'il aime Julie. Elle eſt remplie d'eſprit & de charmes, mais je crains qu'il n'ait pris auprès d'elle un peu trop de ſa vivacité, qui me paroît extrême. Mande-moi au plutôt ce qu'il en eſt.

LISIMON.

LÉANDRE.

Faquin ! Ce dernier trait, vous l'ajoutez vous-même.

DULAURIER, *lui montrant la lettre.*

Liſez. *Vivacité qui me paroît extrême.*

JULIE.

Je ſuis vive, il eſt vrai, je ne m'en cache pas.

DULAURIER.

Vous voyez que de moi votre pere fait cas:
Qu'il m'aime, me diſtingue, & qu'en toute maniere...

LEANDRE.

Vous méritez, Monſieur, ſa confiance entiere;
Sans compter les vertus qu'on voit briller en vous,
Comme d'être diſcret, ſobre, modeſte, doux,
D'effacer des valets la candeur ordinaire:
Vous avez des talens dignes qu'on vous révere.
Vous êtes grand Poëte.

JULIE.

Ah, je m'en réjouis.

CLOÉ.

J'ai vu de lui, vraiment, des couplets fort jolis.

DULAURIER.

Madame....

CLOÉ.

Avec eſprit il tourne un Vaudeville.

DULAURIER.

J'ai ſept ou huit Pont-neufs que l'on priſe à la Ville.
Mais je ne fais plus rien déja depuis long-tems;
L'eſprit ſe ſent du corps. Mes vers ſont languiſſans,
Quelquefois ſeulement je corrige, Madame,
Ceux que Valere fait pour vous prouver ſa flamme.

LEANDRE.

Sa flamme? Hem! L'entend-il?

JULIE.

C'eſt-à-dire, à préſent,
Que Monſieur Dulaurier eſt Auteur conſultant.

LEANDRE.

Lorſqu'à l'examiner votre regard s'applique,
Trouvez-vous pas qu'il a l'air grand, l'air poétique.

DULAURIER.

Ah! Finiſſez, Monſieur. Vous vous raillez de moi.

LEANDRE.

Je ſuis trop attentif à ce que je vous doi.

DULAURIER.

On ne ſe mocque pas d'un homme de mon âge.

JULIE.

Nous, au grand Dulaurier faire un pareil outrage ?
Ah ! nous reſpectons trop un Poëte divin,
Un ſage ſans défaut, s'il n'aimoit pas le vin.

DULAURIER.

Quand j'aimerois le vin, ce n'eſt pas votre affaire.
Les plus honnêtes gens en font leur ordinaire;
Et quoique vous diſiez, le vin le plus mouſſeux
De toute la Champagne, eſt bien moins dangereux,
Et dérange bien moins le cœur & la cervelle,
Que l'amour que l'on prend pour vous, Mademoiſelle.

JULIE.

Que dit-il ?

DULAURIER.

Oh ! Je dis en mots moins ambigus
Que vous gâtez Monſieur, qu'on ne le connoît plus.

LÉANDRE.

Maraut !

CLOÉ.

Vous méritez tous les deux ces repliques
En vous compromettant avec des domeſtiques,
En les entretenant d'un air trop familier.

JULIE, *à Cloé.*

Rentrons, Madame. Adieu, vieux pere Dulaurier.
(*Elle lui tire la perruque en ſortant.*)

SCENE VI.

LÉANDRE, DULAURIER.

LÉANDRE.

JE ne ſai qui me tient qu'avec ta propre canne....

DULAURIER.

Oh ! Si vous me frappez, je ferai, Dieu me damne,

Le récit de la choſe à Monſieur Liſimon,
De plus d'une maniere, & de toute façon....

LEANDRE.

Moi, je te donnerai mille coups d'étrivieres,
De plus d'une façon, de toutes les manieres,
Si ta bouche fertile en inſolens propos,
Jamais contre Julie oſe dire deux mots.

DULAURIER.

Ce que j'en dis, Monſieur, n'eſt pas pour vous déplaire;
Si je vous aimois moins, je ſerois moins ſincere.
On vous a toujours vu poli, ſage, prudent;
Et ſi vous n'êtes plus le même maintenant,
Je ſai bien dans le fond à qui l'on doit s'en prendre.
C'eſt...

LEANDRE.

Prens garde, où ma main ſur toi...

DULAURIER.

Daignez m'entendre.
C'eſt à votre valet, à ce gueux de Paſquin,
Que vous avez, Monſieur, mis dehors ce matin:
Loin de vous avertir avec art & ſageſſe,
Des fautes que fait faire une jeune Maîtreſſe,
En valet petit-maître il vous applaudiſſoit
Dans les petits écarts où l'amour vous jettoit.
Lorſqu'on eſt approché d'un ſerviteur fidele,
On ſe reſſent bientôt des effets de ſon zele;
Et les trois quarts du tems les domeſtiques ſont,
Tout bien conſidéré, les maîtres ce qu'ils ſont.
Je n'oſe me citer ici par modeſtie:
Mais votre frere a pris un autre train de vie;
Depuis que j'en ai ſoin, il n'eſt plus éventé.
On m'en fait compliment enfin de tout côté.
Il écoute parler; & lorſqu'on l'interroge....

SCENE VII.

LÉANDRE, VALERE, DULAURIER.

DULAURIER.

AH! Monsieur, approchez, je faisois votre éloge.
Je disois à Monsieur que j'étois fort content,
Que l'on voyoit en vous un heureux changement.
Et que, grace à mes soins, devenant raisonnable....

VALERE.

C'est bien à toi, vieux fat, que j'en suis redevable.

DULAURIER.

Vieux fat? Voilà deux mots qui vous coûteront cher,
Et je tiens-là de quoi vous apprendre à parler.
Je m'en vais de ce pas écrire à votre pere,
De la bonne encre. Adieu. Vous verrez. Laissez faire.

SCENE VIII.

LÉANDRE, VALERE.

LÉANDRE, *riant.*

IL le prend avec toi sur un fort joli ton!

VALERE.

Le faquin, fier d'avoir vieilli dans la maison,
Se prévaut du pouvoir que mon pere lui donne.
Ah! Sans cela j'aurois étrillé sa personne.
C'est un joug que mon cœur ne peut plus supporter;
Je l'ai dit à Damon que je viens de quitter.

LÉANDRE.

Quoi! Damon est ici?

VALERE.

Non, mais il va s'y rendre.
Il eſt préſentement chez le frere d'Alcandre
Que je ſuis allé voir ce matin en chaſſant.

LEANDRE.

J'en ſuis, parbleu, j'en ſuis enchanté doublement.
Par lui je vais ſavoir le ſuccès de l'affaire
Dont l'a chargé, pour nous, Alcandre avec mon pere.
Je me vois ſur le point d'être un homme important.
Si Damon réuſſit, que je ſerai content!
Qu'avec lui je vais rire & feſſer de Champagne!

VALERE.

Oui. Le grand ſérieux qui par-tout l'accompagne,
Promet de grands plaiſirs & beaucoup d'enjouement,
Sur-tout quand il verra l'extrême changement
Que l'air de la campagne a fait en vous, mon frere.

LEANDRE.

Ah! Je vois qu'il n'eſt pas connu de toi, Valere.
En partie avec lui tu ne t'es pas trouvé.
Avec les jeunes gens il a l'air réſervé:
Mais il eſt dans le fond très-bonne compagnie,
Et fait pour les plaiſirs les plus doux de la vie.
Quand il connoît ſon monde & qu'il eſt aſſorti,
C'eſt un homme enchanteur, d'un rien tirant parti;
Qui ranime un repas par cent traits agréables,
Et qui raſſemble en lui tous les vices aimables;
D'ailleurs, eſſentiel, ami des plus ardents,
Plein d'eſprit, & jamais aux dépens du bon ſens;
Charmant dans le frivole, aigle dans les affaires,
Il a l'heureux talent d'allier les contraires:
Propre à tous les emplois, il n'eſt d'aucun état,
Et par délicateſſe à quitté le rabat.

VALERE.

Mais ce portrait me charme, il faut que je vous prie
De lier avec lui, mon frere, une partie;
Je brûle de nous voir tous trois le verre en main.

LEANDRE.

Nous aurons, ſi tu veux, ce plaiſir dès demain.

VALERE.

Taupe. Adieu.

LÉANDRE.

Qui te preſſe ?

VALERE.

Une affaire.

LÉANDRE.

Demeure.

VALERE.

Non, non, Cloé m'attend.

LÉANDRE.

Oh ! J'ai tort. Voilà l'heure
A laquelle tu dois prendre d'elle leçon.
Vous vous feriez gronder, allez, petit garçon.

VALERE.

Finiſſez ce diſcours, car il m'impatiente
Je ne veux pas ſur elle enfin qu'on me plaiſante.

LÉANDRE.

Je vois ce qui te fâche, elle te gêne un peu.

VALERE.

Il eſt vrai, puiſqu'il faut vous en faire l'aveu.
Elle a mille vertus, mais ſon humeur ſévere
Contraint ma liberté, choque mon caractere.
Pour lui plaire j'ai beau garder certains dehors,
Je ſens que dans le fond je fais de vains efforts.
Il faudra tôt où tard que je rompe avec elle.
Et la ſageſſe enfin ne m'eſt pas naturelle.

LÉANDRE.

A la tentation garde de ſuccomber,
Et ſonge que ton cœur ne pouvoit mieux tomber;
Il eſt certains momens que je te porte envie,
Et j'aimerois Cloé, ſi je n'aimois Julie;
A la vertu ſolide elle joint l'agrément.

VALERE.

Votre amour & le mien ſont mon étonnement:
Et je ne comprends pas quelle étoile ennemie,
Me fait aimer Cloé, vous attache à Julie:
Ce contraſte marqué qu'on voit dans nos humeurs,

A faire un choix contraire eût dû porter nos cœurs.
Gêné dans vos écarts, contraint dans ma sageſſe,
Nous ſommes, vous & moi, ſage & fou par foibleſſe.

LÉANDRE.

Je ſens combien Julie a ſur moi d'aſcendant,
Ma raiſon le combat, mais inutilement.
Dans tout ce qu'elle fait elle met tant de graces,
Que je me ſens forcé de marcher ſur ſes traces.
Entraîné malgré moi, j'y trouve tant d'appas,
Que j'aime mieux ſouvent m'égarer ſur ſes pas,
Et du bon ſens, pour elle, abandonner l'uſage,
Que de le reſpecter avec une plus ſage.
Nous y gagnons tous deux. Ton eſprit, tes écarts,
Demandoient une prude attentive aux égards,
Qui put, mettant un frein à ta jeuneſſe ardente,
Sous le nom de Maîtreſſe, être ta gouvernante.
C'eſt ce que dans Cloé tu trouves dans ce jour.
Et moi, j'avois beſoin de prendre de l'amour
Pour quelque jeune objet qui par ſa gentilleſſe,
Egayât mon eſprit, déridât ma ſageſſe.
Telle eſt enfin Julie.

VALERE.

Oui, mais tout franchement,
Près d'elle votre eſprit s'égaie étrangement;
Il s'écarte par fois loin des bornes preſcrites.

LÉANDRE.

Allons donc, mon cadet, vous paſſez les limites.
Vous-même, qui voulez me donner des leçons,
Nous profiterons plus avec elle : ſortons.
On ne prend les bons airs qu'en fréquentant les Dames,
Et pour former les gens, ma foi, vive les femmes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CLOÉ.

CLOÉ.

VOtre frere ſe perd, & ce que j'ai prédit,
Vous le voyez, Valere, aujourd'hui s'accomplit.
L'aveugle paſſion qu'il a pris pour Julie,
Porte inſenſiblement ſon ame à la folie.
Cette jeune perſonne enivrant ſa raiſon,
Lui fait boire à longs traits un dangereux poiſon.
La ſcene du matin, paſſée en votre abſence,
Prouve ſon changement & leur impertinence.
Il n'a pas fait ce pas pour reſter en chemin,
Et Julie, à coup ſûr, le menera grand train.
Telle eſt d'un premier choix, l'importance infinie,
Qu'elle décide preſque, & pour toute la vie;
De la beauté qu'on aime, à votre âge ſur-tout,
On prend facilement & l'eſprit & le goût;
Et c'eſt à ſa ſageſſe ou bien à ſes caprices,
Que vous devez ſouvent vos vertus ou vos vices.

VALERE, *d'un air contraint.*

Autant que je le puis, autant que je le dois,
Je ſens tout mon bonheur & le prix de mon choix.

CLOÉ.

Ce que vous dites-là, le penſez-vous dans l'ame?

VALERE.

En douter un inſtant, c'eſt m'offenſer, Madame.

CLOÉ.

Votre diſcours le dit, mais non pas votre ton;

Je vois que je vous laſſe à force de leçon.
Je vois que votre ardeur eſt par-là refroidie,
Et que tant de morale, à la fin, vous ennuie.

VALERE, *à part.*

Elle a quelque raiſon.

CLOÉ.

Si ſur vos actions,
Je vous donne pourtant quelques inſtructions,
Croyez que c'eſt l'effet d'une amitié ſincere,
Et non d'un ſot orgueil ou d'une humeur auſtere.

VALERE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'en ſuis convaincu,
J'ai ſuivi vos conſeils autant que je l'ai pu.

SCENE II.

LÉANDRE, VALERE, CLOÉ.

LEANDRE.

Vous voilà ſeul à ſeul. Je vous trouble peut-être?

CLOÉ.

Non, Monſieur, de reſter vous êtes fort le maître.

LEANDRE.

J'envie, à dire vrai, ſon bonheur dans ce jour,
Et je crois voir Vénus entretenir l'Amour:
L'inſtruire tendrement, lui montrer l'art de plaire:
Mais vous ne dites mot, ni le fils ni la mere?
(*à Valere.*)
Tu fais le langoureux? Allons, animes-toi.
Tu ne t'y prends pas bien. Tiens, tiens, regardes-moi.
Attaques-moi d'abord la place en militaire,
Prens des airs meurtriers comme tu me vois faire.
Vois-tu cette mine, hem! Ce ſouris, ce regard
Capable de percer un cœur de part en part?
Ce dernier eſt traître!

VALERE.

Oui, ſûrement des plus traîtres;
C'eſt à faire jetter l'Amant par les fenêtres.

LEANDRE, *baiſant Cloé.*

Puis ſaiſiſſant la main, on prend d'un air courbé,
Un baiſer... Celui-là, je le tiens d'un Abbé.

CLOÉ, *d'un air ſévere.*

Mais, Monſieur...

LÉANDRE.

Excuſez, c'eſt à la militaire,
Madame, & ſeulement pour inſtruire mon frere.

VALERE.

Cela ne vous va point, vous avez l'air gêné:
Pour la folie, on voit que vous n'êtes point né.

CLOÉ.

Prenez garde à la fin, la choſe eſt ſérieuſe.
Craignez l'impertinence, elle eſt contagieuſe.

LÉANDRE.

Si vous donnez ce nom, Madame, à l'enjouement,
A cette liberté qui produit l'agrément
Dont nous avons parlé tantôt avec Julie,
De m'en être entiché, j'ai l'ame très-ravie,
L'impertinence....

VALERE.

Oui, mais vous vous trompez au choix;
Car il en eſt plus d'une & j'en citerai trois.
Celle des Gens d'épée, & c'eſt la ſéduiſante:
Pour celle des Abbés, elle eſt affadiſſante:
Mais la pire des trois, ſi vous me conſultez,
C'eſt celle du Robin, vous vous en reſſentez.

LÉANDRE.

Mais je crois que ſur moi tu veux tirer, mon frere?

CLOÉ.

Nous vous laiſſons, Monſieur....

VALERE.

C'eſt à la militaire.

SCENE III.

LÉANDRE, *seul.*

DAns ſa plaiſanterie, il eſt outré pourtant;
Je n'ai pas la fadeur que l'on reproche tant
A nos jeunes Robins, turlupins incommodes,
Peu verſés dans les loix, & profonds dans les modes,
Grands Juges de Théatre, amoureux du nouveau,
Célebres au foyer, inconnus au Barreau.
Mais, aveugle en ce point, peut-être je me flatte.
Sans s'en appercevoir, tous les jours on ſe gâte.
Mon frere, pourroit bien n'avoir pas tout le tort;
Et dans le fond du cœur, je ſens certain remord...
Vain ſcrupule, après tout! je ſuis jeune, & d'un âge,
Où c'eſt preſque un défaut de paroître trop ſage.
On doit me pardonner de prendre un peu l'eſſor,
Je puis bien être fou deux ou trois ans encor.

SCENE IV.

LÉANDRE, DAMON.

DAMON.

MOnſieur, je ſuis charmé, mais plus qu'on ne peut dire,
Tout va le mieux du monde, & pour vous en inſtruire,
J'arrive exprès.

LÉANDRE.

C'eſt toi, cher Damon de mon cœur,
Comment te portes-tu? Je ſuis ton ſerviteur.

DAMON, *à part.*

Comment te portes-tu? La phraſe eſt admirable!

Ce qu'on m'a dit de lui, me paroît véritable.
(*A Léandre.*)
Alcandre enfin....

LÉANDRE.

Dis-moi, ſi l'amour par haſard,
A ton voyage auſſi n'a pas un peu de part ?
Viens-tu voir la Marquiſe ? Elle eſt notre voiſine,
Ou plutôt, entre nous, n'eſt-ce pas ſa Couſine ?

DAMON.

Il eſt bien queſtion de cela ?

LÉANDRE.

Cependant,
Chez elle on vous a vu vous rendre aſſidument,
Et l'on ſait....

DAMON.

Oui, l'on ſait que l'eſtime & le zele...

LÉANDRE.

De ce zele vraiment tu donnois à la belle
Une preuve.... ce ſoir.... là.... que je vous ſurpris,
Sous un berceau de fleurs nonchalamment aſſis ;
Dans ces heureux momens l'un & l'autre interdits ;
Exprimant tout l'amour.... Ah ! Frippon ! tu rougis !

DAMON.

Je rougis, il eſt vrai, s'il faut que je m'explique,
Mais c'eſt le tems mal pris, non le trait qui me pique.
J'en ririois le premier dans une autre ſaiſon,
Je ſaurois vous répondre & ſur le même ton.
Mais lorſqu'auprès de vous votre intérêt m'appelle,
Que je viens vous parler d'affaire eſſentielle,
Vous faites l'agréable & le mauvais plaiſant,
Raillant mal à propos & même fadement ;
De tous les procédés c'eſt le moins ſupportable,
Et qui doit révolter tout eſprit raiſonnable.

LÉANDRE.

Je n'y prenois pas garde, en vérité, pardon.
Parlons de notre affaire. Eh bien, mon cher Damon,
Avons-nous obtenu cette place importante ?

DAMON.

Oui. Tout en même tems, répond à votre attente.
Alcandre & ſes amis ont tant fait, qu'en ce jour,
Vous êtes ſûr d'avoir l'agrément de la Cour.

LÉANDRE.

Que ne vous dois-je pas, pour la bonne nouvelle....

DAMON.

Pour votre bienfaicteur, réſervez ce grand zele,
Je dois de ce détail lui rendre compte à lui.
Vous viendrez avec moi.

LÉANDRE.

Non pas pour aujourd'hui.

DAMON.

Mais rien n'eſt plus preſſant.

LÉANDRE.

J'y ſuis fort inutile.
D'ailleurs, il eſt ici grave comme à la Ville.
Avec ſa politique, il m'ennuie à la mort,
Il eſt toujours guindé, ſérieux.

DAMON.

Il a tort.
Il devroit avec vous ſe rendre plus aimable;
Il faut l'en avertir. Quel travers effroyable!
Je ne puis m'empêcher d'éclater à la fin,
De m'impatienter avez-vous fait deſſein?
Je ne vous connois plus à ces extravagances,
Et voilà la valeur de trois impertinences.

LÉANDRE.

C'eſt par ſincérité que je te parle ainſi.

DAMON.

Et par ſincérité, je dois vous dire auſſi,
Qu'il ne vous convient pas, jeune comme vous êtes,
De tutoyer toujours les gens comme vous faites.
Quittez des airs ſi faux. Ils vous échapperoient,
Avec d'autres, Monſieur, qui s'en offenſeroient;
C'eſt oublier d'ailleurs ce que vous allez être,
La dignité du rang où vous devez paroître.
Mais vous gardiez, n'étant que ſimple Magiſtra-

Beaucoup mieux les dehors & l'air de votre état.

LÉANDRE.

On doit à la campagne avoir plus d'indulgence,
Je ſerois à Paris plus ſur la bienſéance.

DAMON.

Il eſt certains égards qu'on a tort de braver,
En tous tems, en tous lieux, on doit les obſerver.

LÉANDRE.

Pour moi, dès que je ſuis dans un endroit champêtre,
Je ſuis d'une gaieté... dont je ne ſuis pas maître,

DAMON.

En ce cas-là partez. Cet air ne vous vaut rien.

LÉANDRE.

Et pourquoi ?

DAMON.

C'eſt, Monſieur, ſouvenez-vous en bien,
Qu'à Paris, vous avez la raiſon en partage,
Et que vous la perdez en reſtant au village.

SCENE V.

LÉANDRE, DAMON, MÉLITE.

MÉLITE, *à Damon.*

AH! Bon jour, mon ami!

DAMON.

Je vous fais compliment,
Madame, vous avez un viſage charmant.

LÉANDRE.

Pour moi depuis tantôt je vous trouve embellie.
Mais félicitez-moi, Madame, je vous prie;
Ce méchant homme-là, le croiriez-vous? d'honneur,
Eſt venu m'annoncer ma prochaine grandeur.
La Cour va me charger d'importantes affaires:
Elle fait grace à l'âge en faveur des lumieres.

MÉLITE, *à Damon.*

Son pere, dites-moi, ne vient-il pas nous voir ?

DAMON.

Madame, inceſſamment.

LÉANDRE.

Peut-être dès ce ſoir.

Car il eſt amoureux.

MÉLITE.

Et de qui ?

LÉANDRE.

De vous-même.

Je ſuis ſon confident, & je ſai qu'il vous aime.

MÉLITE.

Mais vous prenez, Monſieur, certaines libertés,

Qui ne conviennent pas, & vous vous écartez....

LÉANDRE.

Madame....

MÉLITE.

A vous parler ſans nulle flatterie,

Vous changez tous les jours auſſi-bien que Julie.

(*ſe tournant vers Damon.*)

Ils ſe gâtent tous deux.

SCENE VI.

LÉANDRE, DAMON, MÉLITE, JULIE.

DAMON, *ſans voir Julie.*

IL eſt vrai, je crains bien....

JULIE.

Vous êtes bien heureux, vous qui ne riſquez rien.

DAMON.

Ah ! C'eſt un guet-à-pend. Pardon, Mademoiſelle,

Pourquoi, contre les gens vous mettre en ſentinelle ?

JULIE.

Pour n'être plus Abbé, vous n'en valez pas mieux.

LÉANDRE, *à Mélite.*

Ah ! C'étoit en rabat un frippon dangereux !
En public retenu ; mais hardi tête à tête,
Des plus fieres beautés il faiſoit la conquête ;
Et par-tout eſtimé, ſans être régulier,
Portoit ſous l'habit court le cœur d'un Officier.

MÉLITE.

Epargnez vos amis, vous êtes trop cauſtique.

DAMON.

Vous vous applaudiſſez de ce trait ſatyrique ;
Mais, Madame veut bien que je vous diſe ici,
Que rien n'eſt plus aiſé que de railler ainſi ;
Et vous devez ſavoir qu'un trait ne coûte guere,
A qui veut ſe donner une libre carriere,
Quand c'eſt contre quelqu'un la matiere fournit :
Et dès qu'il dit du mal, un ſot a de l'eſprit ;
C'eſt, pour en faire cas, l'avoir à trop bon compte ;
D'en avoir à ce prix un honnête homme à honte.

JULIE.

Eh ! fi, Monſieur, eh, fi, vous faites le Pédant.

DAMON.

J'en ſuis fâché. Monſieur m'y force à tout moment.

JULIE.

Moi, dans vos ſentimens je vous trouve gothique :
C'eſt le ton du grand monde, il faut être cauſtique.

MÉLITE.

Taiſez-vous. Ce n'eſt pas à vous à raiſonner ;
Je vous quitte, pardon. J'ai quelqu'ordre à donner.

DAMON.

Point de façon, je ſuis ami de la famille.

MÉLITE.

Léandre, donnez-moi la main, & vous, ma fille,
Gardez-vous de ſortir ſans ma permiſſion.

JULIE.

Ah ! Je brûle déja de quitter la maiſon.

SCENE VII.

DAMON, JULIE.

JULIE, *à part.*

IL faut premiérement que je m'en débarraſſe.
(*à Damon.*)
Je voudrois bien, Monſieur, vous prier d'une grace.

DAMON.

De quoi ?

JULIE.

C'eſt, s'il vous plaît, d'aller vous promener,
Car, je veux être ſeule, & vous m'allez gêner.

DAMON.

Quand vous priez les gens, c'eſt de ſi bonne grace,
Qu'on ne peut refuſer. Je vous quitte la place.

SCENE VIII.

JULIE *ſeule, tirant une lettre.*

JE ſuis libre. Voyons notre lettre à préſent,
Je n'ai depuis tantôt pu trouver un inſtant.
(*Elle lit le deſſus.*)
Je ſuis impatiente.... *à Madame Mélite....*
Bon, c'eſt-là le Billet que je veux. Ouvrons vîte.
Diantre ! J'ai déchiré tout l'endroit du cachet,
Continuons toujours, & liſons le poulet.
(*Elle lit la lettre.*)
Je ne puis plus ſupporter votre abſence. Je brûle....
Ah ! Voilà qui promet du touchant & du tendre.
Je voudrois, pour en rire, avoir ici Léandre.
Je le vois.

SCENE IX.

LÉANDRE, JULIE.

JULIE, *appellant Léandre & lui faisant signe du doigt.*

ST, St, St, venez, approchez-vous,
Je veux vous régaler.

LEANDRE.

De quoi?

JULIE.

D'un billet doux
Que votre pere écrit à ma très-chere mere.

LEANDRE.

Par ma foi, c'eſt de lui; voilà ſon caractere.
Comment l'avez-vous eu?

JULIE.

Dulaurier l'a laiſſé
Tomber ici tantôt, & je l'ai ramaſſé.
Mais, voyons promptement,

(*Elle lit.*)

Je ne puis plus ſupporter votre abſence. Je brûle de vous aller trouver, ma charmante veuve.

LEANDRE.

Je brûle, ma charmante,
Comme il ſe paſſionne! Oh, ce début m'enchante.

JULIE.

Monſieur, n'eſt-il pas vrai que cela fend le cœur?
Ecoutez, écoutez. Voici bien le meilleur.

(*Elle continue.*)

J'ai mille choſes à vous dire, que je vous ai déja dites; mais qu'il faut que vous écoutiez une fois ſérieuſement. Vous ſavez que je vous ai aimée avant votre mariage, que mon amour ne s'eſt jamais démenti un ſeul inſtant, & que vingt ans ne l'ont pas ralenti.

Ah!

Ah ! Cela fait trembler. Quelle conſtance horrible !

LEANDRE.

Qui l'eut cru, que mon pere eût le cœur ſi ſenſible ?
C'eſt-là ce qu'on appelle un héros de Roman !

JULIE.

En tient-il, le papa ? Pour ma chere maman
Ce billet eſt divin ; j'en veux tirer copie.

LEANDRE.

Oui-dà... Mais, vertubleu, vous avez tort, Julie,
D'avoir décacheté le billet que voilà ;
La ſuite en eſt à craindre, on s'en appercevra.

JULIE.

Ne ſongeons maintenant qu'au plaiſir qu'il nous cauſe,
Puis nous remédirons, s'il ſe peut, à la choſe.

(*Elle pourſuit.*)

Vous n'avez rien à m'oppoſer, notre âge eſt ſortable, auſſi-bien que nos inclinations. Vous avez trente ans, & j'en ai quarante.

LEANDRE.

Vous vous en dérobez, mon pere, plus de dix.

JULIE.

Il fait grace à ma mere au moins de cinq ou ſix.

(*Elle reprend.*)

Que tardez-vous donc, Madame, à faire mon bonheur en couronnant ma flamme ?

LEANDRE.

Tudieu, qu'il eſt preſſant !

JULIE.

Que tardez-vous, Madame,
A faire mon bonheur en couronnant ma flamme ?
Mais rien n'eſt ſi charmant que ces paroles-là !
On croiroit qu'elles ſont d'un nouvel Opéra.

SCENE X.

LÉANDRE, JULIE, DULAURIER.

DULAURIER, *entrant en homme qui cherche.*

J'Ai beau courir, chercher... Mais Julie & Léandre
Liſent ſeuls une lettre. Approchons pour entendre.

JULIE.

Achevons au plutôt de lire le poulet.

(*Elle lit.*)

Que tardez-vous donc, Madame, à faire mon bonheur en couronnant ma flamme ? J'irai vous en preſſer au plutôt. LISIMON.

DULAURIER.

Je n'en puis plus douter, & voilà mon billet.
Que vois-je ! Malheureux, que venez-vous de faire ?
Décacheter & lire un billet de ſon pere,

(*à Julie.*)

Ecrit à votre mere, & dont je ſuis chargé !
Où ſommes-nous ? ô tems ! ô mœurs ! Tout eſt changé.

JULIE.

Mais, Monſieur Dulaurier.....

DULAURIER.

Ayant ſurpris mon zele,
Vous me l'aurez tantôt volé, Mademoiſelle,
Dérober un dépôt. Le crime eſt des plus grands.
C'eſt aller.... c'eſt aller contre le droit des gens !

JULIE.

Mais, vieux fou, le billet que nous venons de lire
N'eſt point du tout celui que vous prétendez dire.

DULAURIER.

A d'autres ! Ce billet eſt ſigné, LISIMON.

LEANDRE.

On doit en être cru, quand on vous dit que non.

DULAURIER.

Oh ! J'en crois mon oreille, & je vais au plus vîte
M'en plaindre & conter tout à Madame Mélite.
Ce ſont des procédés indignes.

LEANDRE.

Alte-là.

JULIE, *lui préſentant le billet.*

Pour un mauvais billet, que de bruit ! Le voilà.

DULAURIER.

Moi, dans l'état qu'il eſt, je ne veux pas le prendre,
Ainſi décacheté, le moyen de le rendre ?

LEANDRE.

Il faut le ſupprimer.

DULAURIER.

Je ſuis votre valet.

LEANDRE.

Si tu parles, maraud, jamais de ce billet,
Je t'aſſomme.

JULIE.

Il ne faut lui couper qu'une oreille.
S'il dit rien.

DULAURIER.

Grand merci. La grace eſt ſans pareille.

JULIE, *à Léandre.*

Sortons vîte. Venez chez Hortenſe un moment.

SCENE XI.

DULAURIER, *ſeul.*

Moi, j'attens pour parler, ſon pere ſeulement,
Et je leur ferai voir dans cette conjoncture,
Que Dulaurier eſt ferme, & qu'il fuit l'impoſture.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

LÉANDRE, JULIE.

LEANDRE.

Avec quelque raiſon votre mere eſt fâchée,
Nous en avons trop fait, & la lettre lâchée....

JULIE.

Que les parens ſont ſots avec leur ſérieux !
On ne peut un moment badiner avec eux.
Je vais ſur ce ſujet être plus circonſpecte,
Le foible de ma mere eſt que je la reſpecte.

LEANDRE.

A-t-elle tout le tort ? Parlons de bonne foi ;
N'étoit-ce pas aſſez d'en rire vous & moi,
Et devions-nous, Julie, avoir tant d'imprudence,
Que d'en railler par-tout & même en ſa préſence ?

JULIE.

Allez-vous là-deſſus me faire un long ſermon,
Et m'ennuyer, Monſieur, à force de raiſon ?

SCENE II.

LÉANDRE, JULIE, DAMON.

DAMON.

JE sors d'une maison où l'on m'a fait entendre
Des choses que de vous je suis fâché d'apprendre.
Je viens pour vous en faire un reproche à tous deux.

JULIE.

Mais, c'est une gageure ! & chacun en ces lieux,
Viendra....

A

DAMON.

Mademoiselle, il n'est pas tems de rire,
La chose est sérieuse, & je dois vous la dire :
Tout le monde est ici contre vous déchaîné.
A votre égard, Monsieur, je demeure étonné ;
Vous allez contre vous indisposer Alcandre,
Dans le tems que de lui vous devez tout attendre,
Et vous venez de rompre en visiere aujourd'hui,
A des gens pleins d'honneur qui viennent avec lui ;
Vous riez à leur nez, entraîné par Julie.
Et fort impoliment leur faussez compagnie ;
Ensuite vous sortez, vous allez chez les gens,
Plaisanter là-dessus, & rire à leurs dépens :
Vous étendez vos traits jusques sur votre pere.
(*en montrant Julie.*)
D'un prétendu billet qu'il écrit à sa mere,
Vous montrez la copie & vous allez compter
L'histoire de sa flamme à qui veut l'écouter.
Qu'il est honteux pour vous, qu'il est doux pour Valere,
Qu'on vous voie effacer tout ce qu'il a pu faire !
Si votre pere vient à savoir tout cela,
Songez-vous bien alors quel éclat il fera ?
De son juste courroux vous avez tout à craindre,
Et serez malheureux, Monsieur, sans être à plaindre,

LÉANDRE.

Il ſuffit, je ſerai plus prudent déſormais.

JULIE.

Ce n'eſt qu'un badinage, & tous ces petits traits...

DAMON.

Pour reſter dans l'erreur vous êtes trop aimable,
Et moi, pour vous tromper, je ſuis trop véritable.
Vous avez le cœur noble & le naturel bon;
Mais vous êtes trop vive, & manquez de raiſon.
Vous bravez les égards, ſans être au fond méchante.
Si Léandre arrêtant votre ardeur imprudente,
De vous ſervir de guide avoit la fermeté,
Il tourneroit à bien cette vivacité;
Son amour par dégrés vous rendroit raiſonnable,
Et vous ſeriez alors une fille adorable.
Mais ſoit malgré lui-même, ou par contagion,
Il laiſſe auprès de vous endormir ſa raiſon.
Vos graces, par malheur, ont l'art de le ſéduire,
Il ſe laiſſe mener, au lieu de vous conduire.

JULIE.

Que voulez-vous donc dire avec cet entretien?
Si je mene Monſieur, je le mene fort bien.

DAMON.

Vous le menez très-mal, ſoit dit ſans vous déplaire;
Il devient, grace à vous, tel qu'on a vu ſon frere.
Vous le précipitez dans vos égaremens;
Et l'on eſt ſi choqué de vos traits imprudens,
Qu'afin qu'aucun des deux aujourd'hui ne l'ignore,
Du nom d'impertinens par-tout on vous honore.

JULIE.

Nous ſommes d'âge à l'être, & le mal n'eſt pas grand.

LÉANDRE.

Mais le monde ſe trompe, & dans ſon jugement...

DAMON.

Vous vous trompez vous-même, & dans l'impertinence,
On va toujours, Monſieur, plus loin qu'on ne penſe;
C'eſt un terrein gliſſant, & qui trompe d'abord;
Aiſément on y tombe; avec peine on en ſort;

Et dès qu'on eſt plongé dans cette bourbe épaiſſe,
On prend pour enjouement, on prend pour gentilleſſe,
Et pour des traits d'eſprit, des écarts de bon ſens,
Et d'un cerveau brûlé les délires fréquens.

LÉANDRE.

Ce diſcours eſt ſenſé ; mais on peut être ſage...

JULIE.

Ce diſcours, ce diſcours n'eſt qu'un pur radotage,

DAMON.

Le pis eſt...

JULIE.

Le pis eſt qu'on peut avec raiſon,
Vous appliquer, Monſieur, votre comparaiſon,
Mais de tous ces propos pourquoi me mettre en peine ?
Sai-je pas qu'il radote une fois la ſemaine ?
C'eſt aujourd'hui le jour.

DAMON.

C'en eſt trop, je ſuis las !
De prêcher la raiſon à qui ne l'entend pas.
(*Il ſort.*)

SCENE III.

LÉANDRE, JULIE.

LEANDRE.

DAmon ſort tout fâché. J'ai regret qu'il nous quitte;
Je crois qu'il a raiſon; car enfin je médite....

JULIE.

Tant pis, vous avez tort, Monſieur, de méditer.

LÉANDRE.

On doit....

JULIE.

On doit me croire & ne pas l'écouter.

LÉANDRE.

Mais il faut conſulter quelquefois dans la vie,
La raiſon, le bon ſens.

JULIE.

Fi, le bon ſens ennuie,
Vous-même qui plaiſez par mille traits ſaillans,
Vous n'avez de l'eſprit que faute de bon ſens.

LÉANDRE.

Souffrez du moins, ſouffrez que je vous repréſente....

JULIE.

Moi, je ne ſouffre rien.

LÉANDRE.

Vous êtes étonnante!

JULIE.

Et vous l'êtes bien plus avec votre raiſon.
C'eſt peu de vous livrer à la réflexion,
De m'en empoiſonner vous avez la malice.
Et vous m'aimez, Monſieur?

LÉANDRE.

Quelle eſt votre injuſtice!
Non, on n'aima jamais avec plus de tranſport;
Cette même raiſon qui vous choque ſi fort,
Elle a beau m'éclairer, pour vous plaire, Julie,
A chaque heure du jour je vous ſa ſacrifie.
Inſtruit de mes devoirs, pour vous ſeule j'en ſors,
Et vous imite en tout malgré tous mes remords.

JULIE.

Et moi, Monſieur, malgré votre air mélancolique,
Malgré l'ennui, qu'il porte, & qu'il me communique,
Et malgré cent diſcours propres à m'aſſommer,
Je vous ſouffre, & ſuis foible aſſez pour vous aimer.

SCENE IV.

LÉANDRE, JULIE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

MOnsieur Reiter eſt là, Monſieur, qui vous demande.

JULIE.

Je fuis! C'eſt le parent de la Dame Allemande.

LÉANDRE, *à Julie.*

(*A la Fleur.*)

Attendez. Va, dis-lui....

LA FLEUR.

Qu'eſt-ce que je dirai?

LÉANDRE.

Que je n'ai pas le tems; que je le manderai.

LA FLEUR.

Je ne lui ferai pas de réponſe ſemblable;
Je le connois, Monſieur, il eſt brutal en diable.

LÉANDRE.

Qu'il entre donc.

JULIE.

Parlez à cet homme, d'un ton,
Qu'il ne remette plus le pied dans la maiſon.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

LÉANDRE, MONSIEUR REITER, LA FLEUR.

LÉANDRE, *à part.*

IL faut rompre avec lui d'une façon polie.
(*haut.*)
Un fauteuil à Monsieur. Seyez-vous je vous prie.
(*La Fleur tire un fauteuil, & puis sort.*)

M. REITER.

Ah ! C'est être civil trop excessivement ;
Comme un bon Etranger traitez-moi franchement.

LÉANDRE, *d'un air important.*

On sait trop....

M. REITER.

Entre nous, la meilleure maniere,
Est toujours la plus ronde & la plus familiere.

LÉANDRE.

On sait ce qu'on vous doit ; & quand j'agis ainsi....

M. REITER.

Pour vos amis, Monsir, vous être trop poli,
Et vous n'être pas assez envers les Dames ;
Moi, plus grossier que vous, respecter mieux les femmes.

LÉANDRE, *d'un air de Seigneur.*

Expliquez-vous de grace, & daignez être assis.

M. REITER.

Moi, me trouver fort bien, Monsir, comme je suis,
Cette civilité dont vous m'être prodigue,
Je vous l'ai déja dit, me choque & me fatigue ;
Ces petits airs seigneurs, n'être pas de mon goût.
Ne me protégez point.

LÉANDRE.

Eh bien ! Parlons debout ;

Parlons, puis-je vous être utile à quelque chose !
De ce qui vous amene, apprenez-moi la cause :
Mais, Monsieur, dépêchons, je suis pressé du tems.

M. REITER.

Pour ménager, Monsir, vos précieux momens,
Sachez donc que je viens vous faire ici reproche,
D'avoir si mal reçu ma parente très-proche.
D'une Dame comme elle on ne rit pas au né,
Elle en est très-choquée, & moi très-étonné ;
C'est manquer grandement à cette politesse,
Dont vous faites parade, & qu'en France on professe ;
On ne doit pas quitter si brusquement les gens.
Ce façon-là d'agir est des plus insultans.
Si vous voulez, Monsir, que notre amitié dure,
Il faut pour réparer une pareille injure ;
Venir chez ma parente avec moi maintenant,
Lui faire là-dessus un petit compliment.

LÉANDRE, *en le contrefaisant.*

Un petit compliment ? La mode en est passée ;
D'ailleurs, votre parente a tort d'être offensée,
Et s'il m'est échappé de rire ce matin,
C'étoit de souvenir, & sans aucun dessein.

M. REITER.

Vous regardiez alors Madame la Baronne ;
Et dans le même tems, la petite personne
Près de qui vous étiez, faisoit de grands éclats,
Et la contrefaisoit en vous parlant tout bas.

LÉANDRE.

Eh bien, Monsieur Reiter, quand nous aurions ri d'elle,
Faudroit-il pour cela m'en faire une querelle ?

M. REITER.

Comment ! Vous insulter par un rire indiscret,
Ma Cousine germaine, & moi rester muet ?

LÉANDRE.

Ma Cousine germaine, Oh ! le plaisant scrupule !
Fut-elle votre sœur, dès qu'elle est ridicule,
Au lieu de vous piquer d'être son Chevalier ;
Vous devez au contraire en railler le premier.

Afin qu'à cet égard vous n'ayez rien à dire,
De tous les miens, Monſieur, je vous permets de rire,
Car j'ai, graces au Ciel, tout un tas de parens,
Les plus originaux & les plus plates gens;
N'en épargnez aucuns, mettez-les tous en pieces,
Couſines & Couſins, Oncles, Tantes, & Nieces;
Je veux non-ſeulement vous les abandonner,
Mais vous aider encor moi-même à les berner.

M. REITER.

Et m'abandonnez-vous, ainſi que vos parentes;
Vos Maîtreſſes, Monſir, qui ſont impertinentes,
Qui cauſent entre nous ces petits démêlés?

LÉANDRE.

Qui ſont-elles, Monſieur, ces Maîtreſſes? Parlez.

M. REITER.

Et c'eſt, ſans la nommer, la petite Julie.

LÉANDRE.

Arrêtez. Sur ce point j'entens peu raillerie.

M. REITER.

Vous vous croyez permis de rire impunément
D'une Dame eſtimable, & dont je ſuis parent,
Et vous trouve mauvais, quand on appelle enſuite
Un enfant ſans raiſon, du nom qu'elle mérite?
Si vous, Monſir, en France, avez de ces façons,
Oh! Par la ventre! Moi, vous donner des leçons.

LÉANDRE.

Vous?

M. REITER.

Oui, Reiter, Reiter, vous apprendroit à vivre,
Si vous être....

LÉANDRE.

Sortez, je ſuis prêt à vous ſuivre.

M. REITER.

Vous, échappé de Robe, attaquer mon valeur?

LÉANDRE.

Quelque état qu'il profeſſe, un François a du cœur.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉLITE, *ſeule.*

IL faut qu'à Dulaurier on ait ſurpris la Lettre,
Que je ſai qu'en main propre il devoit me remettre.
Je ſoupçonne une choſe, il faut la pénétrer.
Je veux ſavoir de lui... Mais je le vois entrer.

SCENE II.

MÉLITE, DULAURIER.

DULAURIER, *d'un air effaré.*

LEandre!....

MELITE.

Eh bien?

DULAURIER.

Se bat, Madame!

MELITE.

Eſt-il poſſible?

DULAURIER.

Ah! moi-même j'ai vu ce ſpectacle terrible!
J'ai vu briller de loin les flamberges en l'air!
Il s'égorge, vous dis-je, avec Monſieur Reiter.

MELITE.

Ah ! Quel malheur affreux !

DULAURIER.

Sans tarder davantage,
Je vais chercher Damon pour arrêter leur rage.
Je ſens que les momens ſont précieux.

MELITE.

Oui. Va,
S'il en eſt tems encor, il les ſéparera.

SCENE III.

MÉLITE, *ſeule, ſe laiſſant aller ſur un fauteuil.*

JE me meurs, je me meurs ! je n'en puis plus, j'expire.

SCENE IV.

MÉLITE, CLOÉ.

MELITE.

AH ! Cloé, vous voilà. Que venez-vous me dire ?
Léandre eſt-il vivant, ou Léandre eſt il mort ?
Ah ! Si vous le ſavez, apprenez-moi ſon ſort.
Tous mes ſens ſont ſaiſis d'une frayeur mortelle.
Parlez.

CLOÉ.

Je n'en ſai pas encore de nouvelle.
Le malheur, comme vous, m'afflige au dernier point:
Mais je l'appréhendois, il ne me ſurprend point.

MELITE.

Eh ! Qui pouvoit prévoir cette ſuite cruelle,
Et qu'ils s'égorgeroient pour une bagatelle ?
Je ſuis au déſeſpoir ! je crains tout pour ſes jours.
Damon arrivera trop tard à ſon ſecours.

SCENE V.

MÉLITE, CLOÉ, VALERE.

VALERE.

TRiomphe ! Honneur ! Victoire. Ah ! Meſdames, mon frere
Vient de faire un exploit digne d'un Mouſquetaire.
Il s'eſt contre Reiter battu très-vaillamment,
On les a ſéparés dans ce même moment.

MELITE.

Ah ! Je reſpire enfin. Vous me rendez la vie.

CLOE.

Le combat détourné me conſole en partie.

MELITE.

Il eſt bon d'étouffer cette affaire en naiſſant,
Et j'y vais travailler très-ſérieuſement.

SCENE VI.

CLOÉ, VALERE.

VALERE.

MOi, dans ce qu'il a fait j'approuve fort mon frere ;
J'en ſuis preſque jaloux.

CLOÉ.

Vous avez tort, Valere.
Vous devez le blâmer au lieu de l'applaudir ;
Et vous parlez ainſi, faute d'approfondir.
Cette affaire eſt pour lui, cruelle, épouventable.
De ſe l'être attirée il n'eſt pas excuſable.
Voilà le précipice où ſa Maîtreſſe enfin

Imperceptiblement l'a conduit par la main;
Et vous verrez dans peu, par une ſuite affreuſe,
Combien l'impertinence eſt en ſoi dangereuſe.

SCENE VII.

VALERE, CLOÉ, JULIE.

JULIE.

JE ne vois point Léandre, où s'eſt-il donc caché?
Pour le féliciter je l'ai par-tout cherché
Je brûle....

CLOÉ.

Vous venez d'illuſtrer ſa mémoire.
Il vous revient au moins la moitié de la gloire:
Il n'auroit pas, ſans vous, exercé ſa valeur.

JULIE.

Vous croyez m'offenſer, vous me faites honneur.
Vous avez vos talens, & j'ai mes avantages.
Je forme des Héros, ſi vous formez des Sages.

CLOÉ.

On eſt prêt de vous croire, ou du moins ébloui.
Mais Léandre paroît, je vous laiſſe avec lui.

SCENE VIII.

LÉANDRE, VALERE, JULIE.

JULIE, *à Léandre.*

AH! je vous attendois avec impatience.
Venez, qu'on vous embraſſe & qu'on vous récompenſe.

LEANDRE, *embraſſant Julie.*

Un tel prix, m'eſt bien doux.

VALERE.

Après votre haut fait,
Vous méritez, Monsieur, d'arborer le plumet.

LEANDRE.

Plus que vous ne pensez cet éloge me flatte.

VALERE.

Mon frere, souffrez donc qu'ici ma joie éclate.

JULIE.

Une action si belle augmente de moitié
Mon estime pour vous & ma vive amitié.
J'aime les braves gens plus qu'on ne sauroit dire;
Les armes ont sur-tout un charme qui m'attire;
Si de naître garçon j'avois eu le bonheur,
J'aurois été d'épée, & vive sur l'honneur.
J'aurois su me tirer joliment d'une affaire;
Je suis à redouter, sur-tout dans ma colere.

LEANDRE.

Il est vrai, vous avez le regard meurtrier,
On se défendroit mal contre un tel cavalier.

JULIE.

Mais dans mon genre aussi je me suis signalée.
Madame la Baronne, ah! Je l'ai régalée!
Je l'ai dans mon chemin trouvée au même instant,
Que vous meniez Monsieur Reiter tambour battant.
Elle venoit alors de se plaindre à ma mere,
De ce que nous osions tous deux la contrefaire.
Je l'ai su relever là-dessus comme il faut.
Elle a voulu d'abord me parler d'un ton haut:
Mais sur elle bientôt j'ai saisi l'avantage
Au point qu'elle étouffoit & bégayoit de rage.
Il faut qu'un dernier trait couronne nos exploits.
Ecoutez, mes amis, tenons conseil tous trois.
Je veux à notre gloire associer Valere.

VALERE.

C'est trop d'honneur, vraiment, que vous me voulez faire.

JULIE.

Messieurs, la place est prise, il faut la saccager.

LEANDRE.

Me voilà prêt à tout. Je brave le danger.

JULIE.

Imaginons enſemble une piece ſanglante
Pour achever Reiter, & ſur-tout ſa parente.
Cherchons tous.

VALERE.

Je n'ai pas d'imagination.

LEANDRE.

Je me charge, pour moi, de l'exécution.

JULIE.

Attendez, d'un beau feu mon ame eſt poſſédée.
Il me vient tout à coup une excellente idée,
Faites-moi tous les deux des couplets bien mordans,
Mais des couplets à mettre au déſeſpoir nos gens;
Que ſans perdre un moment chacun de vous y rêve;
Il faut que de douleur notre Baronne en crève.

LEANDRE.

De mon frere, morbleu, que n'ai-je le talent?
La Baronne ſeroit chanſonnée à l'inſtant.

JULIE.

Verſifions, courage, allons, mon cher Valere,
La palme vous attend au bout de la carriere.

VALERE.

Bon!

JULIE.

Vîte, rimez donc.

VALERE.

Je ne puis pas, d'honneur.

JULIE.

Vous voulez qu'on vous prie?

LEANDRE.

Allons, tu fais l'Auteur.

VALERE.

Si j'étois découvert.

JULIE.

Vous êtes ridicule.

LEANDRE.

Oh, parbleu pour t'ôter jusqu'au moindre scrupule,
Nous répandrons le bruit qu'ils sont de Dulaurier.

JULIE.

C'est bien dit. Sous son nom il faut les publier.

VALERE.

Contre ce dernier trait je ne puis me défendre,
Et par mon foible enfin vous venez de me prendre.
Je trouve le moyen de me venger de lui,
Je veux que sur son dos tout retombe aujourd'hui.

LEANDRE.

Cours vîte y travailler.

VALERE.

Oui, je sors pour les faire.
Dans deux tours de jardin vous aurez votre affaire.

SCENE IX.

LÉANDRE, JULIE.

JULIE.

DE les désespérer je me fais un plaisir.

LEANDRE.

Et moi, de vous aider à vous bien réjouir.

JULIE.

De voir nos couplets faits je suis impatiente.
Je veux sous leur fenêtre, oui, je veux qu'on les chante.
Je voudrois bien savoir alors ce qu'ils diront,
Et voir dans ce moment les mines qu'ils feront.

LEANDRE.

Quelqu'un vient. C'est Damon. Comment! Il nous évite.

SCENE X.

LÉANDRE, DAMON, JULIE.

LEANDRE.

DAmon, de grace, un mot. Où courez-vous ſi vîte?
Pourquoi me fuir ainſi? Dites-m'en le ſujet.

DAMON.

Je n'ai rien à vous dire.

JULIE.

Après ce qu'il a fait.
Vous ne répondez rien?

DAMON.

Je n'ai rien à répondre.

JULIE.

Mais depuis quelque tems, il devient hypocondre.
Il eſt d'une réſerve... & d'une gravité...
Damon n'eſt plus Damon, le voilà tout Cloé.
J'ai pour vous de l'eſtime, elle eſt juſte ſans doute;
Mais ſi vous perſiſtez, vous l'allez perdre toute.
Elle eſt digne, Monſieur, que vous en faſſiez cas.
Vous ſavez que mon cœur ne la prodigue pas.

DAMON, *à Léandre.*

Adieu. Je vous dirois des vérités trop dures.

LEANDRE.

Demeurez. Duſſiez-vous me dire des injures,
J'ai pris en bonne part toujours tous vos avis.

DAMON.

Vous auriez bien mieux fait de les avoir ſuivis.

LEANDRE.

De vos plaintes ici je ne vois point la cauſe.

JULIE.

Mais toute la journée on ne fait autre choſe.

DAMON.

Mais vraiment on a tort; & vos faits glorieux....

JULIE.

Oh ! Quand vous sermonez, vous êtes ennuyeux.
Vous vouliez nous quitter, & c'est moi qui vous quitte.
La morale m'assomme, & je sors au plus vîte.

SCENE XI.

LÉANDRE, DAMON.

DAMON.

JE vois avec douleur....

LEANDRE.

Quoi?

DAMON.

Que par cet éclat
Vous vous êtes perdu, Monsieur, dans votre état.

LEANDRE.

Moi ! Monsieur, & pourquoi ?

DAMON.

Vous êtes dans l'ivresse,
Et vous ne sentez pas le malheur qui vous presse,
Votre derniere affaire....

LEANDRE.

Auprès des gens de cœur
Doit me faire, sans doute, infiniment d'honneur;
Son éclat ne sauroit ternir ma renommée.

DAMON.

Par tous les gens sensés elle sera blâmée;
Et vous allez dans peu ressentir par l'effet,
Le tort que dans le monde elle vous aura fait.

LEANDRE.

Mais on doit se défendre alors qu'on nous outrage.
Faut-il être Officier pour savoir du courage ?

DAMON.

Avec Monsieur Reiter vous avez tout le tort.
Loin de vous excuser, vous l'avez pris d'abord

Et d'un air & d'un ton.

LEANDRE.

Oh ! Celui-là me bleſſe.
Je l'ai reçu, Monſieur, mais d'une politeſſe...

DAMON.

Tout à fait inſultante, & ſentant le Seigneur,
Telle que vous l'auriez pour votre inférieur.

LEANDRE.

Du moins à la valeur vous devez faire grace ;
Car c'eſt une vertu....

DAMON.

Quand elle eſt en ſa place,
Qu'elle a de ſon côté le droit & la raiſon,
Et qu'elle ne fait rien qui ſoit hors de ſaiſon :
Mais ſi-tôt qu'elle inſulte & ſuit un vain caprice,
De vertu qu'elle étoit, elle devient un vice ;
Et la victoire due à la ſeule fureur,
Attire du mépris au lieu de faire honneur.
Ce diſcours eſt ſi vrai, Monſieur, que votre affaire
Seroit très à blâmer, même dans votre frere ;
A plus forte raiſon, un homme comme vous,
Qui doit repréſenter, ſervir d'exemple à tous.

LEANDRE.

Quoi que vous en diſiez, je ſuis très-excuſable.

DAMON.

Non, euſſiez-vous raiſon, vous ſeriez très-blâmable.
Le rang qu'on doit tenir veut être reſpecté.
A voir votre action par ſon plus beau côté,
Dans un jeune Officier elle ſeroit brillante,
Mais dans un homme grave elle eſt toujours choquante.
Chacun de ſon état doit avoir les vertus.
La vertu qu'on déplace, en un mot, ne l'eſt plus ;
Elle donne au contraire un ridicule extrême,
Qui n'eſt pas effacé par la victoire même.
C'eſt inutilement qu'on vous le cacheroit.
Vous venez de vous perdre, & ce malheureux trait
Comblant tous vous écarts par l'éclat qu'il va faire,
Sur eux aux yeux de tous portera la lumiere.

Vous allez devenir la fable de la Cour,
Le mépris de la ville & l'hiſtoire du jour.
On citera par-tout vos traits d'impertinence.
Ce malheur vous arrive, en quelle circonſtance:
Tout prêt de parvenir au rang le plus brillant,
Dont vous vous excluez par-là honteuſement,
Ce qui vous chargé encor d'un nouveau ridicule,
Et tout prêt d'avancer, pour jamais vous recule.

LEANDRE.

Que me dites-vous là? Vous m'alarmez enfin.
Vous croyez que ce coup m'arrête en mon chemin?

DAMON.

Il faut, en vérité, pour en douter vous-même,
Que votre aveuglement, Monſieur, ſoit bien extrême.
Vous avez inſulté dans cet affaire-ci,
Votre premier patron, votre meilleur ami.
D'Alcandre vous avez épuiſé la tendreſſe;
D'agir encor pour vous s'il avoit la foibleſſe,
Des plus honnêtes gens il ſe verroit berner,
Et par reſpect pour lui doit vous abandonner.
Vous avez dans ce jour choqué toute la terre,
Tout le monde à ſon tour va vous livrer la guerre,
Et vous devez tout craindre en cette extrêmité,
D'un pere contre vous juſtement irrité.

LEANDRE.

Comment! Monſieur, comment! Des riens, des bagatelles
Traîneroient après ſoi des ſuites ſi cruelles?

DAMON.

Qu'appellez-vous des riens? Ce n'en ſont plus vraiment;
C'eſt le comble, Monſieur, de tout égarement.
Toujours dans ſes progrès, telle eſt l'impertinence,
Elle eſt imperceptible, & foible en ſa naiſſance;
Et c'eſt, pour ainſi dire, un ſimple filet d'eau
Qui du commencement forme un léger ruiſſeau,
Puis accru tout à coup, c'eſt un torrent rapide,
Qui part & nous entraîne où ſa fureur le guide.
On ſe reſſent toujours de ſes impreſſions,
Et ce vice reſſemble aux grandes paſſions

Non,

Non, la fureur du jeu n'eſt pas plus ruineuſe :
La crapule n'eſt pas plus baſſe, plus honteuſe ;
Et je vous aimerois autant, ou peu s'en faut,
Yvrogne, ou bien joueur, qu'atteint de ce défaut,
Son poiſon dans l'eſprit fait le même ravage ;
Il trouble la raiſon, il en ôte l'uſage,
Juſqu'aux derniers excès porte nos ſens ſéduits :
La honte, les remords en ſont les triſtes fruits ;
Et nous n'ouvrons les yeux ſur nos extravagances,
Qu'après qu'ayant heurté toutes les bienſéances,
Nous perdons rang, crédit, conſidération ;
Que chacun nous fait voir ſon indignation,
Et nous donne pour prix de notre impertinence,
Le titre humiliant d'homme ſans conſéquence.
Vous êtes dans le cas, & ma triſte amitié,
Ne ſauroit plus vous voir que d'un œil de pitié.
Eſt-il poſſible, ô Ciel, qu'un homme de mérite,
Dont on louoit par-tout l'eſprit & la conduite,
Par l'aſcendant fatal d'un malheureux amour,
Se ſoit perdu ſi vîte, & cela ſans retour !
Je ſuis touché des maux que vous avez à craindre,
Je voudrois les parer, & ne puis que vous plaindre.
Adieu. Votre préſence augmente ma douleur,
Et je fuis un objet qui me perce le cœur.

SCENE XII.

LÉANDRE, *ſeul.*

JUſte Ciel ! Quel reproche ! Et quel trait de lumiere.
Sur mes égaremens en cet inſtant m'éclaire !
Où ſuis-je ? Quel réveil ! J'ai peine à concevoir
Le travers que j'ai pris ſans m'en appercevoir.
Je connois, mais trop tard, l'excès de ma folie.
Pour ſuivre vos conſeils, pour vous plaire, Julie,

J'ai terni dans ce jour ma réputation,
J'ai tout ſacrifié, fortune, ami, patron;
Et dans un tel malheur, ce qui me déſeſpere,
Je vais perdre l'eſtime & l'amour de mon pere.
Je me poignarderois après ce que j'ai fait,
Et je cours me cacher de honte & de regret.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, *ſeule.*

NOs couplets ſont publics, ma joie eſt incroyable,
Ils ſont dans le Village un bruit épouventable.
On les chante par-tout. Pour les chanter auſſi,
Je voudrois que Léandre à préſent fût ici.
Où peut-il être allé? Mais que peut-il donc faire?
J'entens rire quelqu'un. C'eſt lui. Non, c'eſt ſon frere.

SCENE II.

VALERE, JULIE.

VALERE, *éclatant de rire.*

HA! Ha! Mon vieux faquin! Ha! Ha! Mon vieux maraud!

JULIE.

Qu'eſt-ce!

VALERE.

Vient d'être....

JULIE.

Eh bien?

VALERE.

Ajuſté comme il faut.

JULIE.

Dulaurier ?

VALERE.

Oui, lui-même.

JULIE.

Ah ! J'en ſuis très-ravie.

VALERE.

C'eſt le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie.
Les gens de la Baronne ont ſur lui fait pleuvoir
Trente coups de bâton qu'il vient de recevoir.

JULIE.

La choſe eſt fort plaiſante !

VALERE.

Et j'ai la joie extrême
De l'avoir fait roſſer, ne l'ayant pu moi-même.
Je l'ai laiſſé là-bas qui vous réjouiroit,
Par les diſcours qu'il tient, les grimaces qu'il fait.
C'eſt une choſe à voir que ſa mine burleſque,
Non, Callot n'a jamais rien fait de ſi groteſque.

JULIE.

Vous n'auriez pas, ſans moi, compoſé la chanſon.
Et vous m'avez, Monſieur, cette obligation.

VALERE.

De l'idée, il eſt vrai, je vous ſuis redevable,
Ma foi je ſouffrois trop d'être ſi raiſonnable.
La raiſon eſt un poids dont j'étois oppreſſé.
Graces à vos bontés j'en ſuis débarraſſé.
Que je ſuis ſoulagé ! La folie eſt mon centre,
Et dans mon élément il eſt tems que je rentre.

JULIE.

Ah ! Dans le bon chemin vous remettez le pied ;
C'eſt le moyen, Monſieur, d'avoir mon amitié.
Mais Dulaurier s'approche.

VALERE.

Il a l'oreille baſſe.

JULIE.

Bon dieu ! Qu'il vient de faire une laide grimace !

SCENE III.

VALERE, JULIE, DULAURIER.

DULAURIER.

AH! je ſuis tout briſé. J'ai peine à faire un pas.

VALERE.

Tant de gloire l'accable. Il en gémit tout bas.

JULIE, *à Dulaurier.*

Le deſtin tôt ou tard couronne le mérite.
Vous voilà, pour le coup, je vous en félicite,
Auteur en bonne forme, & Poëte inſtallé,
De vingt coups de bâton on vous a régalé.
Il vous ſuffit, Monſieur, de ces marques brillantes,
Vous n'avez pas beſoin d'autres Lettres patentes.

VALERE.

Comme je dois, Monſieur, j'y prends part.

DULAURIER.

Finiſſez.
Sans être plaiſanté, morbleu, je ſouffre aſſez.
C'eſt un indigne tour que l'on vient de me faire,
Autant que de douleur j'en pleure de colere.
Ah! voilà le malheur, dans ce ſiecle maudit,
De s'être fait un nom, & d'avoir trop d'eſprit.
On vous charge d'abord des ſottiſes qu'un traître
Répand malignement ſans ſe faire connoître.
Vous avez beau crier: Meſſieurs, les vers ſont plats;
Ils ne ſont pas de moi; l'on ne vous en croit pas.
De l'ouvrage bâtard vous paſſez pour le pere,
Et vous en recevez le douloureux ſalaire.

JULIE.

Pour les déſavouer les vers ſont trop jolis.

VALERE.

Il eſt doux de ſe voir bâtonner à ce prix.

JULIE.

C'eſt un honneur qui rend votre gloire immortelle.

DULAURIER.

Oh ! d'un pareil honneur, vraiment, Mademoiſelle,
Je me ſerois paſſé. Mais, dans le fond du cœur,
J'en ſoupçonne, j'en ſai le véritable auteur.

VALERE.

C'eſt vous-même, Monſieur, pourquoi vous en défendre ?

JULIE.

Adieu. Pour les chanter je vais chercher Léandre,
Attendant que je faſſe imprimer la chanſon,
Avec vos qualités, Monſieur, & votre nom.

(*Elle ſort.*)

VALERE.

Et moi, j'en vais par-tout répandre des copies.

SCENE IV.

MÉLITE, DULAURIER.

MELITE.

QU'eſt-ce donc que ceci ! Quelles étourderies !
Mais dans cette maiſon tout eſt bouleverſé !
Après l'affaire, après tout ce qui s'eſt paſſé,
Il paroît des couplets d'une inſolence extrême,
Où l'on prétend qu'Alcandre eſt maltraité lui-même,
Et c'eſt vous, vieux coquin, vous qui les avez faits ?
A Léandre, plutôt je le pardonnerois ;
On pourroit de ſon âge excuſer l'imprudence :
Mais un vieux domeſtique avoit cette impudence !
A plus de ſoixante ans, avec des cheveux gris !
Aux petites-maiſons vous devez être mis.
Cette punition eſt pour vous une grace,
Et vous méritiez d'être aſſommé ſur la place.

DULAURIER.

Ce n'eſt pas moi, Madame, & l'on m'accuſe à tort.

Faut-il vous faire ici le ſerment le plus fort ?
Que je ſois écraſé...

MELITE.

Taiſez-vous, miſerable.
Avec tous vos ſermens vous n'êtes pas croyable.

DULAURIER.

J'enrage. Encore un coup, ils ne ſont pas de moi.
Je puis en être cru, je ſuis de bonne foi.
Je n'ai jamais chanté que le Dieu de la Tonne,
Et je n'ai jamais fait de vers contre perſonne.
Madame, quoiqu'Auteur, j'ai de la probité,
Et même du bon ſens, malgré la rareté.
J'abandonne l'eſprit, je renonce au génie.
Mais, vertubleu ! L'honneur m'eſt plus cher que la vie :
Je l'ai bien fait paroître, & dans tout ſon quartier,
Pour un très-honnête homme, on connoît Dulaurier.
Si j'avois eu l'eſprit méchant & ſatyrique,
De Monſieur Liſimon ſerois-je Domeſtique ?
M'eût-il après vingt ans fait une penſion ?
Son fils me devroit-il ſon éducation ?
A mon âge ſur-tout veut-on que je commence ?
Ah ! L'on verra dans peu briller mon innocence ;
Et je mettrois au feu cette main que voilà,
Que Valere eſt l'Auteur de cette chanſon-là.

MELITE.

Ceſſez de m'étourdir de votre verbiage.
Sortez. Je ne veux pas vous ouir davantage.

DULAURIER.

Soit. Je ſors, mais jamais je ne me dédirai.
C'eſt Valere ou Léandre, & je le prouverai.

SCENE V.

MELITE, CLOÉ.

CLOÉ.

MAdame, en un inſtant tout a changé de face;
Devant ſon protecteur Léandre a trouvé grace.
Il reconnoît ſa faute & pour mieux l'effacer,
Monſieur Reiter & lui viennent de s'embraſſer;
Il s'eſt juſtifié des couplets qu'on publie,
Et ſa fortune enfin va ſe voir rétablie.

MELITE.

J'apprens cette nouvelle avec raviſſement.

CLOÉ.

J'en ſerois comme vous charmée en ce moment,
Si dans le même tems je ne venois d'apprendre,
Qu'au lieu d'être touché du retour de Léandre,
Valere eſt retombé dans ſa premiere erreur,
Et qu'il eſt des couplets le véritable Auteur.

MELITE.

Lui?

CLOÉ.

Par un ſort fatal l'événement nous prouve,
Que l'un perd la raiſon quand l'autre la retrouve,
On ne les voit jamais ſages en même tems.

MELITE.

Ils ne ſont en cela que ſuivre leurs penchans:
La nature en nos cœurs eſt toujours la plus forte;
Et quoi que nous faſſions, ſa pente nous emporte,
Nous revenons au point d'où nous étions partis,
Et l'art peut déguiſer, non changer les eſprits.

CLOÉ.

Ce qui m'irrite encor le plus contre Valere,
C'eſt qu'il m'oſe, dit-on, méler dans cette affaire,
Non content d'avoir fait des couplets qu'il répand,

Et de s'en avouer l'Auteur préſentement,
Il me met de moitié dans ſes démarches folles,
Et dit que j'ai fait l'air, s'il a fait les paroles.
Je ſai qu'il n'a lâché ce trait qu'en badinant;
Mais le monde malin peut le prendre autrement.

MELITE.

Il a tort.

CLOÉ.

C'eſt à moi qu'il faut que je m'en prenne.
Et c'eſt moins, après tout, ſa faute que la mienne.
Dès qu'une femme écoute un jeune homme amoureux,
On ſait qu'elle s'expoſe à des retours fâcheux;
Un ridicule ſûr eſt le prix de ſon zele,
Et les fautes qu'il fait rejailliſſent ſur elle.

MELITE.

Je conçois votre peine en cette occaſion,
Ce qui fait à demi ma conſolation,
C'eſt que Valere ſeul...

CLOÉ.

Détrompez-vous, Madame,
S'il en eſt l'inſtrument, votre fille en eſt l'ame;
Et ſi-tôt qu'il s'agit d'inſulter la raiſon,
Elle marche à la tête, elle donne le ton.

MELITE.

Je m'en vais de ce pas m'informer de la choſe,
Et je la punirai du trouble qu'elle cauſe.

SCENE VI.

CLOÉ, *ſeule.*

ELle n'en fera rien, & je connois ſon cœur,
Elle ne tiendra pas contre un mot de douceur ;
Mais ſa fille paroît, & j'apperçois Valere,
J'ai peine à contenir devant lui ma colere.

SCENE VII.

CLOÉ, JULIE, VALERE.

CLOÉ.

VOs procédés, Monſieur, ſont tout à fait galans,
Et l'on m'a fait de vous des récits fort charmans,
En jolis traits d'eſprit, votre génie abonde ;
Vous me faites l'honneur de dire dans le monde,
Qu'avec vous de concert j'ai fait l'air des couplets
Qui déchirent Alcandre & que vous avez faits.
Pour vous remercier je manque d'éloquence,
Et vous pouvez compter ſur ma reconnoiſſance.

VALERE.

Tout ce que j'en ai dit étoit pour badiner,
Vous aurez la bonté de me le pardonner.

CLOÉ.

Non, Monſieur, ces traits-là paſſent la raillerie.

JULIE, *à part.*

S'ils pouvoient ſe brouiller, que je ſerois ravie :

VALERE.

Je n'aurois jamais cru qu'un mot dit en paſſant,
Eût été pris par vous ſi ſérieuſement

JULIE.

Au lieu de m'en fâcher, je rirois de la choſe.

CLOÉ.

Vous devez l'applaudir, vous en êtes la cauſe.

VALERE.

D'adoucir ce courroux n'eſt-il aucun moyen,
Parlez, pour réuſſir que faut-il faire ?

CLOÉ.

Rien.
Après de tels écarts je n'ai qu'un mot à dire,
Et je prens le parti que la raiſon m'inſpire :
Vous voilà replongé dans votre égarement,
Je ne dois plus pour vous avoir d'attachement.
Mon cœur ceſſe d'aimer qui ceſſe d'être ſage,
Et vous pouvez ailleurs adreſſer votre hommage.

JULIE, *bas à Valere.*

Je la prendrois au mot.

VALERE.

C'eſt un malheur pour moi,
Et je ſens votre perte autant que je le doi :
Mais mon eſprit enfin ne convient pas au vôtre,
Et l'on doit pour s'aimer être fait l'un pour l'autre.

SCENE VIII.

LÉANDRE, VALERE, CLOÉ, JULIE.

LEANDRE, *à Julie.*

J'Ai de ma faute enfin obtenu le pardon,
Et je ſuis éclairé de toute ma raiſon.
Revenu pour toujours des erreurs imprudentes,
Où m'avoient engagé vos graces ſéduiſantes,
Il ne manque plus rien à ma félicité,
Que de vous voir ſenſible à la même clarté.
Imitez-moi, ſuivez l'avis que je vous donne;
Vous avez inſulté Madame la Baronne,
Il faut aller chez elle, il faut vous excuſer.

JULIE.

Vous vous moquez de moi de me le propoſer!

LEANDRE.

Vous la déſarmerez par cette politeſſe,
Je le ſai.

JULIE.

Je n'aurai jamais cette baſſeſſe.

LEANDRE.

Pour calmer vos eſprits, Madame vous dira.....

JULIE.

Oh! Madame dira tout ce qu'il lui plaira.

CLOÉ.

C'eſt pourtant un Conſeil....

JULIE.

Que vous trouvez très-ſage.

CLOÉ.

Oui.

JULIE.

Cela me ſuffit pour n'en pas faire uſage.

LEANDRE.

Mon exemple du moins devroit vous y porter.

JULIE.

Je me garderai bien, Monſieur, de l'imiter.

LEANDRE.

Gagnez cela ſur vous.

JULIE.

Il ne m'eſt pas poſſible;
Je ſens pour cette femme une haine invincible,
La propoſition me met ſeul en courroux.

LEANDRE.

Mais....

JULIE.

Ne m'en parlez plus, ou je romps avec vous.

LEANDRE.

Penſez-y.

JULIE.

Penſez-y vous-même.

LEANDRE.

La prudence.....

JULIE.

Oh! puiſque vous pouſſez à bout ma patience,
Puiſque vous reprenez vos premieres façons,
Et que vous profitez ſi mal de mes leçons,
Je retire mon cœur, & je vous rends le vôtre:
Allez porter, Monſieur, vos chagrins à quelqu'autre.
Nous ne ſommes plus faits pour nous entretenir,
Et votre ſombre humeur ne peut me convenir.
J'aime un Amant qui ſait, & m'amuſer & rire,
Et non pas un cenſeur qui vient me contredire.

VALERE, *à Léandre.*

Nous voilà, pour le coup, congédiés tous deux.
Si ces Dames vouloient, nous pourrions beaucoup mieux
Aſſortir nos humeurs, ſuivre la ſympathie;
Je ſens déja voler tout mon cœur vers Julie,
Le Ciel nous a formés tous deux pour être unis.

JULIE.

Oui, vous avez raiſon. Non nous étions mépris.
(*à Léandre, & à Cloé.*)
Liez auſſi vos cœurs, la partie eſt égale.

Vous pourrez faire enſemble un traité de morale.

LEANDRE.

Vous prévenez mon choix & ne pouviez ſur-tout,
Me donner un conſeil qui fût plus de mon goût ;
La raiſon, de vos fers, dégage enfin mon ame,
(*montrant Cloé.*)
Elle tourne mes vœux du côté de Madame.
A force de ſageſſe, & de ſoins, & d'ardeur,
Je prétens mériter ſon eſtime, & ſon cœur.
Heureux ſi du Public attirant l'indulgence,
J'effaçois tous les traits de mon impertinence,
Et que mon repentir en ces mêmes momens,
Arrachât de ſes mains des applaudiſſemens.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LE
BADINAGE,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LE BADINAGE.
L'AUTOMNE.
L'INDULGENCE.
ANGELIQUE.
UN ACTEUR COMIQUE.
UN OFFICIER.
UN AUTEUR.
LE PARTERRE.

La Scene eſt ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe.

LE BADINAGE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTOMNE, UN ACTEUR COMIQUE.

L'AUTOMNE.

MONSIEUR l'Acteur de Comédie,
Que votre mine eſt rembrunie !
On lit ſur votre front la triſteſſe, l'ennui ;
Et l'on vous prendroit, aujourd'hui,
Pour un Héros de Tragédie.
Vous me boudez, je croi ?

L'ACTEUR.

Ce n'eſt pas ſans raiſon.
Maudite ſoit votre ſaiſon,
Qui cauſe mon chagrin, cruel Dieu de l'Automne !
Elle nous a plus nui que les grandes chaleurs ;
C'eſt peu de nous avoir privé de nos Acteurs,

Vous nous avez encor, Bellone & vous,
Enlevé tous nos ſpectateurs.

L'AUTOMNE.

Voilà le tems qui les rappelle :
Après cette éclipſe, Meſſieurs,
La ſplendeur de vos jeux n'en ſera que plus belle.

L'ACTEUR.

Il faudra plus d'un jour pour nous bien rétablir.
Du tort que nous a fait cette abſence mortelle,
Où nous n'avons fait que languir.
Heureux ! ſi nous pouvions aujourd'hui la finir
Par une nouveauté, qui, marquant notre zele,
Pût inviter le monde à revenir,
Et qui donnât le tems à Melpomene
De reparoître ſur la Scene
Pour y faire parler ſes pompeuſes douleurs.
Heureux ! qu'on ſe prêtât à nos efforts ſans peine,
Et qu'on voulût bien rire, en attendant les pleurs.

L'AUTOMNE.

Comment ! Ce dernier jour d'abſence,
Vous comptez donner du nouveau ?
Quelle favorable puiſſance
A fait ſi promptement les frais d'un tel cadeau ?

L'ACTEUR.

Un Génie à la mode, & qui préſide en France,
Nous a promis ſon aſſiſtance ;
Pour commencer, dans ce moment,
Nous n'attendons que ſa préſence.
Lui-même de la Piece eſt le Héros charmant,
Le plaiſir vole ſur ſes traces,
Il eſt précédé par les jeux ;
C'eſt un enfant des ris adopté par les graces,
Et l'amour en a fait ſon compagnon joyeux.
A l'enjouement ce Dieu joint la fineſſe :
Il raille ſans aigreur, plaiſante ſans baſſeſſe ;
Le goût guide ſes pas juſque dans ſes écarts.
S'il franchit quelquefois l'exacte bienſéance,
L'agrément qui le ſuit l'excuſe à nos regards.

Mais ce qui nous le fait aimer par préférence,
Il poſſede, Seigneur, la plus rare ſcience,
C'eſt de plaire aux honnêtes gens,
Et de les faire rire à leurs propres dépens.
On le cherche en tous lieux, on le goûte à tout âge,
Et ſon nom ſeul a le pouvoir charmant
De dérider le front le plus ſauvage.
A des traits ſi marqués vous devez, ſur le champ,
Reconnoître le Badinage.

L'AUTOMNE.

Oui. Je le reconnois vraiment.
Je l'ai vu folâtrer aux Vendanges nouvelles;
Il en faiſoit tout l'agrément.
Comme Zéphyre il a des ailes.
Pour ce Dieu même, à toute heure on le prend.
Comme lui, le follet voltige à tout moment.
Noble dans ſa gaieté, brillant dans ſa folie,
Il ſemble fait pour votre Comédie.
Je vous en fais mon compliment.
S'il vient ici, vous aurez compagnie
Mais puiſqu'il faut parler avec ſincérité,
Je crains que le petit volage
Ne vous faſſe infidélité.
On ſait qu'il eſt plus amuſant que ſage.
Près du Palais Royal je l'ai tantôt quitté.
C'eſt un Quartier ſuſpect.

L'ACTEUR.

Eh, Quoi? Toujours le drôle
Vers ce Quartier maudit ſera-t-il attiré?
Ah! Dans cet Opéra ſans ceſſe, il eſt fourré!
Daignez donc le ſommer, Seigneur, de notre part,
De venir au plutôt acquitter ſa parole.

L'AUTOMNE.

J'y vais employer tout mon art,
Et réparer par-là le tort qu'ont pu vous faire
Tous les malheurs de ma Saiſon contraire.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

L'INDULGENCE, L'ACTEUR.

L'INDULGENCE.

De votre Comédie, & de vous, en ce jour,
Je ſuis, Monſieur, la très-humble ſervante,
Et je viens pour vos Jeux, vous prouver mon amour.

L'ACTEUR.

Pour reconnoître ici cette marque obligeante,
Madame, je voudrois apprendre votre nom.

L'INDULGENCE.

Je ſuis une Déeſſe affable & bienfaiſante,
Qui, pour vous, du public, brigue l'affection.
Aſſidument je fais ma réſidence
Chez les Italiens qui m'implorent toujours.
Connoiſſant vos beſoins pour couronner l'abſence,
Je viens vous offrir mon ſecours,
Et je m'appelle l'Indulgence.

L'ACTEUR.

Ah! Quel eſt mon raviſſement!
Madame, dans ces lieux ſoyez la bien venue;
Nous avons de votre aide un beſoin très-preſſant.
Pardonnez, ſi d'abord je vous ai méconnue:
Nous vous voyons ſi rarement,
Pour toute notre Comédie
Recevez mon remerciment.
Puiſſiez-vous avec nous, être toujours unie,
Et ne nous quitter de la vie.

L'INDULGENCE.

Ah! Comme la néceſſité
Rend tendre dans l'adverſité!

L'ACTEUR.

Non, Ce n'eſt pas ma diſgrace préſente,
C'eſt le penchant que j'ai pour vous,

Et votre perſonne charmante
Qui font naître en mon cœur des ſentimens ſi doux.

L'INDULGENCE.

Ce n'eſt qu'un compliment, il ne vous coûte guere.
Soit par coutume, ou par précaution,
Vous en avez de prêts ſelon l'occaſion,
Et votre métier eſt d'en faire.
Quant à moi, connoiſſez quel eſt mon caractere,
Par le ſeul plaiſir d'obliger,
Je prête mon ſecours, quand il eſt néceſſaire,
Sans en attendre de ſalaire,
Et ſans jamais en exiger.
Pour ſignaler d'abord auprès de vous mon zele,
Je dois vous dire une bonne nouvelle;
Le Badinage ici va ſe rendre à l'inſtant.

L'ACTEUR.

Vous ranimez notre eſpérance!

L'INDULGENCE.

Je viens de lui parler dans le même moment,
Et par bonté je le devance;
Car pour être approuvé de tous,
Le Badinage a beſoin d'indulgence!
Je ne pouvois venir plus à propos chez vous.

L'ACTEUR.

Ah! Quel bonheur pour notre Comédie,
Si nous pouvions ce ſoir, vous réunir tous deux?
Mais ce bonheur n'eſt plus douteux.
Un bruit léger dont mon ame eſt ravie,
Vient m'annoncer cet aimable Génie.
Je le vois; c'eſt lui-même, & mes vœux ſont remplis!

SCENE III.

LE BADINAGE, *L'*INDULGENCE, *L'*ACTEUR.

LE BADINAGE, *à l'Acteur.*

EH! bon ſoir, mon très-cher: point de mélancolie.
Je viens tenir tout ce que j'ai promis.
(*A l'Indulgence.*)
Vous, touchez-là, ma bonne amie.
A mon aſpect je prétens que tout rie.
Je veux d'abord, par un baiſer,
Vous égayer la phyſionomie.

L'INDULGENCE.

Arrêtez-vous, c'eſt trop oſer.
A ce Théatre il faut plus de décence.

LE BADINAGE.

Vous moquez-vous? votre préſence
A ces petits écarts ſemble m'autoriſer.

L'INDULGENCE.

Songez qu'il eſt un terme à notre complaiſance,
Il ne faut pas en abuſer.

LE BADINAGE.

Franchir un peu la borne eſt ma grande ſcience.

L'ACTEUR.

Le Badinage ici doit être retenu,
Il n'y peut être bien reçu,
S'il n'obſerve toujours l'exacte bienſéance.

LE BADINAGE.

Mais vous n'y ſongez pas vraiment.
Vous voulez donc me mettre en eſclavage?
M'anéantir par conſéquent;
Car ſans la liberté qui fait mon appanage,
Serviteur à mon enjouement,
Et ſans la joie, adieu le Badinage.

L'ACTEUR.

Oui, mais si l'on ne met un frein
A votre humeur trop libertine,
Crac, vous prenez l'essor soudain.

LE BADINAGE.

Mais le moyen que je badine,
Si l'on me charge aussi d'un joug trop assommant?
Tout l'art consiste seulement
A me voiler légérement.
Car enfin plus la gaze est fine,
Plus ma beauté paroît, & plus j'ai d'agrément.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*

Entre nous ce discours est assez véritable.
Sur la Scene il suffit que l'élégance aimable
Prête son voile à ses expressions,
Et que je donne un vernis favorable
A ses plus folles actions.

L'ACTEUR.

Vous le gâtez par trop de complaisance.

LE BADINAGE, *à l'Indulgence.*

Vous faites bien de prendre ma défense.
Quand il arriveroit qu'aujourd'hui dans ce lieu
Nous nous échapperions un peu,
On doit nous le passer. Un dernier jour d'absence,
Il est permis de s'égayer.
Et cela ne doit pas tirer à conséquence.

L'INDULGENCE.

N'importe, ayez le geste un peu plus familier.

LE BADINAGE.

C'est un jeu de théatre.

L'ACTEUR.

Ou plutôt de foyer.
Suivez votre génie, & badinez sans cesse,
Mais badinez avec sagesse.
Le Public en tout tems veut être respecté,
Et l'air du Magasin, Seigneur, vous a gâté.

LE BADINAGE.

Sur le théatre où brillent les Actrices

Eh bien, ſoit, je me contraindrai ;
Mais à condition, qu'en ſortant, je prendrai
Ma revanche dans les couliſſes.
Paſſez-moi cet article, où je m'envolerai.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*

Que riſquez-vous ?

L'ACTEUR.

Jamais je n'y conſentirai
Et la bienſéance eſt contraire....

LE BADINAGE.

Avec ſa bienſéance il me met en colere.
Je pars. Il fera beau lorſque je reviendrai.

L'ACTEUR.

Mais quoi ? vos intérêts ſont fondés ſur les nôtres.

LE BADINAGE.

Voilà pourquoi je prends de vous congé ;
Car ſi je renonçois au plus beau droit que j'ai,
Je m'ennuirois chez vous, & j'ennuirois les autres.

L'INDULGENCE, *au Badinage.*

Seigneur arrêtez un moment.
(*à l'Acteur.*)
Il eſt ſi joli, ſi charmant,
Paſſez-lui quelque choſe en faveur de ſa grace.

L'ACTEUR, *au Badinage.*

Vous le voulez abſolument ?
Eh bien, pour vous avoir, il n'eſt rien qu'on ne faſſe.

LE BADINAGE.

Oh ! de me contenir, c'eſt le plus ſûr moyen,
Le naturel du Badinage
Eſt d'être retenu quand on n'exige rien ;
Et de s'émanciper, dès qu'on veut qu'il ſoit ſage.
La défenſe de ſoi, porte au libertinage.
Mais c'eſt trop rire à vos dépens.
Sortez d'erreur tous deux, il en eſt tems.
Tel que vous me voyez paroître,
Je ſais autant que vous reſpecter les égards,
Et c'eſt pour badiner que j'ai feint ces écarts.
Pour me faire d'abord connoître,

Apprenez

Apprenez que nous ſommes deux.

L'ACTEUR.

Quoi ! Vous avez un frere ?

LE BADINAGE.

Oui, qui n'en vaut pas mieux
Pour être mon ainé. Le vice eſt ſon mérite.
C'eſt un mauvais ſujet, ſans mœurs & ſans conduite,
A l'intérêt il ſe livre toujours.
Les plaiſirs effrénés marchent tous à ſa ſuite.
L'équivoque le guide, & dictant ſes diſcours,
Fait rougir la pudeur & met le goût en fuite.
Tout vicieux qu'il eſt, il a pourtant du cours.
Le plus grand nombre eſt ſon partage.
Je n'en ſuis pas ſurpris, puiſqu'il fut de tout tems,
Le Dieu des libertins & des mauvais plaiſans.
Moi, je poſſede moins avec plus d'avantage,
La bonne compagnie eſt mon ſeul appanage,
Et je n'accorde mes préſens
Qu'aux femmes du grand monde, & qu'aux honnêtes gens.
Ainſi ne craignez plus qu'en ce lieu je m'échappe.

L'INDULGENCE *à l'Acteur.*

Quand on le voit de près la différence frappe,
Et mon erreur m'étonne fort.

L'ACTEUR.

Certain air de famille en lui trompe d'abord.

LE BADINAGE.

Il eſt vrai qu'abuſé par cette reſſemblance,
Le commun des mortels eſt ici-bas d'accord,
Pour ne mettre entre nous aucune différence.
Mais d'être détrompé, comme il mérite peu,
Je le laiſſe dans l'ignorance,
Et je m'en fais ſouvent un jeu.
(*à l'Acteur.*)
Monſieur, pour vous, mon ame eſt très-ſurpriſe
Que vous ayiez donné dans la même mépriſe,
Et je croyois que Meſſieurs les Acteurs
En Badinage étoient plus connoiſſeurs.

L'ACTEUR.

A tort ces choſes vous ſurprennent,
Quand nous voyons que Meſſieurs les Auteurs
Eux-mêmes, comme nous, tous les jours s'y méprennent.

LE BADINAGE, *à l'Acteur.*

Allez, laiſſez-moi ſeul recevoir mes amis.
Et vous, Déeſſe ſecourable,
Tandis qu'au Théatre où je ſuis,
Je vais tâcher de me rendre agréable:
Allez dans le Parterre adoucir les eſprits,
Et rendez par vos ſoins mon juge favorable.

SCENE IV.

LE BADINAGE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

AH! vous voilà, mon joli Badinage!
Je vous cherche par-tout avec empreſſement.
Comme je vais joindre mon Régiment,
Je compte qu'avec moi vous ferez le voyage.

LE BADINAGE.

Mon aimable Officier, vous êtes engageant;
Mais quand vous le ſeriez mille fois davantage,
Je ne ſaurois ſortir d'un lieu que je chéris.

L'OFFICIER.

Quoi! Vous abandonnez vos plus chers favoris?
Songez-vous qu'aujourd'hui je quitte la Patrie?
Que vous verrez ce ſoir tous les plaiſirs partis,
Que j'emmene avec moi bonne la compagnie;
Que Paris n'eſt plus dans Paris?

LE BADINAGE.

Où donc eſt-il?

L'OFFICIER.

Il eſt.... il eſt tout où je ſuis.

LE BADINAGE.

L'hiperbole eſt un peu hardie;
On vous prendroit à ce jargon,
Pour un Capitaine Gaſcon.

L'OFFICIER.

Je parle pour tous mes confreres.
Je crois pouvoir avancer ſans fadeur,
Que pour l'agrément des manieres,
Tout autre corps nous eſt inférieur.
Qui peut vous tenir en balance?

LE BADINAGE.

Les trois quarts de l'Etat. Eh! durant mon abſence,
Que feroient les Abbés, la Robe, la Finance?
Que feroient pendant ce tems-là
La Comédie & l'Opéra?

L'OFFICIER.

Le plaiſant ſoin qui vous travaille!
D'abord ce dernier nous ſuivra.
Quant au reſte, ici l'on laiſſera,
Toute la pédantaille,
Et vous gagnerez à cela.

LE BADINAGE.

Non. J'y perdrois. Sans riſque à leurs dépens je raille.
Il n'en eſt pas, Monſieur, de même des combats.
La guerre eſt ſérieuſe; on ne badine pas
Avec le canon & la bombe;
Sous leurs coups le plus fort ſuccombe.
Un éclat vous emporte ou la tête ou le bras.
Cela n'eſt pas plaiſant. Je ne ſuis point vos pas.

L'OFFICIER.

Mais vous garderez le bagage.

LE BADINAGE.

C'eſt trop d'honneur. Le Dieu du Badinage
N'eſt pas fait pour groſſir le nombre des Goujats.

L'OFFICIER.

D'un tel refus vous me cachez la cauſe.
De grace à ce départ dites-moi qui s'oppoſe ?

SCENE V.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, UN AUTEUR.

L'AUTEUR.

MOi, Monſieur, moi, qui viens pour l'arrêter.
Quand je reſte à Paris, il ne peut le quitter.
Je mérite moi ſeul de fixer ſon génie.

LE BADINAGE.

Qui donc êtes-vous, je vous prie ?

L'AUTEUR.

Un nouveau Phénomene, un prodige du tems,
Dont l'art raſſemble, & dont l'eſprit allie
Tous les contraſtes différens ;
Qui joint le badinage à la philoſophie,
L'enjouement aux leçons, les graces au bon ſens ;
Le jugement à la ſaillie ;
Un Auteur du bel air, un Poëte bien mis,
Qui repréſente en beau le corps des beaux eſprits ;
Un Gaſcon à ſon aiſe, en dépit de l'envie,
Qui s'eſt défait de l'accent du pays,
Et n'en a conſervé rien que la modeſtie.

LE BADINAGE.

Il y paroît fort au portrait
Que Monſieur nous fait de lui-même,
J'aurois tort de douter, après un pareil trait,
De cette modeſtie extrême.

L'AUTEUR.

Elle égale pour vous mon inclination,
Et je viens vous offrir ma maiſon & ma table.

L'OFFICIER.

La table d'un Auteur, & d'un Auteur Gaſcon !
Seigneur, je crains pour vous une indigeſtion.

L'AUTEUR.

Plaiſanterie uſée, & fort peu raiſonnable.

LE BADINAGE.

On ne vous fera pas un reproche ſemblable,
Votre offre eſt toute neuve.

L'AUTEUR.

Elle eſt fort de ſaiſon.
Quand je jouis d'un bien conſidérable,
Qui m'eſt venu d'une ſucceſſion.
Vous en riez tous deux, mais je me donne au diable,
Le fait eſt vrai, s'il n'eſt pas vraiſemblable,
Et je viens d'hériter de deux cens mille francs.
Quoi qu'il en ſoit, j'en fais un uſage agréable.
Un de mes plaiſirs les plus grands,
Eſt de les dépenſer en des ſoupers galants.
Préciſément ce ſoir j'en donne un très-aimable.
D'autant plus qu'il ſera ſecret, & ſans façon.
Que la troupe choiſie en eſt des moins nombreuſes,
Nous ne ſommes que ſix, trois Auteurs de renom,
Et ſans quelques Dames joyeuſes,
Comme il n'eſt point de repas qui ſoit bon,
Entre-nous j'ai prié de ce repas mignon....

LE BADINAGE.

Qui donc, Monſieur?

L'AUTEUR.

Trois Actrices brillantes.
D'introducteur faiſant la fonction,
Vous conduirez chez moi leurs perſonnes charmantes,
A petit bruit.

LE BADINAGE.

Noble commiſſion !

L'AUTEUR.

Mais vous marchez toujours de compagnie.
Vous ne pouvez, Badinage frippon,
Vous diſpenſer d'être de la partie.
Après ces Reines-là, l'on attend votre nom.

LE BADINAGE.

Vous vous méprenez.

L'AUTEUR.

Quoi! Vous n'êtes pas.... là....

LE BADINAGE.

Non.
Je ne ſuis pas ce Badinage, enfant de la licence.

L'OFFICIER.

Je l'avouerai, trompé par l'apparence,
J'étois comme lui dans l'erreur.
Je vous croyois fils unique, Seigneur.

LE BADINAGE.

Je pardonne à votre ignorance,
Et le cas n'eſt pas ſurprenant.
Tous vos pareils ont en partage
Le véritable Badinage
Sans le connoître bien ſouvent.

L'OFFICIER.

Nous en plaiſons plus ſûrement.

L'AUTEUR, *à l'Officier.*

Moi, j'ai ſur vous cet avantage,
Que je connois ce Dieu charmant,
Et le poſſede également.

LE BADINAGE.

Votre mépriſe qui m'offenſe
Ne prouve pas, dans ce moment,
Que je ſois fort de votre connoiſſance.

L'AUTEUR.

C'étoit pour m'égayer, tout ce que j'en ai dit.
Qui mieux que moi peut ſavoir, qui vous êtes?
Le Badinage de l'eſprit.
Eſt le Dieu des Gaſcons & celui des Poëtes.

Pour vous forcer d'en convenir,
Seigneur, je vais vous définir.
Vous êtes en vers, comme en proſe,
A ſaiſir votre goût, & l'analyſer bien,
Vous êtes l'art d'amuſer ſur un rien,
Et de prendre en paſſant la fleur de chaque choſe.
C'eſt juſtement ce qui compoſe
L'eſſence du rimeur, & l'eſprit du Gaſcon.
L'un voltige en abeille, & l'autre en papillon.
Votre eſpece & la leur ſont de même nature.
Cet avantage m'eſt commun,
Et de là j'ai lieu de conclure,
Que vous & moi ne faiſons qu'un.
Monſieur doit vous céder.

L'OFFICIER, *au Badinage.*

Qui? moi, que je vous cede?
Je crois ſur vous avoir trop de crédit;
Mon droit....

LE BADINAGE.

Eſt bon, ſans contredit.
Il n'a pas beſoin que l'on plaide.
L'Auteur me définit, l'Officier me poſſede,
Et l'agrément chez moi l'emporte ſur l'eſprit.

L'AUTEUR.

Morbleu, vous vous moquez. N'ai-je pas l'un & l'autre,
Moi, de qui le génie eſt ſi conforme au vôtre?

LE BADINAGE.

Nous ſommes très-diſtincts, quoique Monſieur ait dit.

L'AUTEUR.

Mais les graces, le goût & la délicateſſe,
La légéreté, la fineſſe,
L'ironie agréable, & les traits délicats,
Les tours heureux, la fine raillerie.
Et la bonne plaiſanterie
Qui font votre cortege, accompagnent mes pas.

LE BADINAGE.

Oui, quand vous écrivez, cette troupe choiſie;
Dans votre cabinet guide votre génie,
Et le remplit de ſa vivacité;
Mais dans le monde elle vous quitte;
Vous y paroiſſez tranſplanté.
Alors juſqu'à l'eſprit tout prend chez vous la fuite,
L'amour-propre, Monſieur, avec l'entêtement,
Eſt le ſeul qui vous ſuit par-tout fidélement.

L'OFFICIER.

A dire vrai, ce qui m'étonne,
De ces Auteurs fameux qu'admire tout Paris,
Je n'apperçois dans leur perſonne
Nuls de ces agrémens qui parent leurs écrits,
Brillans dans un ouvrage, & ſots en compagnie,
Leur lecture ravit, & leur préſence ennuie,
Ils ont l'ame occupée, & l'air tout déſœuvré.
L'expreſſion ornée, & l'habit déchiré.

L'AUTEUR.

Des beaux-eſprits du tems, parlez mieux, je vous prie.
Vous êtes tous encor dans le vieux préjugé,
Vous nous croyez pédans, mal-propres, ſans manieres,
Et pétris d'une pâte à nous particuliere;
Tels que ſur le Théatre en un tableau chargé,
Nous a peint tant de fois plus d'un malin confrere.
Je prétens diſſiper une erreur ſi groſſiere,
Et je viens en ces lieux dire au public, tout haut,
Que la mal-propreté n'eſt plus notre défaut,
Et qu'on nous voit par-tout paroître avec décence.
Oui, Meſſieurs, aujourd'hui l'on nous fait un offenſe;
Vous êtes vous-mêmes abuſés
Par des Auteurs jaloux & ſubalternes,
Dont la main infidelle & les crayons uſés
Défigurent le corps des Poëtes modernes.

Sous les ridicules couleurs
Et les bizarres traits de leurs prédéceſſeurs.
Si par hazard trois dans la multitude
Ont d'être en linge ſale encore l'habitude,
C'eſt un trio d'Auteurs du tems paſſé.
Il ne fait point exemple, & doit être caſſé.
Préſentement pour les faire connoître,
Si ſur la ſcene on met des beaux-eſprits,
Qu'on les y mette donc tels qu'on les voit paroître,
Polis dans leurs façons, galants dans leurs habits,
Rompus dans le grand monde autant qu'on puiſſe l'être,
Copiant le Seigneur, faiſant le petit-maître.
Le Parnaſſe leur offre aſſez d'originaux.
De tels portraits ſeront d'autant plus beaux
S'ils ſont touchés par une main de maître,
Qu'ils paroîtront reſſemblans & nouveaux.
Je ſerois ſi charmé d'en voir un bien fidele,
Que ſans aller plus loin je m'offre pour modele.
Je me livre en ſpectacle avec tous mes défauts.
Qu'on ne me tire point à faux,
Et je jure d'honneur, en pleine Comédie,
Moi-même de venir applaudir ma copie.

LE BADINAGE.

Vous n'applaudiriez pas le portrait, à coup ſûr,
S'il étoit fait d'après nature;
Le coloris vous en paroîtroit dur.

L'OFFICIER.

Oui, Monſieur, c'eſt en vain qu'ornant votre figure,
Vous affectez ſous un dehors trompeur,
La politeſſe de Seigneur.
Vous portez certain air qui trahit l'impoſture;
Et malgré tout l'eſpoir qui flatte votre erreur,
On voit toujours percer à travers la parure,
La mine du Poëte, & le coin de l'Auteur.

L'AUTEUR.

Nous avons les bons airs, en dépit de Monſieur.
La politeſſe en moi paroît ſi naturelle,

Que l'on m'a pris tantôt à mes façons,
Pour un Colonel de Dragons.

L'OFFICIER.

Qui vous a fait, Monſieur, cette injure mortelle ?

L'AUTEUR.

Quelqu'un qui s'y connoît.

LE BADINAGE.

C'eſt ſans être indiſcret.

L'AUTEUR.

Un illuſtre du tems, un Poëte femelle.

L'OFFICIER.

A cette autorité je me rends tout à fait.

L'AUTEUR.

Ne croyez pas railler. Notre figure eſt telle,
Qu'une femme de Cour s'y tromperoit comme elle.
Oui, Monſieur l'Officier, qui vous moquez de nous,
Nous vous le diſputons en fait de politeſſe;
Nous en avons, morbleu, d'une plus fine eſpece,
Et je dois remporter la victoire ſur vous.
La vôtre eſt mécanique, & n'eſt qu'une attitude
Où votre corps s'eſt façonné.
La nôtre, raiſonnée, eſt un fruit de l'étude,
Et fille de l'eſprit orné.
Si vous êtes polis c'eſt par ſimple habitude,
Sans nul principe, & comme par hazard;
Mais nous le ſommes, nous, par raiſon & par art.

LE BADINAGE, *bas à l'Officier.*

Leur politeſſe méthodique
Eſt dans la théorie, & non dans la pratique.

L'AUTEUR.

Sur notre démêlé préſent
Que le Badinage décide,
Il eſt fait pour juger d'un pareil différent.

L'OFFICIER.

Volontiers.

LE BADINAGE.

Je vais donc... Mais quelle aimable enfant
Porte vers nous ſa démarche timide ?

SCENE VI.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, L'AUTEUR, ANGÉLIQUE.

LE BADINAGE.

Approchez-vous, objet charmant.

ANGELIQUE.

Ah! vous êtes en compagnie.
Je n'oſe....

LE BADINAGE.

Venez, & n'appréhendez rien.

L'OFFICIER.

Craint-on de ſe montrer quand on eſt ſi jolie?

L'AUTEUR.

Accordez-nous, mignone, un moment d'entretien.

ANGELIQUE, *d'un air froid.*

Je ne puis.

L'OFFICIER.

Inſtamment c'eſt moi qui vous en prie.
Demeurez.

ANGELIQUE.

Je le voudrois bien.
Mais....

LE BADINAGE.

Mais expliquez-vous; courage.

ANGELIQUE.

Mais je crains les cauſeurs.
Que diroient ces eſprits railleurs
D'une perſonne de mon âge,
S'ils me voyoient ſeule avec deux Meſſieurs.
Ayant encor pour tiers le Badinage?

LE BADINAGE.

Dissipez ces vaines frayeurs.
Le décorum ici préside,
Et l'on y craint plus qu'ailleurs
D'y choquer les regards du censeur trop rigide.
Apprenez qu'il n'est point d'endroit,
Tout révéré, tout auguste qu'il soit,
Où l'on se tienne avec plus de sagesse,
Qu'en ce lieu redoutable, où le moindre rien blesse.

ANGELIQUE.

Je reste donc.

LE BADINAGE.

Vers moi quel sujet vous conduit ?

ANGELIQUE.

C'est la vivacité qui fait mon caractere ;
J'aime à briller, & j'aime à plaire.
J'entre dans la saison, car j'ai douze ans passés ;
Je ris de rien, je suis follette ;
J'ai toujours eu du goût pour vous dès la bavette,
Aimable Badinage.

L'AUTEUR.

Hem ! C'est en dire assez.

ANGELIQUE, *d'un air piqué.*

Monsieur, j'entends ce badinage
Qui n'est que du ressort purement de l'esprit.
Dont peut parler la fille la plus sage,
Et dont jamais la pudeur ne rougit.
Ainsi, point d'équivoque, elle me fait outrage.

LE BADINAGE.

A l'extrême jeunesse elle joint la raison.
C'est un exemple à suivre.
(*à l'Auteur.*)
Voilà pour vous une leçon,
Et vous voyez l'effet de l'éducation.
Un enfant de quinze ans, Monsieur, vous montre à vivre.
A mieux interpréter un mot dit en passant,
Que ce petit trait vous instruise.

Rire d'une équivoque eſt d'un mauvais plaiſant.
Ce qui le plus excite ma ſurpriſe,
C'eſt qu'un Auteur moderne, & qui fait le galant,
Commette une telle ſottiſe.

L'AUTEUR.

Le Badinage moraliſe !

LE BADINAGE.

Vos pareils ſemblent m'y forcer,
Sans compter que chez moi la morale eſt de miſe,
Et que j'ai le ſecret de la faire paſſer.
(*à Angélique.*)
Pour vous, mon doux objet, reprenez la parole.
S'il eſt vrai que pour moi vous ayez quelque amour,
Vous êtes bien payée aujourd'hui de retour.

ANGELIQUE.

Pour le mieux mériter, je viens à votre école.
Que j'apprenne de vous, Seigneur, dans ce moment
L'art de badiner joliment,
D'employer finement cette aimable ironie,
Dont le fat ſeul doit redouter les traits,
Et d'exercer dans une compagnie,
Cette innocente raillerie
Qui réjouit ſans offenſer jamais,
Et qui ſe voit hautement applaudie,
Même de ceux qu'elle prend pour objets.
Puiſque vous en êtes le maître,
Faites enfin, par votre appui,
Qu'en quelque lieu où je puiſſe être,
Je ſois ſûre de plaire, & de chaſſer l'ennui.

L'OFFICIER.

Eh ! Pour y réuſſir vous n'avez qu'à paroître.
Votre eſprit, vos graces, vos attraits,
Tout vous eſt garant du ſuccès.

ANGELIQUE, *à part.*

Qu'il eſt galant ?

L'AUTEUR.

Oui, oui, ſans flatterie
Vous avez de l'eſprit, & vous êtes jolie.

ANGELIQUE.

(*à part.*) (*au Badinage.*)

Ah ! Qu'il eſt fat ! Sans de plus longs délais,
Découvrez-moi, tous vos ſecrets.

LE BADINAGE.

A vos deſirs il faut ſe rendre.
Puiſque vous le voulez, je vais ſans plus attendre,
Vous dévoiler ici ce que vous demandez,
Et que, ſans le ſavoir, vous même poſſédez.
Trois choſes font que je plais & je brille.
Le ton qu'on prend, le tems que l'on choiſit,
Et la façon dont on m'habille.
Voilà tout l'art qui me met en crédit.
Par exemple, à la Comédie,
Le trait le plus brillant, ſi l'Acteur ne l'appuie,
Et ſi par le ton juſte il n'en rend la beauté,
Tombe en naiſſant, & n'eſt point écouté.
C'eſt le débit ſur-tout qui me donne la vie ;
S'il prend encor ſon tems mal à propos,
Quand le ſpectacle eſt agité de flots,
Et qu'on ſe mouche en chœur, que l'on crache, qu'on crie,
Il s'époumone en vain ; il n'eſt point de ſaillie,
Il n'eſt point alors de bons mots,
Dont le Théatre, ou le Parterre rie.
Du moment bien ſaiſi je dépens en partie.
Mais ce n'eſt point aſſez. C'eſt en vain par l'Acteur,
Que le ton eſt bien pris, & l'heure bien choiſie,
S'il n'eſt ſecondé par l'Auteur,
Et ſi l'expreſſion élégante & polie,
Ne couvre heureuſement chaque plaiſanterie.
On aime à deviner dans ce ſiecle d'eſprit.
Que je paroiſſe à nud, le Public ſe récrie ;
Qu'on me voile avec art, alors il applaudit,
Et me fait grace en faveur de l'habit.
J'ai le même ſort dans le monde ;
Le choix du tems, des mots, la grace du débit
M'y font goûter, ſans quoi, chacun m'y fronde.

ANGELIQUE.

Ah ! ſi j'avois ces talens à la fois,
Je ſerois trop....

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Moi, je les ai tous trois.
Je parle bien, à propos, avec grace.
(*au Badinage.*)
Ainſi, ſans vanité, je crois,
Entre vos favoris mériter une place.

L'OFFICIER.

Par ce même diſcours vous en êtes exclu.
Il peche par l'habit; chaque terme trop nu
Fait voir à découvert l'orgueil qui vous talonne.
Il vient mal à propos, car ſans aucun égard,
Il interrompt cette aimable perſonne;
Le dépit n'en vaut rien, puiſqu'à parler ſans fard,
Vous avez pris un ton de confiance,
Qui ſéduit l'Auditeur bien moins qu'il ne l'offenſe.

LE BADINAGE.

Hem ! Qu'avez-vous à répondre à cela,
Monſieur le bel-eſprit, pour vous ſi plein d'eſtime !
Ces Meſſieurs les Officiers-là
Tirent à bout portant, ſans reſpect pour la rime.

L'OFFICIER.

A ce tendron rempli d'appas,
Je paſſerois encor cette faillie.

ANGELIQUE.

Moi, je ne me la paſſerois pas,
Elle ſeroit mal établie.

LE BADINAGE.

C'eſt l'ordinaire de la vie,
L'objet que j'ai comblé de mes faveurs,
D'en douter à la modeſtie.
Celui pour qui je n'ai que des rigueurs;
Croit ſeul poſſéder mon génie.
(*à Angélique.*)
Je veux faire briller les talens ſéducteurs
Dont en naiſſant mes mains vous ont ornée;

Voici l'occaſion. Une diſpute eſt née
Entre ces deux Meſſieurs ſur l'air de leur état,
Chacun d'eux veut avoir la fine politeſſe,
Il m'offt pris pour vuider un point ſi délicat,
Soyez pour moi Juge de leur débat.

ANGELIQUE.

Moi ? J'ai trop peu de goût & de fineſſe.
Et mon âge....

LE BADINAGE.

L'eſprit ſupplée à la jeuneſſe,
Tous deux applaudiront.

L'OFFICIER & L'AUTEUR.

Inconteſtablement.

LE BADINAGE.

Ce choix doit faire honneur à mon diſcernement.
Et ſur un fait de cet eſpece,
On ſait que le beau ſexe eſt Juge compétent.

ANGELIQUE.

Puiſqu'il faut là-deſſus dire ce que je penſe,
Voici quel eſt mon ſentiment.
L'Officier...

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Ecoutons, Paix-là, Monſieur, ſilence,

ANGELIQUE, *reprend.*

L'Officier naturellement,
Eſt galant & poli, ſans vouloir le paroître.
L'Auteur qui s'étudie à l'être,
Y réuſſit plus difficilement;
L'un embellit le Petit-Maître,
Et l'autre gâte l'Important.

LE BADINAGE.

Fort bien. Je n'aurois pu décider autrement.

L'OFFICIER.

Il gâte l'Important! J'ai pourtant gain de cauſe.
Une bouche charmante a décidé la choſe;
Quel comble de plaiſir! C'eſt gagner doublement.

L'AUTEUR.

Déciſion de jeune fille,

Qui ſe laiſſe éblouir par l'oripeau qui brille,
Et j'appelle au bon goût d'un pareil jugement.

ANGELIQUE, *avec vivacité.*

Je n'ai porté qu'en badinant,
L'Arrêt qui vous met en colere,
Et je n'écoute qu'en riant,
La réponſe, Monſieur, que vous venez de faire.
Peſter contre ſon Juge eſt un ſoulagement
Qu'on permet au Plaideur quand il perd ſon affaire;
Et quoi que vous diſiez, tout m'eſt indifférent,
Vous n'aurez jamais le talent,
De m'offenſer ni de me plaire.
(*au Badinage gracieuſement.*)
Adieu, Seigneur, je cours dans ces inſtans
Mettre à profit tous vos préſens,
Et pratiquer la ſcience légere
D'épuiſer les riens amuſans. (*en tirade.*)
Je vais effleurer tout dans les cercles brillans,
Traiter la Paix, faire la Guerre,
Attaquer l'ennemi, le prendre priſonnier,
Faire éclater tout haut ma douleur peu commune,
Pour le départ de l'Officier;
Et maudire tout bas la préſence importune,
Du jeune Robin familier,
(*en regardant l'Auteur.*)
Qui diſpute à Monſieur, l'art de nous ennuyer:
Et pour me diſſiper dans cette conjoncture,
Railler Monſieur l'Abbé, badiner ſa figure,
Le conſulter ſur des ponpons;
Et l'ayant établi juge de ma coëffure,
Faire imprimer dans le Mercure,
Ses Arrêts de toilette, & ſes doutes profonds.

LE BADINAGE.

Adieu, ma belle enfant, votre eſprit fait paroître
Trop de talent pour ne pas l'employer,
Continuez, & votre maître
Sera bientôt votre Ecolier.
(*Angélique ſort.*)

SCENE VII.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, L'AUTEUR.

L'OFFICIER, *au Badinage.*

Moi, je pars, & je vais prendre congé des Dames;
Elles ſont à plaindre, en ce jour,
Je vous les recommande. Attendant mon retour,
Pour amuſer ces pauvres femmes,
Par votre art, s'il ſe peut, rendez l'Abbé moins ſot,
Façonnez tous les gens de Palais & d'affaire,
Ne perdez pas de tems, il vous eſt néceſſaire;
Il vous faudra donner bien des coups de rabot.
Je ſerai revenu, je gage,
Que vous n'aurez pas fait un quart de votre ouvrage.
Adieu, j'entens déja les inſtrumens guerriers,
Animer du François la valeur naturelle,
Je cours où la gloire m'appelle,
Et je vais ſur ſes pas me couvrir de lauriers.

LE BADINAGE.

Partez, vaillant Guerrier, ſuivez un ſi beau zele;
Hâtez votre départ pour hâter le retour;
Revenez plus brillant embellir notre cour;
Revenez pour nous rendre une gaieté nouvelle,
Et pour vous délaſſer en cet heureux ſéjour,
Des fatigues de Mars dans les bras de l'Amour:
Après la peine, après le péril redoutable,
Vous trouverez auprès de nous,
Le Badinage plus aimable,
Le plaiſir plus piquant & le repos plus doux.

SCENE VIII.

LE BADINAGE, L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Pour moi la Paix eſt mon partage ;
Et quoique je demeure en ce lieu fortuné,
Ne comptez plus ſur notre hommage,
Je le deſtine à votre frere ainé ;
Et je cours de ce pas, mon petit Badinage,
Lui donner ſur vous l'avantage ;
Il aura ſeul tout mon encens.
Je vais dans tout Paris par un ſanglant ouvrage,
Vous décrier en même tems,
Je veux que dans trois jours il ſoit ſeul à la mode.
Je le peindrai ſous des traits ſéduiſans,
Comme un Dieu ſans façon, agréable, commode,
Pere du bien facile & du plaiſir réel,
Digne que l'Univers encenſe ſon autel ;
Et rendant vos défauts inſignes,
Je vous offrirai, vous, ſous des couleurs malignes,
Comme un Dieu mince & freluquet ;
Un petit précieux que le caprice guide,
Qui veut faire l'habile, & n'a que du caquet :
Tout parle contre vous, & pour lui tout décide ;
Vous viſez au frivole, il va droit au ſolide ;
Vous êtes l'ombre, il eſt le corps,
Le bonheur qu'il procure eſt un bonheur palpable,
Vos faveurs ſont du vent, & n'ont qu'un vain dehors,
Il eſt la vérité, vous n'êtes que la Fable.

LE BADINAGE.

Signalez vos talens par des projets ſi beaux,
Vous ne pouviez choiſir un plus digne héros.

Partez, allez chanter le vice,
La honte & le remord en ſeront le ſeul prix.
Ils puniront votre injuſtice,
Et ſauront me venger d'une indigne mépris.

L'AUTEUR.

D'un chimérique Dieu menace imaginaire!
Adieu. Tu vas ſentir les traits de ma colere,
C'eſt peu d'aller de maiſon en maiſon
Verſer ſur toi mon dangereux poiſon,
Je vais dans les Cafés, je vais contre ta cauſe,
Armer tous les partis divers,
Et je cours, ſans faire de pauſe,
Au Fauxbourg Saint Germain te dénigrer en proſe,
Au-delà du Pont-Neuf te déchirer en vers,
Auprès des Quinze-Vingts te fronder en muſique,
Et chanter contre toi plus d'un couplet cauſtique,
Attaquer ta puiſſance, & combattre ton goût
Sur la Scene Françoiſe, au Théatre lyrique;
Et je veux que preſſé de l'un à l'autre bout,
Tu doutes où je ſuis, & me trouves par-tout,

SCENE DERNIERE.

LE BADINAGE, LE PARTERRE.

LE PARTERRE, *à part.*

Peſte de la Muſique! au diable le Poëme!
Payer quarante ſols un mal de tête extrême!

LE BADINAGE.

Quel eſt donc celui que je voi?
Son aſpect m'intimide, & je ſens de l'effroi!

LE PARTERRE, *à part.*

Je ſuis encore ému des flots & de l'orage,
Que je viens d'exciter dans mon juſte courroux.
Je cherche ici....

LE BADINAGE.

Qui, Monſieur ?

LE PARTERRE.

Vous.

N'êtes-vous pas le Badinage ?

LE BADINAGE.

Oui, c'eſt moi.

LE PARTERRE.

Touchez-là. Car je viens vous trouver,
Pour diſſiper l'ennui qu'on m'a fait éprouver.
Déja votre air frippon déride mon viſage.

LE BADINAGE.

Dites-moi quelles ſont mes qualités, Monſieur ?

LE PARTERRE.

Toutes. Je ſuis Robin, je ſuis Auteur.
Je ſuis Abbé, je ſuis homme d'Affaire,
Je ſuis Muſicien, & je ſuis Médecin,
Je ſuis Marchand, & je ſuis Mouſquetaire ;
Je ſuis Normand, Gaſcon.... bref je ſuis tout
Enfin.
En ma perſonne je raſſemble
Tous les États & les Pays enſemble.
Je décide debout ; mais ſouverainement,
Et l'on ne m'ennuya jamais impunément.
Ici je ſuis ſur-tout un Juge qu'on redoute.
Reconnoiſſez....

LE BADINAGE.

Qui ? Terminez mon doute.

LE PARTERRE, *en bâillant.*

Reconnoiſſez à ce bâillement-là,
Le Parterre qui ſort du nouvel Opéra.

LE BADINAGE.

Vous êtes le Parterre ! Ah ! mon Roi, mon cher Maître !
Réuni dans un ſeul, comment vous reconnoître ?
Pardonnez mon erreur, & daignez être aſſis.

LE PARTERRE.

Non, ce n'eſt pas ma coutume.

LE BADINAGE.

Tant pis.

LE PARTERRE.

Je ne le fus jamais depuis qu'on m'a vu naître.

LE BADINAGE.

Pourtant ſi vous le pouviez être,
Vous ſeriez plus à l'aiſe, & nous, Seigneur, auſſi.

LE PARTERRE.

Vous avez peur?

LE BADINAGE.

On voit trembler le plus hardi
Quand il eſt devant vous obligé de paroître.

LE PARTERRE.

Vous êtes fait pour plaire, ainſi ne craignez rien.

LE BADINAGE.

Vous venez de voir Hyppolite?
Seigneur, que votre eſprit daigne éclairer le mien;
Quels ſont vos ſentimens?

LE PARTERRE.

Je ne le ſai pas bien,
J'en ai pluſieurs, & tels qu'il les mérite,
Tous juſtes dans le fond; mais qui ne ſont pas clairs.
Il m'en inſpire de divers;
D'ennui, de haine, de colere,
De mépris, de triſteſſe, & de compaſſion,
Je reſſens tout chez moi, hors l'admiration.
Dans tous mes jugemens, à moi-même contraire,
J'en porte autant dans ma confuſion,
Que ſous un ſeul bonnet je raſſemble de têtes;
Et leur nuage obſcur excite des tempêtes,
Cauſe dans mon cerveau tant de flux & reflux,
Qu'ils ſe confondent tous, & que je n'y vois plus.

LE BADINAGE.

Dans ce conflit, aux Auteurs ſi terrible,
Je vous trouve, Seigneur, preſqu'incompréhenſible.

LE PARTERRE.

Mais la nuit ſe diſſipe, & je vois le Soleil,
Il eſt tems par ma voix que la vérité ſorte;

Je viens d'assembler mon Conseil,
Sur un ouvrage de la sorte.
Voici tous les Arrêts qu'il porte.

LE BADINAGE.

Qu'il va partir d'orages foudroyans !
Et de jugemens différens.

LE PARTERRE, *en Musicien.*

Je rends justice à la Musique.
Elle est bien travaillée, elle a de grands morceaux.
Les accompagnemens & les chœurs en sont beaux.
Mais par malheur elle est mélancolique,
Fatigue trop l'Orchestre, & dans le même tems
Qu'il paroît qu'elle pique
Quinze ou vingt prétendus savans,
Elle ennuie à mourir plus de mille ignorans.
Les airs d'ailleurs, nouveaux dans leur espece,
Sont plus tartares que françois.
On leur fait ici politesse,
Comme à des gens qu'on voit pour la premiere fois.

LE BADINAGE.

C'est le Musicien qui parle par sa bouche.

LE PARTERRE, *en Auteur.*

Pour le Poëme, il m'effarouche,
On n'a jamais commis de tels larcins.
Piller effrontément, piller Phedre, Avilie ;
C'est voler sur les grands chemins.
On lui prend tout encor jusqu'au nom d'Aricie ;
Mais que dis-je ? C'est peu dans ces tems inhumains
C'est peu qu'on la dépouille, ô Ciel ! on l'estropie.
Un barbare, eh ! le puis-je autrement appeller ?
Lui brise chaque membre, & l'ose décoler,
Sans pitié, sans égards aux loix de l'harmonie,
Change les plus beaux vers en des vers visigots,
Et par un dernier trait de licence inouie,
De tous les cœurs il fait des Matelots.
Et l'on ne venge point le bon sens qu'il désole,
Ce Théatre qu'il pille, & Racine qu'il vole !

LE BADINAGE.

Ah ! Voilà du public Auteur,
Le ton cauſtique, & la mauvaiſe humeur,

LE PARTERRE, *contrefaiſant l'Abbé.*

Sans m'échauffer les ſens, moi, je fais mes remarques :
Je fronde les Enfers, & le Trio des Parques.
Outre que dans Iſis ils ſont pris tout du long,
Je ne ſaurois ſouffrir les hommes en jupon,
La maſcarade eſt indécente & ſotte ;
Paſſe pour mettre encor des femmes en culote.
J'en trouve le coup d'œil amuſant & frippon.
En tirant mon rabat, & braquant ma lorgnette,
J'ai le plaiſir alors de juger du tendron,
Et de me récrier, qu'elle eſt bien en garçon !
Non, je ne vis jamais de jambe ſi bien faite,
Ni de corſage ſi mignon !
Ah ! je la croquerois, tant ſa taille eſt parfaite !
Je n'y ſaurois tenir, ſon petit air mutin
Mérite qu'on la claque & reclaque ſoudain.

LE BADINAGE.

Oh ! C'eſt-là de l'Abbé le ton plein de molleſſe.
Ce goût pour les tendrons nous marque ſa foibleſſe.

LE PARTERRE, *en Petit-Maître.*

Le Poëme, en honneur, ne ſauroit ſe payer.
Entre pluſieurs endroits dont je ſuis Chevalier,
Je trouve le retour de Theſée impayable,
Dans le moment qu'on dit à ce Héros
Qu'il eſt déshonoré par ſon fils trop coupable,
Une troupe de Matelots,
Qui dans ſa Cour arrivent en batteaux,
Viennent lui témoigner leur joie inexprimable
Par des tambourins & des ſauts.
On ne peut pas, ou je me donne au diable,
On ne peut pas choiſir ſon tems plus à propos.
Le coq-à-l'âne eſt admirable !

LE BADINAGE.

Voilà du Petit-Maître & l'air & les propos.

LE PARTERRE *en Robin.*

Le Poëme en premiere inſtance
A perdu ſon Procès tout net.
De le mettre à néant on a ſagement fait,
Et je confirme la Sentence.
En outre, non content du quart qu'on a ſouſtrait,
Je condamne le tout par Arrêt authentique;
Et j'enjoins ſans délais au Théatre lyrique,
De ſupprimer à cet effet,
Les paroles tout à fait,
Et ne chanter que la Muſique.

LE BADINAGE.

On reconnoît la Robe à ce ton emphatique.

LE PARTERRE *en Gaſcon.*

Pour moi, jé mé rends toujours-là,
Juſte à la fin dé l'Opéra.
Pſt, lé gaillard avec ſa rédingotte
Sé gliſſe comme un bent coulis.
J'arribe à tems & j'eſcamote
Lé Roſſignol chanté par un goſier exquis,
Abec les pas qué ſi bien nous tricote
L'aimable danſeuſe qui ſaute
Preſqu'auſſi-bien qu'un homme du Pays.
J'enlebe ainſi lé plus beau du ſpectacle,
Sans qu'il m'en coûte encor ni d'argent, ni d'ennui.
Hem! ne troubez vous pas, où jé meure aujourd'hui,
Qué lé garçon fait à miracle,
Et qu'on né peut agir plus ſagément qué lui?

LE BADINAGE.

On devine d'abord l'Auteur de cet Oracle,
Et ſans attendre ici que je nomme ſon nom,
Chacun dit avant moi, c'eſt le Public Gaſcon.

LE PARTERRE, *en Commis ſubalterne.*

Je ſors fort mécontent de cette Comédie.
Tout ſuputé dans mon génie,
L'Opéra, ventrebleu, nous prend pour des zéros,
De nous tirer de nos Bureaux,
Pour nous donner ſemblable rapſodie.

J'ai la tête caſſée, & l'oreille aſſourdie,
D'entendre ſans raiſon tonner à tout propos;
Et la Salle eſt empuantie,
Par l'odeur des pétards qu'allument des nigauds,
D'un bras fort mal à droit, dans les vilains nazeaux
Du Monſtre que combat Aricie:
Et que Corneille a peint ſi galamment,
Dans Alexandre, ou dans Iphigénie.
Je ne ſai dans lequel des deux préciſément,
J'en ai fait la lecture, étant petit enfant.
D'une peinture ſi jolie,
J'ai retenu ces deux Vers ſeulement.
Son front large eſt armé d'écailles jauniſſantes;
Tout ſon corps eſt couvert de cornes menaçantes.

LE BADINAGE.

Oh! du plus ruſtre des Commis,
Qui ſoient dans les Aides blotis,
Voilà les *quiproquos*, & l'ignorance craſſe.

LE PARTERRE *contrefaiſant l'Abbé.*

J'oubliois le meilleur. Un petit mot, de grace.
Je reviens aux Enfers. L'Oracle qu'on y rend
Me paroît d'un naïf frappant.
(*s'interrompant en Marchand.*)
Et digne de riſée..... Et digne de riſée!
Songez, Monſieur l'Abbé, qu'il prédit à Théſée,
Qu'il va trouver l'Enfer chez lui.
Cette prédiction ſe trouve véritable:
En y trouvant ſa femme, il y trouve le diable.
(*il rit en Abbé.*)
Cela ſent la Boutique & ſon homme établi,
Hi, hi....
(*en Marchand, contrefaiſant l'Abbé.*)
Hi, hi! Pourquoi ricanez-vous ainſi?
Vous trouveriez l'Oracle inconteſtable,
Si vous aviez une femme aujourd'hui.
(*en Abbé.*)
Monſieur le Trafiquant, la vôtre eſt-elle aimable?

(*en Gascon.*)

Abec tout lé respect que jé dois au rabat,
Bous abez tort, Moussu l'Abbat,
Aux dépens du Marchand, dé faire l'agréable.
C'est dé tout l'Opéra l'endroit lé plus passable,
Cela fait Epigramme, ou jé né suis qu'un fat.

(*en Auteur.*)

Ciel ! Peut-on soutenir un Oracle exécrable ?

(*en Petit-Maître.*)

Monse l'Auteur, n'en soyez pas surpris,
Sans doute le Marchand fait crédit au Cousis.

(*en Commis.*)

Je n'en sais rien, Monsieur le Petit-Maître,
Je suis toujours de leur avis.
L'Oracle est aussi clair que trois & trois font six,

(*en Avocat.*)

C'est à moi de parler, que je fasse ma Charge,
Place au Barreau ; place, petit Commis,

(*en Gascon.*)

Mais, Moussu l'Abocat, bous m'écrasez, sandis.
Botre éloquence m'est à charge.

LE BADINAGE.

Tous parlent à la fois.

LE PARTERRE, *en Avocat.*

La Cour veut être au large,

(*en Gascon.*)

Ellé casse l'Oracle. Et jé lé rétablis.

(*en cohuë.*)

J'attaque, je défens, je fifle, j'applaudis,
Je proscris, je fais grace,
Je m'obstine, Je me dédis,
J'ajoute, je supprime. Et moi, je fais main-basse.

(*il touſſe, il crache, il ſe mouche.*)

(*en fauſſet.*)

Paix, les moucheurs, paix donc, l'endroit est des plus beaux.

(*en baſſe-taille.*)

Il est des plus mauvais. Silence, les Courtauts.

LE BADINAGE.

Ah, Seigneur ! Quel cahos ! Et quel désordre extrême !
Qui fait naître chez vous ces contradictions ?

LE PARTERRE, *d'un air calme.*

Paix. Ce n'est rien. Je suis en prise avec moi-même :
Nous avons tous les jours ces altercations.
Je vais les appaiser sans tarder davantage,
Je n'ai fait éclater ce choc d'opinions,
Que pour faire briller avec plus d'avantage
Mes dernieres décisions ;
Tel que l'Astre du jour, qui fait après l'orage,
Avec plus de splendeur, paroître ses rayons.

LE BADINAGE.

Le calme est revenu. Que dira-t-il ? Voyons.

LE PARTERRE, *en Public indulgent.*

Juge sans passion, indulgent sans foiblesse,
Au spectacle toujours je cherche le plaisir.
Je ne sifle jamais ni l'Acteur, ni la Piece ;
Et si je fais du bruit, c'est pour les applaudir.
Toujours porté vers la clémence,
Je sai borner mon éloquence,
A saisir & louer les endroits les plus beaux,
Et ce n'est que par mon silence,
Que je critique les défauts.
On a remis Issé, ma joie en est extrême.
J'éprouve l'embarras charmant
De ne savoir à tout moment
Qui je dois approuver le plus, ou le Poëme,
Ou la Musique, ou l'Actrice que j'aime.

LE BADINAGE.

Il ne sifle jamais la Piece ni l'Acteur !
Ah ! de tous les Publics c'est pour nous le meilleur.
La bonne pâte de Parterre !
Vers lui toujours mon goût me portera,
Et je m'en tiens à celui-là.
Pour nous prouver votre humeur débonnaire,
Faites, Seigneur, un accord avec nous ?

LE PARTERRE.

Et quel accord ?

LE BADINAGE.

Ayez pour cette Comédie,
Cette indulgence extrême, & cet esprit si doux,
Que vous avez pour celle d'Italie.
Notre foiblesse égale leur besoin.
Et nous vous promettons de redoubler de soin,
Et de la surpasser en ardeur de vous plaire.
Le Badinage est François comme vous:
Que cette gloire, & si grande, & si chere,
Vous porte, en dépit des jaloux,
A faire autant pour lui que pour une étrangere.

LE PARTERRE.

Pour vous je suis prêt à tout faire;
Mais à condition que pendant ce tems-là,
Toujours le Badinage ici m'amusera.

LE BADINAGE.

La chose dépend....

LE PARTERRE.

De qui?

LE BADINAGE.

Mais de votre présence,
Chaque fois qu'on l'affichera,
Venez le voir en affluence,
Et jamais il n'y manquera;
Mais soyez bien exact à lui rendre visite,
Car si vous y manquez deux ou trois jours de suite,
Vous ne le verrez plus, crac, il disparoîtra.

LE PARTERRE.

J'y viendrai donc. Je me prête à l'absence.
Pour signe de paix maintenant,
Recevez cet embrassement.
(*il embrasse le Badinage.*)
Mon frere qui dit bis, je pense,
Ne seroit pas fâché d'en avoir fait autant.
A propos de ce frere, il est bon, & pour cause,
Qu'il donne les mains à la chose;

Car je ne ſuis que ſon petit cadet ;
Il a ſur moi un aſcendant parfait ;
Ma volonté toujours eſt de faire la ſienne.
Si vous voulez que la paix tienne,
Dites-lui qu'il ait la bonté
D'approuver à préſent lui-même le traité.
(*Il ſort.*)

LE BADINAGE *au vrai Parterre.*

Meſſieurs, du bon Public prenez le caractere.
Vous gagnerez vous-même à paroître indulgens.
En nous ôtant la crainte, aux Acteurs ſi contraire,
Vous augmenterez nos talens,
Et vos plaiſirs en même tems.
Que notre état vous touche & vous engage
A ſouſcrire ce ſoir à l'accord propoſé ;
Vous plaire eſt pour nous tous un difficile ouvrage.
Nous excuſer vous eſt aiſé.
Faites donc grace au Badinage ;
Qu'il obtienne votre ſuffrage.
Faire notre bonheur ne dépend que de vous.
(*d'un ton tragique.*)
Seigneur, dites un mot, & vous nous ſauvez tous.

F I N.

LE
MÉDECIN
PAR OCCASION,
COMÉDIE.

ACTEURS.

MONTVAL, Officier, cru Médecin ſous le nom de M. Bromps.

LE BARON.

LA MARQUISE, ſa Sœur, Veuve.

LUCILE, Fille du Baron.

CLÉON, Vieux garçon, ami du Baron.

LISETTE, Suivante attachée à Lucile.

CHAMPAGNE, Valet de Montval.

La Scene eſt en Champagne, dans un Château, chez le Baron.

LE MÉDECIN PAR OCCASION, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE *ſeul.*

Sous ce déguiſement, en perſonne diſcrete,
Gliſſons-nous dans la Place, & parlons à Liſette,
Mon apparition vraiment la ſurprendra.
Elle me croit défunt, ſes yeux.... Mais la voilà.

SCENE II.

CHAMPAGNE, LISETTE.

LISETTE.

Dites-moi, s'il vous plaît, mon ami, qui vous êtes,
Pour entrer librement ici comme vous faites ?

CHAMPAGNE.

Ce droit-là m'eſt acquis, je vends ſous le manteau
Tout ce qui dans Paris s'imprime de nouveau.
Je ſçai qu'à la campagne, on en eſt très-avide,
Pour combattre l'ennui, qui ſouvent y réſide,
Je vais de Bourg en Bourg tout en me promenant,
Moins pour mon intérêt que pour l'amuſement
Des gens d'eſprit qui ſont éloignés de la Ville,
Toujours à juſte prix, j'aime à leur être utile.

LISETTE, *à part.*

Rien n'eſt plus obligeant. Plus je le vois de près
Et plus ce drôle-là me rappelle les traits....

CHAMPAGNE.

Tout bas que dites-vous ?

LISETTE.

Ma ſurpriſe eſt extrême,
C'eſt la voix de Champagne.

CHAMPAGNE.

Et c'eſt auſſi lui-même.

LISETTE.

Tu n'es donc pas mort ?

CHAMPAGNE.

Non, puiſque je ſuis ici.
Je dois en être cru, quand je te parle ainſi.
Je reviens tout exprès pour eſſuyer tes larmes.

J'ai quitté ſans retour le tumulte des armes,
Pour prendre le parti des Belles-Lettres.

LISETTE.

Toi !

CHAMPAGNE.

J'ai l'honneur d'y tenir par mon illuſtre emploi.

LISETTE.

Oui, comme le ſouffleur tient à la Comédie.

CHAMPAGNE.

Mon cher Maître, en mourant, m'a légué ſon génie,
En dépit des Pendours.

LISETTE.

Ils l'ont donc égorgé ?

CHAMPAGNE.

J'ai trompé ſeul leur rage, & ne l'ai point vengé.

LISETTE.

Jeune, plein de mérite, il eſt bien regrettable.
Lucile qui l'adore, en eſt inconſolable.
Elle eſt depuis ſix mois, qu'elle le ſait péri,
Occupée à pleurer cet amant ſi chéri.
La douleur qui l'accable eſt d'autant plus cruelle,
Que ſon ſecret n'eſt ſu que de moi ſeule & d'elle.

CHAMPAGNE.

Je la plains.

LISETTE.

Ce trépas entraînera le ſien.
L'amour que j'ai pour elle, eſt l'unique lien
Qui peut me retenir dans cette ſolitude,
Je lui préférerois le Couvent le plus rude.
On rit, on voit du moins des hommes au parloir,
Mais tout eſt morne ici du matin juſqu'au ſoir.
Ses parens en un mot deviennent ſi bizarres,
Que j'aimerois autant ſervir chez les Tartares.
Si Tante qui s'écoute, eſt malade en ſanté.
Elle reſſent toujours quelque incommodité.
Aujourd'hui c'eſt la tête, & demain la poitrine.
Mais ſon mal eſt au fond, l'ennui qui la domine.

Elle hait la campagne, & chérit le plaiſir.

CHAMPAGNE.

Son Pere ?

LISETTE.

C'eſt un homme étrange à définir.
Il étoit autrefois prévenant, doux, affable.
Il eſt préſentement noir, bruſque, inabordable.
Je ne ſai quel démon lui travaille l'eſprit ;
Mais depuis quatre mois, tous les jours il maigrit.
Sa ſœur n'y conçoit rien, & du mal qui le mine
Les Médecins eux-mêmes ignorent l'origine.
Il eſt vrai qu'en Province, ils ſont très-ignorans.
Et Madame tout haut s'en plaint depuis long-tems.
Vive ceux de Paris, dont je l'entens ſans ceſſe
Vanter le grand ſavoir avec la politeſſe.

CHAMPAGNE.

Oui vraiment, ces Meſſieurs ſont jolis maintenant !
S'ils dépêchent le monde, oh ! c'eſt en badinant.
Je ne m'étonne plus que tout Paris en uſe.
Leur art tue, il eſt vrai ; mais leur jargon amuſe.
J'entrevois cependant, ſans être Médecin,
Ce qui peut de ton Maître exciter le chagrin.
Pluſieurs Procès perdus ont épuiſé ſa bourſe ;
Et voilà de ſon mal la véritable ſource.

LISETTE.

En ce cas, ſon état n'eſt pas déſeſpéré.
Par ſon ami Cléon il ſera réparé.
Aux Indes il a fait une fortune immenſe.
Il eſt même en chemin pour revenir en France.

CHAMPAGNE.

J'entens du bruit, on ouvre, & j'en frémis d'effroi.

LISETTE.

Ah ! C'eſt Monſieur qui vient, je tremble plus que toi.

CHAMPAGNE.

Où me cacher ! Où fuir !

LISETTE.

Je ne ſai, je ſuis morte.
De ſa chambre, aujourd'hui, pourquoi faut-il qu'il ſorte ?

SCENE III.

LE BARON, LISETTE, CHAMPAGNE.

LE BARON, *au fond du Théatre.*

OUi, ma ſœur a raiſon, c'eſt trop vivre enterré.
La ſolitude aigrit le mal qui me conſume.

LISETTE.

Mais ſon regard n'eſt pas ſi noir que de coutume.

LE BARON.

La lecture des Vers ne ſert qu'à le nourrir.
Evitons déſormais ce dangereux plaiſir,
Et partons pour la chaſſe, afin de me diſtraire.
Profitons du beau jour.

LISETTE.

Il ne ſauroit mieux faire.

LE BARON.

Allons.

CHAMPAGNE.

Ah ! plût au Ciel, y fuſſes-tu déja !

LE BARON, *appereevant Champagne.*

Que demande cet homme à qui tu parles-là ?
A quel titre, chez moi, vient-il de s'introduire ?

CHAMPAGNE.

Le déſir de vous plaire eſt le ſeul qui m'attire ;
Si des écrits du tems vous êtes amateur,
Monſieur, j'en ſuis fourni.

LE BARON.

Vous êtes Colporteur ?

CHAMPAGNE.

J'ai cette gloire-là.

LE BARON.

Vous oſez me le dire?

CHAMPAGNE.

Je croyois que les Vers....

LE BARON.

Non, je n'en veux plus lire.

CHAMPAGNE.

J'en ai pourtant de beaux & qu'on approuve fort.

LE BARON.

Ce drôle eſt ſéduiſant.

CHAMPAGNE.

Pour commencer d'abord,
Voulez-vous du permis?

LE BARON.

Oui, lui ſeul peut me plaire.
L'eſprit qui fait rougir excite ma colere.

CHAMPAGNE.

J'ai là dequoi choiſir.

LE BARON.

Je cede malgré moi.
Montrez-moi tous les Vers qu'on a faits pour le Roi.

CHAMPAGNE.

Monſieur, voici du tout, un volume très-ample.

LE BARON.

Grand Dieu! quelle brochure! ah! plus je la contemple,
Plus j'admire en ſecret ſon énorme groſſeur.

CHAMPAGNE.

On doit la reſpecter; c'eſt l'ouvrage du cœur.

LISETTE.

Ainſi que vous, Monſieur, je demeure étonnée.

CHAMPAGNE.

Ce ne ſont-là pourtant que les Vers de l'année.

LISETTE.

Comme ils ont donné!

LE BARON.

Trop.

LISETTE.

Ils ſont comme les vins.
Plus ils ſont abondans, Monſieur, moins ils ſont fins.

CHAMPAGNE.

Oh! la fécondité eſt toujours un mérite.

LE BARON.

C'eſt plutôt dans les vers un défaut qui m'irrite.

LISETTE.

Dès qu'ils parlent du Roi, je les trouve tous bons.

CHAMPAGNE.

De nos rimeurs françois ils prouvent dans le fonds
L'abondance du zele.

LE BARON.

Ou plutôt leur diſette.
Tout le monde eſt Auteur, perſonne n'eſt Poëte.
Et je voudrois, morbleu, qu'un Édit dans Paris
Eut arrêté d'abord ce déluge d'écrits.
(*à part.*)
J'en parle par dépit, & je creve de rage.

CHAMPAGNE.

La rigueur eſt trop grande.

LE BARON.

Elle eſt juſte, elle eſt ſage.

CHAMPAGNE.

Monſieur....

LE BARON.

Retirez-vous, avec votre recueil.
De ma porte jamais ne regardez le ſeuil.
(*à part.*)
Avec plus de fureur, mon chagrin ſe rallume....

CHAMPAGNE, *à part.*

Il eſt fou....

LE BARON.

Revenez; le prix de ce Volume?

CHAMPAGNE.

Six francs, Monsieur.

LE BARON.

Donnez, puisqu'il faut tout avoir,
Je l'achete six fois plus qu'il ne peut valoir.
Rentrons vîte, je brûle & frémis de le lire.

LISETTE.

Le voilà retombé dans son premier délire.

SCENE IV.

LE BARON, LISETTE, CHAMPAGNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Tout est prêt pour la chasse, il est tems de partir.

LE BARON.

Non, je rentre chez moi, pour ne plus en sortir.

LA MARQUISE.

D'où naît ce changement?

LE BARON.

Je ne rends point de compte.

LA MARQUISE.

Mais c'est pour redoubler l'ennui qui vous surmonte.
Votre sœur est en droit de vous représenter....

LE BARON.

Adieu. Tous les discours ne font que m'irriter:
Et quiconque viendra, je n'y suis pour personne.
Tout le monde est compris dans l'ordre que je donne.

SCENE V.

LA MARQUISE, LISETTE. CHAMPAGNE, *caché.*

LA MARQUISE.

JE ne puis rien comprendre à ce mal ſingulier.
Je ne ſais plus enfin quel remede eſſayer.
Si j'étois à Paris, je ſerois à la ſource.
Mais dans ce lieu déſert, je n'ai nulle reſſource.
Il étoit cependant plus calme ce matin.
Parles, qui peut avoir réveillé ſon chagrin?
Le ſais-tu?

LISETTE.

Comme vous, Madame, je l'ignore.

LA MARQUISE.

Pour ſurcroît de douleur, pour m'accabler encore,
Ma Niece eſt languiſſante, & cache auſſi ſon mal.
Tout ſert à m'affliger, Liſette, en général.
Ma ſanté s'affoiblit preſqu'à chaque quart-d'heure.
Pour peu que cela dure, il faudra que j'en meure.
Quand on a le cœur bon, qu'on a des ſentimens,
Le mal d'autrui nous tue, on ne vit pas long-temps.

LISETTE.

Parlez-moi des gens durs, il faut qu'on les aſſomme.
Vous avez par malheur l'ame d'un honnête homme.
Le retour de Cléon vous guérira tous trois.

LA MARQUISE.

Qu'il tarde à revenir! Tu ſais depuis un mois
Que je l'attens, Liſette, avec impatience.
J'ai mis dans ſon appui toute ma confiance.

LISETTE.

Le chemin de la mer n'eſt pas toujours aiſé.

LA MARQUISE.

Lucile cette nuit a-t-elle reposé ?

LISETTE.

Point du tout, nous avons pleuré de compagnie.
Long-temps après l'aurore, elle s'eſt aſſoupie.

LA MARQUISE.

J'ai trois maux à la fois ; ſes tourmens inconnus,
(*Elle touſſe.*)
Le chagrin du Baron, & ma toux par-deſſus.
N'as-tu pas pénétré le ſujet de ſa peine ?

LISETTE.

Juſqu'ici ma recherche a toujours été vaine.

LA MARQUISE.

Je voudrois le ſavoir pour y remédier.
Près d'elle de ce pas, je vais tout employer.
Mon amour tour à tour va du Pere à la Fille.
Et ſans l'être, je ſens en mere de Famille.
(*Elle s'en va.*)

SCENE VI.

LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

NOus pouvons à préſent ſortir de notre coin.
Ton Maître extravagant que j'aime à voir de loin,
Fait bien de s'enfermer, il mérite de l'être.
Quel diable de travers ! on n'y peut rien connoître,
Paſſe encor pour la Tante, elle a le cœur fort bon,
Et même de l'eſprit au défaut de raiſon.

LISETTE.

Elle eſt folle par fois, mais lorſqu'elle s'égare,
Elle a dans une Femme, une qualité rare,
C'eſt de l'appercevoir, d'en convenir d'abord,
Et dans le même tems de réparer ſon tort.

CHAMPAGNE.

Il eſt grand, il eſt beau de manquer de la ſorte.
Ne s'écarter jamais eſt d'une ame moins forte.

LISETTE.

On pourroit te ſurprendre. Adieu, retires-toi.
Tu n'a plus rien à dire.

CHAMPAGNE *l'arrêtant.*

Attens, pardonnes-moi.
Il faut auparavant que je te déſabuſe.
Mon récit étoit faux; je te demande excuſe.
Mon Maître n'eſt pas mort.

LISETTE.

Pourquoi me l'avoir dit?

CHAMPAGNE.

C'eſt par ſon ordre exprès, pour être mieux inſtruit,
Pour voir ſi ſa mémoire à Lucile étoit chère,
Et s'il étoit pleuré d'une façon ſincere.

LISETTE.

Tu n'en dois plus douter préſentement.

CHAMPAGNE.

D'accord;
Auſſi je vais te faire un fidele rapport.
Dans un détachement, Monſieur fit des merveilles,
Moi-même à deux Goujats je coupai les oreilles.
Tout plioit devant nous, lorſqu'un revers fatal
Renverſa par malheur mon Maître de cheval.
L'ennemi, ſans vouloir diſputer la victoire,
Se ſaiſit du butin & nous laiſſa la gloire,
Nous revenons vainqueurs, mais pâles & défaits;
Toûjours plus amoureux & plus gueux que jamais.

LISETTE.

Pour ma chere Maîtreſſe, ah! la bonne nouvelle!
Quelle ſera ſa joie! elle ſeroit mortelle,
Si je l'en inſtruiſois ſans nul ménagement.
Je la dois à ce coup préparer ſagement.
Mais, parles, en quel endroit, as-tu laiſſé ton Maître.

CHAMPAGNE.

Dans la Forêt voiſine. Avant que de paroître,
Il détache les ſiens en chef judicieux.
Je ſuis venu pour lui reconnoître les lieux.
Pour tromper les regards, j'ai pris cet équipage.

LISETTE.

Tu t'acquittes fort bien d'un pareil perſonnage.

CHAMPAGNE.

Mais je n'y ſuis pas neuf, & j'ai ſervi deux ans
Un Libraire, chez qui j'ai poli mes talens.
Ils ont avec ſuccès paru même au ſpectacle,
Où j'ai crié ſouvent Zaïre, Inés, l'Oracle.
Mon Capitaine après a broché ſur le tout;
Il fait des Vers lui-même, & m'a formé le goût.
De ſon bonheur préſent je cours vîte l'inſtruire.

LISETTE.

Attens, mon embarras eſt comment l'introduire.
J'y voudrois réuſſir ſans que l'on en ſût rien.
Tout bien examiné, je n'y vois qu'un moyen.
Il a beaucoup d'eſprit, & je ſuis informée
Qu'il ſait infiniment pour un homme d'Armée.

CHAMPAGNE.

Il eſt riche en mérite, en ſcience, en talent;
Bref, nous avons de tout, excepté de l'argent.

LISETTE.

Je vais dire à Madame, elle y ſera trompée,
Qu'il eſt un Médecin de Paris.

CHAMPAGNE.

Et d'épée.

LISETTE.

Ils peuvent la porter en Campagne.

CHAMPAGNE.

A la Cour,
A la Ville, plus d'un l'arbore chaque jour.
Il eſt même par-là digne qu'on le préfere.
On meurt avec honneur des mains d'un Militaire.

LISETTE.

Ton Maître, ſous ce nom, ſera reçu des mieux ;
Tout le monde a beſoin de ſon aide en ces lieux.
La Tante eſt vaporeuſe, & le Pere hipocondre.
Pour le mal de la Fille, oh ! j'oſe bien répondre,
Que perſonne ne peut le guérir mieux que lui.
Il n'a qu'à ſe montrer devant elle aujourd'hui,
Il ſera diſſipé par ſa ſeule préſence,
Ce coup établira d'abord la confiance.
C'eſt le grand point, tous deux ſe verront ſans danger.
Son amour à loiſir pourra tout ménager.
Ses traits ſont inconnus à toute la famille ;
Et par un grand bonheur, il n'a vu que la Fille,
Quand j'étois avec elle en un Cloître éloigné,

CHAMPAGNE.

Je l'ai dans ce Couvent vingt fois accompagné.

LISETTE.

Je vais, pour un Docteur, l'annoncer à Madame,
Et de Lucile après je diſpoſerai l'ame.

CHAMPAGNE.

Sa Tante a donc beaucoup d'autorité céans ?

LISETTE.

Oui vraiment, la Marquiſe eſt veuve & ſans enfans.
C'eſt elle qui ſoutient la maiſon de ſon frere,
Et que ton Maître ici doit gagner la premiere.
Va, cours le prévenir ſur ſon emploi nouveau.

(*Elle rentre.*)

SCENE VII.

CHAMPAGNE *ſeul.*

NOus ſerons inſtallés bientôt dans ce Château.
Quand un Amant eſt pauvre, il a beſoin de ruſe;
L'eſprit eſt ſa reſſource, & l'amour ſon excuſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONTVAL, CHAMPAGNE.

MONTVAL.

Jamais Valet ne fut plus impatientant.

CHAMPAGNE.

Que votre amour eſt prompt !

MONTVAL.

Et que ton zele eſt lent !
Si je n'étois venu, tu m'aurois fait attendre
Juſqu'au ſoir dans le Bois.

CHAMPAGNE.

Avant que de m'y rendre ;
J'ai cru, pour vous ſervir, devoir m'inſtruire au long.

MONTVAL.

Eh bien ! parles, as-tu vu Liſette ? Réponds donc.

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt elle qui m'a retenu plus d'une heure.

MONTVAL.

Que fait Lucile ? Dis ?

CHAMPAGNE.

Nuit & jour elle pleure.
Depuis qu'elle vous croit deſcendu chez les morts.

MONTVAL.

Je ne puis, à ces mots, retenir mes tranſports.
Le bruit de mon trépas eſt payé de ſes larmes.
Que ce diſcours, Champagne, eſt pour moi plein de charmes !

Regretté de Lucile, honoré de ſes pleurs
Ah ! j'oublie, ou plutôt je bénis mes malheurs ;
Et je cours....

CHAMPAGNE.

Modérez cette ardeur trop bouillante.
A ſa Tante, avant tout, il faut qu'on vous préſente,
Décoré, qui plus eſt, du nom de Médecin.

MONTVAL.

Tu te mocques de moi.

CHAMPAGNE.

Non, rien n'eſt plus certain.
Ce n'eſt qu'à la faveur de ce nom reſpectable,
Que vous pouvez entrer dans ce fort redoutable,
Et tromper les regards des parens ſoupçonneux.
Un Amant ſans fortune eſt un monſtre pour eux.
Son mérite ne ſert qu'à redoubler leur crainte.

MONTVAL.

Je ne puis me réſoudre à cette indigne feinte,
Et ma délicateſſe....

CHAMPAGNE.

Oh ! pour la ménager,
Prenez la qualité d'un illuſtre étranger,
Qui pour ſon plaiſir ſeul, & par goût pour la France,
Exerce dans Paris cette utile ſcience.
Cela vous donnera, Monſieur, un grand vernis,
Et vous ne pouvez voir Lucile qu'à ce prix.

MONTVAL.

Il faut donc malgré moi vaincre ma répugnance.

CHAMPAGNE.

Préparez-vous, voilà ſa Tante qui s'avance.
Liſette la conduit.

MONTVAL.

Je tremble à ſon aſpect.

CHAMPAGNE.

Cachez une frayeur qui vous rendroit ſuſpect.
Prenez d'une Médecin le front inaltérable.

SCENE

SCENE II.

MONTVAL, LAMARQUISE, CHAMPAGNE, LISETTE.

LISETTE, *montrant Montval.*

MAdame, le voilà.

LA MARQUISE.

Liſette, il eſt aimable,
Et l'œil en ſa faveur eſt d'abord prévenu ;
Mais il a l'air bien jeune.

LISETTE.

Il en eſt plus couru.

LA MARQUISE, *à Montval.*

Monſieur eſt de Paris ?

MONTVAL.

Non, Madame.

CHAMPAGNE.

Mon Maître
Eſt un Noble Pruſſien, & Berlin l'a vu naître.
Mais il aime Paris par inclination,
Et parle bon François. Sa réputation
S'établit tous les jours ſur-tout parmi les femmes.
On l'appelle à la Cour le Médecin des Dames.

MONTVAL.

Je n'exerce cet art que dans un cas preſſant.

CHAMPAGNE.

Il guérit ſans remede.

LISETTE.

Et ſans prendre d'argent.

CHAMPAGNE, *bas à Liſette.*

Cet article eſt de trop. Nous n'avons pas le double.

LA MARQUISE.

C'eſt agir noblement. Mon eſtime redouble.
J'attends tout de votre art, & j'implore vos ſoins,
Mais je vous veux, Monſieur, conſulter ſans témoins.

MONTVAL, *à Champagne.*

Paſſez dans l'antichambre.

LA MARQUISE.

Eloignez-vous, Liſette.

(*Liſette & Champagne ſortent.*)

SCENE III.

LA MARQUISE, MONTVAL.

LA MARQUISE.

Rien n'eſt égal, Monſieur, à ma peine ſecrete.

MONTVAL.

Madame me paroît délicate à l'excès.

LA MARQUISE.

Oui, je le ſuis au point qu'on ne le fut jamais.
Car un rien m'incommode, & deux fois la ſemaine,
J'ai, ſans compter ma toux, une horrible migraine,
Et des maux d'eſtomac qui m'attaquent le cœur.
L'anéantiſſement ſuccede à la douleur.
Je ſuis dans des états ſi fâcheux & ſi rudes,
Des malaiſes ſi grands, & des inquiétudes;
Oh! Pour les concevoir, il faut les reſſentir;
Et ce ſont de ces maux qu'on ne peut définir.

MONTVAL.

Le vôtre tient beaucoup de la vapeur, Madame.
Quand ce poiſon ſubtil s'eſt gliſſé dans une ame,
La diſſipation peut ſeule l'en ôter.
Tous les autres ſecours ne ſont que l'irriter.

Quels ſont vos goûts ? Le Jeu, les Fêtes, la Muſique ?

LA MARQUISE.

Oui.

MONTVAL.

Suivez tour à tour le plaiſir qui vous pique,
N'en épuiſez aucun, mais effleurez-les tous.

LA MARQUISE.

Avec un Médecin auſſi charmant que vous,
On eſt flatté, Monſieur, ravi d'être malade.

MONTVAL.

Sans doute vous aimez auſſi la promenade ?

LA MARQUISE.

Fort, quand le jour eſt beau, que le monde eſt brillant.

MONTVAL.

La danſe ?

LA MARQUISE.

A la fureur.

MONTVAL.

La Table ?

LA MARQUISE.

Infiniment.

MONTVAL.

Le ſpectacle ?

LA MARQUISE.

Beaucoup. Sur-tout la Tragédie.

MONTVAL.

Volez vîte à Paris, & vous ſerez guérie,
Son ſéjour eſt pour vous une néceſſité,
Ses plaiſirs variés vous rendront la ſanté,
Pourvu qu'inceſſamment l'un à l'autre ſuccede.

LA MARQUISE.

Ah ! Monſieur, je le ſens, il n'eſt que ce remede ;
Et perſonne avant vous n'avoit connu mon mal.
L'air de Paris pour moi vaut mieux que l'air natal.
Que ne puis-je demain ſuivre votre Ordonnance !
Mais un deſtin fatal fixe ici ma préſence.
J'aime beaucoup mon frere, & ma niece encor plus.

Par leur état préſent mes pas ſont retenus.
Tous deux ſont conſumés d'une langueur obſcure,
On en peut d'autant moins pénétrer la nature,
Qu'ils ne rompent jamais un ſilence fatal.

MONTVAL.

Mais leur triſteſſe a-t-elle un caractere égal?

LA MARQUISE.

Non, elle eſt différente, autant qu'elle eſt profonde.
La douleur de mon frere eſt noire & toujours gronde,
Le chagrin de ma niece eſt plus attendriſſant.
S'il éclate, à nos yeux, ce n'eſt qu'en gémiſſant.
Dans ſon abbattement elle a même des charmes.
On ſe ſent juſqu'au cœur pénétrer de ſes larmes.

MONTVAL.

Le ſeul récit ſur moi produit le même effet.
J'ai peine à retenir les miennes en ſecret.
J'ai, quoique Médecin, l'ame infiniment tendre.
Mais pour vous conſoler, je veux bien vous apprendre
Que déja je démêle, & ſuis prêt à ſaiſir
La cauſe de ſon mal.

LA MARQUISE.

Pourrez-vous l'en guérir?

MONTVAL.

J'y compte, je puis même en faire la promeſſe,
Pourvu que vos bontés ſecondent mon adreſſe.
Madame, c'eſt de là que dépend le ſuccès.
Me le promettez-vous?

LA MARQUISE.

Oui, je vous le promets.

MONTVAL.

Je n'en réponds au moins que ſur votre parole.
Tenez-la bien; mon art ne ſera pas frivole.

LA MARQUISE.

Je donnerois mon ſang pour conſerver ſes jours.
Parlez, que faut-il faire, & quel eſt le ſecours?

MONTVAL.

Madame il n'eſt pas tems encor de vous le dire.
Je dois auparavant la voir ſeule & m'inſtruire
Par ſes propres diſcours ſi j'ai bien rencontré.
Par ſes regards encor je veux être éclairé ;
Et pour rendre aujourd'hui ſa guériſon plus ſûre,
Je veux ſur ſa préſence aſſeoir ma conjecture.

LA MARQUISE.

Je vous ménagerai près d'elle un entretien.
Et mon frere, Monſieur, vous ne m'en dites rien ?
Ce ſilence m'alarme, & fait mourir ma joie.

MONTVAL.

Pour en raiſonner juſte, il faut que je le voie.

LA MARQUISE.

C'eſt la difficulté. Sa chambre eſt comme un fort
Qu'on ne peut pénétrer par art ni par effort.
Vous êtes Etranger. Sur ce titre peut-être
Il ſera moins ſauvage, & voudra vous connoître.
Il a beaucoup d'égard à cette qualité.
Tout ce qui vient de loin eſt par lui reſpecté.
Ce paſſe-port lui ſeul peut vous ouvrir ſa porte.

MONTVAL.

Que fait-il donc tout ſeul, renfermé de la ſorte ?

LA MARQUISE.

Mais les trois quarts du tems il lit dans ſes accès.
Il brouille du papier, qu'il met en piece après.
Tantôt il eſt plongé dans une léthargie,
Et tantôt on diroit qu'il entre en frenéſie.
Il menace tout haut, puis tout bas il ſe plaint.

MONTVAL.

A juger par ces traits je le croirois atteint
D'un mal contagieux qui court fort cette année.
Si chez lui cette fievre eſt bien enracinée,
Je la tiens incurable.

LA MARQUISE.

Ah ! Que dites-vous là ?

MONTVAL.

Soyez moins alarmée. On vit avec cela,
Ce poiſon répandu vient de la Capitale.

LA MARQUISE.

Eh ! Comment nommez-vous cette fievre fatale ?

MONTVAL.

C'eſt la Métromanie.

LA MARQUISE.

Ah ! Quel nom effrayant !
Il me fait friſſonner.

MONTVAL.

On l'appelle autrement
La fureur de rimer, dont la France eſt ſaiſie.
Depuis ſept ou huit mois tout Paris verſifie.

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas-là ſon mal. J'aurois moins de frayeur.

MONTVAL.

N'a-t-il pas pour les Vers une certaine ardeur ?

LA MARQUISE.

Oui, mais s'il en faiſoit, j'en ſaurois quelque choſe,
Et je n'ai jamais vu de lui ni Vers ni Proſe.
Un Auteur ſe trahit. S'il travaille en ſecret,
Il lit l'Ouvrage au moins à quelque ami diſcret.
Mais pour mon frere, il garde un ſilence modeſte.

MONTVAL.

Qu'eſt-ce donc qu'il écrit ?

LA MARQUISE.

Je ne ſai, rien ne reſte.
Nul veſtige, nul trait de ce qu'il fait chez lui.
Plus que ma Niece encore il m'étonne aujourd'hui.
Arrachez l'un & l'autre à leur mélancolie,
Une Sœur, une Tante ici vous en ſupplie,
C'eſt à leur ſalut ſeul que j'attache le mien,
Dès qu'ils ſeront guéris, je me porterai bien.

SCENE IV.

LA MARQUISE, MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, en ce moment, grande, grande nouvelle.
Si je vous interromps pardonnez à mon zele.
Cléon, de l'Amérique eſt enfin de retour.
Et vous l'allez revoir avant la fin du jour.
Vous n'en douterez plus en liſant cette Lettre,
Un Courier vous l'apporte.

LA MARQUISE, *à Montval.*

Ah! Daignez me permettre,
De l'ouvrir devant vous, Monſieur, & de la voir.
C'eſt un ami parfait, ſon retour fait l'eſpoir
De toute ma Maiſon: voilà ſon caractere,
Je reconnois les traits d'une main auſſi chere.

(*Elle lit.*)

J'arrive enfin, Madame, & ma premiere attention eſt de vous en donner avis. Je pars de Marſeille en même tems que ma Lettre, je vous prie de ne pas la lire au Baron votre frere, je veux avoir le plaiſir de le ſurprendre. Eſt-il auſſi triſte qu'il l'étoit quand je ſuis parti? Pour moi je ſuis toujours gai à mon ordinaire, & je reviens exprès pour diſſiper ſon chagrin & pour partager ma fortune avec lui. Eh! Ma petite femme; comment ſe porte-t-elle?

(*Elle s'interrompt.*)

C'eſt ma Niece, Monſieur, qu'il appelloit ainſi,
Lucile avoit dix ans, quand il partit d'ici.
S'il ſavoit ſon état, ſa douleur ſeroit vive.

LISETTE.

Monſieur l'en tirera.

MONTVAL.

Même avant qu'il arrive.

LA MARQUISE, *reprend.*

Eh ! ma petite femme, comment ſe porte-t-elle ? il me tarde de la voir & de l'embraſſer. Elle doit être à preſent une beauté parfaite. Elle ne me reconnoîtra pas depuis dix ans, qu'elle ne m'a vu. Plus j'approche, & plus mon amitié s'augmente pour elle.

(*Après avoir lu.*)

Mon frere, pour le coup, va dérider ſon front.
Et ma niece rompra ſon ſilence profond.
Cléon, en arrivant, va les rendre acceſſibles,
Il vous en coûtera des efforts moins pénibles.
Vous pourrez, grace à lui, leur parler & les voir.
Je vais tout ordonner pour le bien recevoir.
D'un devoir ſi preſſant, il faut que je m'acquitte.
Et vous m'excuſerez, Monſieur, ſi je vous quitte.
Je reviendrai bientôt. Liſette, en attendant,
Vous conduirez Monſieur dans mon appartement.
Il s'y repoſera.

SCENE V.

MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

Votre début m'enchante.
La Marquiſe de vous me paroît très-contente ;
Vous voilà Médecin.

MONTVAL.

Oui, par occaſion,
Liſette, ou ſi tu veux par converſation.

LISETTE.

Eh ! l'eſt-on autrement ? Soyez avec ſoupleſſe
Flatteur près de la Tante, & tendre avec la Niece,
Grave devant le Frere, & vous ferez du bruit.

MONTVAL.

Un autre ſoin, Liſette, occupe mon eſprit.
Quel eſt donc ce Cléon, cet ami de ton Maître ?

LISETTE.

C'eſt un homme, Monſieur, excellent à connoître.
Riche, ſur le retour, garçon & ſans parens,
Il fait cas de l'eſprit, il chérit les talens ;
Et dès qu'il vous verra, je gagerois ma vie
Qu'il va prendre pour vous une eſtime infinie ;
Avec lui fortement tâchez de vous lier.
Plût au Ciel qu'il vous fît un jour ſon héritier

MONTVAL.

Je crains qu'il ne me ſoit plus nuiſible qu'utile,
Le grand empreſſement qu'il fait voir pour Lucile,
Alarme mon amour.

LISETTE.

C'eſt un riche barbon.
Vous n'êtes par malheur qu'un cadet de maiſon.

MONTVAL.

J'hériterai peut-être.

LISETTE.

Ah ! frivole eſpérance.
De quoi ſert le ſavoir ? A quoi bon la naiſſance,
La figure, l'eſprit, les graces, la vertu,
Quand tout cet aſſemblage eſt d'argent dépourvu ?

MONTVAL.

Un véritable amour, quand il eſt réciproque,
Sait ſupléer à tout.

LISETTE.

Diſcours dont on ſe moque.
Un amour mutuel, qui ne manque de rien,
Fait le bonheur parfait ; mais quand il eſt ſans bien,
C'eſt le comble, Monſieur, de toutes les miſères.

MONTVAL.

Par tes réflexions, ah! tu me déſeſperes.

LISETTE.

Conſolez-vous, Monſieur: car Lucile entre nous,
Eſt encor plus fidelle, ou plus folle que vous.
Pour elle franchement ſa conſtance m'alarme.

MONTVAL.

Mon ardeur la mérite, & ce diſcours me charme.

LISETTE.

Elle renonce à tout, quand elle vous croit mort,
Quel ſera de ſon cœur le noble & digne effort,
Sitôt qu'elle apprendra que vous êtes en vie!
Rien ne pourra la vaincre.

MONTVAL.

Ah! Mon ame ravie
Sent renaître à préſent le plus flatteur eſpoir.
Mon cœur vole vers elle & brûle de la voir.
Conduis-moi....

LISETTE.

Je ne puis, Monſieur.

MONTVAL.

Je t'en conjure.

LISETTE.

Elle dort, vous ſavez qu'elle aime la peinture,
Et deſſine auſſi-bien que vous faites des vers.

MONTVAL.

Oui, je ſai qu'elle unit tous les talens divers.

LISETTE.

Pour adoucir l'erreur dont ſon ame eſt frappée,
Elle eſt depuis huit jours conſtamment occupée
Du matin juſqu'au ſoir à faire le portrait....

MONTVAL.

Liſette, de qui donc?

LISETTE.

D'un très aimable objet.

MONTVAL.

Quel objet? apprends moi....

LISETTE.

Monſieur, c'eſt de vous-même.

MONTVAL.

De moi!

LISETTE.

Jugez par là ſi Lucile vous aime.

MONTVAL.

Ah! ce trait met le comble à mon raviſſement.
Je cours à ſes genoux....

LISETTE.

Je vais auparavant
Savoir ſi le malade eſt à préſent viſible,
Et ménager près d'elle un inſtant ſi ſenſible,
De peur qu'en vous voyant un tranſport indiſcret
N'aille de vos deux cœurs révéler le ſecret.

MONTVAL.

Nous ſerons ſans témoins, ne crains rien s'il échappe;
L'amant ſera caché ſous les traits d'Eſculape.
Viens, partons, qu'au plutôt j'aille remplir l'emploi
Le plus intéreſſant, & le plus doux pour moi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE.

Approchez. Votre nom ?

CHAMPAGNE.

Madame, je m'appelle
Kolſquil, pour vous ſervir. Diſpoſez de mon zele.

LA MARQUISE.

Votre Maître, parlez, comment ſe nomme-t-il ?

CHAMPAGNE.

C'eſt Monſieur... Monſieur Bromps.

LA MARQUISE.

Allez vîte, Kolſquil,
Dites à Monſieur Bromps qu'il vienne en diligence,
Que le cas eſt preſſant.

CHAMPAGNE.

J'y cours, mais il s'avance.

SCENE II.

MONTVAL, LA MARQUISE, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE.

AH! mon cher Monſieur Bromps, à vous ſeul j'ai recours.
Et l'état de ma Niece a beſoin de ſecours.
Elle vient de paſſer la nuit la plus horrible,
Et ſon pous ce matin marche d'un pas terrible.
Sa pâleur a fait place au plus fort vermillon.
Surpriſe de la voir dans cette émotion,
Je lui dis, pour tâcher de la rendre tranquille,
Qu'il venoit d'arriver un Médecin habile,
Et qu'elle ſe calmât... Mais à ce nom fatal,
Je la vois qui frémit & ſe trouve plus mal.
Cet accident m'étonne, autant qu'il m'inquiete.
Je viens de la laiſſer dans les bras de Liſette,
Qui m'a promis tout bas de calmer ſes eſprits,
Et de la diſpoſer à ſuivre vos avis.
J'attens tout de votre art & de votre ſageſſe.
Voyez-la ſans tarder, Monſieur, le péril preſſe.

MONTVAL.

Je ſuis impatient plus que vous de la voir;
Mais comme mon aſpect pourroit trop l'émouvoir;
Par Liſette il eſt bon qu'elle ſoit prévenue;
Elle aura moins de peine à ſoutenir ma vue.
Cette Fille eſt zélée, & nous avertira,
Quand il en ſera tems..: Madame, la voilà.

SCENE III.

LA MARQUISE, MONTVAL, LISETTE.

LA MARQUISE.

MA Niece, maintenant, comment se trouve-t-elle ?

LISETTE.

Elle est beaucoup plus calme, & j'ai fait dans mon zele,
Du Médecin Prussien, un portrait si flatteur,
Que l'estime chez elle a dissipé la peur.

LA MARQUISE.

Consent-elle à le voir ?

LISETTE.

Oui, mais comme elle est lasse
De rester dans sa chambre, & veut changer de place,
Elle consultera Monsieur dans ce Sallon.

LA MARQUISE.

J'y serai.

LISETTE.

Pardonnez, soit caprice ou raison,
Elle ne veut que moi pour toute compagnie.
Et ne peut qu'à Monsieur dire sa maladie.

LA MARQUISE.

Elle est donc résolue à déclarer son mal ?

LISETTE.

Oui, la douleur la force à cet aveu fatal.
Daignez la laisser seule, elle vous en supplie.

LA MARQUISE.

Mais je ne conçois rien à cette fantaisie.

MONTVAL.

Avec moins de contrainte elle s'expliquera,
Et je ne répons point du succès sans cela.

LA MARQUISE.

La chose étant ainsi, Monsieur, je me retire,

Et de cet entretien je reviendrai m'inſtruire.

MONTVAL.

J'aurai bientôt l'honneur de vous en informer;
Et ſur l'événement vous pouvez vous calmer,
Il ſera très-heureux, c'eſt moi qui vous le jure.

LA MARQUISE.

Je ſors moins agitée, & ce mot me raſſure.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

J'Ai tenu ce propos, afin de l'écarter.
Lucile à ce ſujet ne veut rien écouter.
Et de tout Médecin elle fuit la préſence.

MONTVAL.

Mais tu ſais que ſon mal eſt de ma compétence,
Tu devois l'éclaircir & détromper ſon cœur.

LISETTE.

Je l'ai tenté ſans fruit. Son aveugle douleur,
Quoi que j'aie avancé, n'a pas voulu me croire.
Votre retour, Monſieur, lui paroît une hiſtoire
Imaginée exprès pour calmer ſon eſprit.
Un ſonge l'a beaucoup agitée cette nuit.

MONTVAL.

Je n'ai qu'à me montrer pour démentir ce ſonge,
La vérité d'abord détruira le menſonge.

LISETTE.

Ce moment eſt critique. Il vous ſera plus doux,
Tout bien examiné, de le filer pour vous;
Il ſeroit dangereux de le bruſquer pour elle.
Monſieur, d'une façon plus ſage & plus nouvelle,

Pourra, s'il le veut bien, en jouir par dégré.
Ce moyen par l'amour doit être préféré.

MONTVAL.

Quel eſt donc ce moyen?

LISETTE.

Je m'en vais vous l'apprendre.
Dans ce Sallon, Monſieur, Lucile va ſe rendre,
Pour y continuer votre portrait en grand.
Comme il fait plus obſcur dans ſon appartement,
Cet endroit eſt toujours celui qu'elle préfere.
La peinture demande un beau jour qui l'éclaire.
Voilà ſon attelier qu'il faut ici dreſſer.
Voici notre portrait, & je vais le placer.
Mettez-vous là.

MONTVAL.

Dis-moi, que prétend ta folie?

LISETTE.

Cacher l'original derriere la copie.
Là, vous aurez, Monſieur, le plaiſir raviſſant
D'être devant Lucile inviſible & préſent,
De connoître ſon cœur par ſa douleur profonde,
Et de vous voir pleurer des plus beaux yeux du monde.
Là, vous pourrez goûter l'enchantement nouveau
De voir ſa main charmante animer le pinceau,
Vous donner ſur la toile une ſeconde vie,
Y peindre; y careſſer votre image chérie,
Sa bouche la baiſer dans un tendre tranſport,
Et vous faire, vivant, jouir de votre mort.

MONTVAL.

J'envie à mon portrait cette faveur ſuprême,
Et j'aimerois bien mieux en profiter moi-même.

LISETTE.

Vous ſerez à portée, & ne vous fâchez pas.

MONTVAL.

Donnes-moi ce pinceau que ces doigts délicats
Ont conduit pour orner ma figure brillante:
Qu'en attendant j'y porte une levre preſſante.

LISETTE.

Dans leurs façons d'agir, que les Amans ſont fous!
A baiſer ce pinceau, quel plaiſir prenez-vous?

MONTVAL.

L'objet qui l'a touché le rend cher à ma flamme,
J'en tiens un nouvel être, & lui dois une autre ame.
(*Il regarde ſon portrait.*)
De mes traits embellis, je demeure enchanté.
Que je me trouve beau! c'eſt ſans fatuité.
Dans mon portrait au fond, ce n'eſt pas moi que j'aime,
C'eſt la main qui l'a fait, c'eſt Lucile elle-même.
Puis-je trop le chérir? les graces & l'amour
Ont peint & retouché l'ouvrage tour à tour.

LISETTE.

Elle vient. Cachez-vous, goûtez en Amant tendre,
Avant que de la voir, la douceur de l'entendre.

SCENE V.

LUCILE, LISETTE, MONTVAL, *caché derriere ſon portrait.*

LUCILE, *à Liſette qui court au-devant d'elle.*

LIſette, ſoutiens-moi, j'ai beſoin de ton bras,
Je me ſens déja laſſe, & n'ai fait que deux pas.

LISETTE.

Vous ſerez beaucoup mieux quand vous ſerez aſſiſe.

LUCILE.

Ah! je ſuis mal par-tout. Rien ne me tranquilliſe?
N'importe, donc, approche un peu ce fauteuil-là
Mettons-nous à l'ouvrage, il me délaſſera.
(*Elle peint.*)
Cher Montval, attendant le bonheur de te ſuivre,
J'aime ſur cette toile à te faire revivre:

Ton portrait eſt fidele, il eſt d'après mon cœur ;
Et c'eſt le ſeul plaiſir qui flatte ma douleur.
Que ne peux-tu des lieux où repoſe ton ame,
Ah ! que ne peux-tu voir ces marques de ma flamme !
Que ne peux-tu porter tes regards juſqu'à moi,
Sentir ce que je ſens, ce que je fais pour toi !
Dans mes juſtes regrets, que ne peux-tu m'entendre !
Que n'es-tu le témoin de l'amour le plus tendre !

LISETTE.

Il l'eſt, Mademoiſelle, il l'eſt dans cet inſtant.

MONTVAL, *bas à Liſette par un coin du portrait.*

Je vais....

LISETTE.

(*Bas à Montval.* (*à Lucile.*)
Non, cachez-vous. Il vous voit, vous entend,
Et ne perd pas un mot de tout ce que vous dites.

LUCILE, *peignant toujours.*

Loin d'adoucir par-là mon chagrin, tu l'irrites.
Il ne ſe repaît pas d'un diſcours auſſi vain.

LISETTE.

Suppoſons un moment qu'il reſpirât enfin,
Qu'il parût devant vous.

LUCILE, *interrompant ſon ouvrage.*

Ah ! j'en mourrois de joie :
Mais ce n'eſt plus un bien que le Ciel me renvoie.
Pour jouir de ſa vue & de ſon entretien,
Il ne me reſte plus que ce foible moyen.
(*Elle repeint.*)
Ma main ſeule à mes yeux peut retracer ſes charmes ;
Et ſa perte à jamais fera couler mes larmes.

LISETTE.

Je vous l'ai déja dit, votre Amant n'eſt pas mort :
Et ſi vous vouliez bien écouter mon rapport,
Je vous en convaincrois d'une façon ſi claire....

LUCILE.

Depuis ſix mois entiers tout m'a dit le contraire.
Un ſonge, encore un ſonge....

LISETTE.

Ah ! le jour qui vous luit
Eſt fait pour diſſiper les erreurs de la nuit.

LUCILE.

Ceux qu'on fait le matin ſont toujours vrais, Liſette.
(*Elle quitte le pinceau.*)
J'ai vu, j'ai vu l'objet de ma douleur ſecrete,
Je l'ai vu tout ſanglant qui s'avançoit vers moi,
Et me tendoit ſa main pour recevoir ma foi ;
Il me la demandoit d'une bouche expirante,
Comme le juſte prix de ſon ardeur conſtante.
En l'arroſant de pleurs, j'ai reçu cette main,
Et la mienne a lié mon ſort à ſon deſtin.
J'ai juré de reſter fidelle à ſa mémoire ;
Je tiendrai mon ſerment, je m'en fais une gloire.
Pour le rendre immortel, j'emploierai mon pinceau.
Je veux de ce portrait, je veux faire un tableau.
A côté de Montval, je me peindrai moi-même,
Avec les attributs d'une Epouſe qui l'aime.
D'un nœud fait par l'Amour, l'Hymen nous unira,
Et loin de le briſer, la mort le ſerrera.
Pour remplir ce projet, dont mon ame eſt ravie,
Rendons, de mon Amant, la figure accomplie :
Donnons ſans plus tarder à des traits ſi chéris,
Donnons toute leur grace & leurs vrais coloris.
(*Tandis qu'elle peint, Montval la regarde par-deſſus ſon portrait, & Liſette lui fait ſigne de ſe cacher.*)

LISETTE.

Déja la reſſemblance eſt à mon gré parfaite.

LUCILE.

Tais-toi, ne parles pas, je crains d'être diſtraite :
Souvent à notre eſprit un mot fait échapper
Le vrai qu'il ſaiſiſſoit, & ne peut ratrapper.
Voilà, voilà ſa bouche, & ſon tendre ſourire :
Voilà ſes yeux, ſon air. Ah ! mon Amant reſpire ;
C'eſt lui, je le revois, & j'embraſſe Montval.

LISETTE, *ôtant le portrait qui cache Montval.*
Embraſſez-le lui-même en propre original.

LUCILE, *voyant Montval à ſes genoux.*
Où ſuis-je? juſte Ciel! quel objet! quelle vue!
La joie & la frayeur me tiennent ſuſpendue.

MONTVAL.
Ah, Lucile!

LUCILE.
Ah, Montval! Eſt-ce vous que je vois?
Eſt-ce vous que j'entens?

MONTVAL.
Oui, reconnoiſſez-moi.

LUCILE.
Quoi! vous êtes vivant?

MONTVAL.
Oui, vivant & fidele.

LISETTE.
Pour convaincre vos yeux, touchez, Mademoiſelle.

LUCILE.
Mes ſens de la douleur paſſent rapidement
A l'excès de la joie & du raviſſement.
Un moment arrêtez, ſouffrez que je reſpire:
Un ſi grand bien m'accable, & je ne puis rien dire.

MONTVAL.
O jour! ô jour heureux! ô moment enchanteur!
Qui répare trois ans de peine & de malheur!
Mon bonheur eſt ſi grand auſſi bien que ma gloire,
Que j'en ſuis étonné, que j'ai peine à le croire:
Vous m'aimez!

LUCILE.
Pour juger de ma ſincere ardeur,
Regardez-moi, Montval, & voyez ma pâleur;
Voyez le triſte état où vous m'avez réduite:
Sur mon front abbattu ma tendreſſe eſt écrite;
Conſultez ce Portrait, l'ouvrage de l'amour,
Où vos traits & ma flamme éclatent tour à tour.
Interrogez les pleurs que je viens de répandre,

Le ſonge, le ſerment que vous venez d'entendre;
Demandez à ces murs témoins de ma douleur,
Demandez à Liſette, à qui j'ouvre mon cœur;
Tout ici vous dira combien je vous adore,
Et ma bouche tout haut vous le répete encore.

MONTVAL.

Je n'ai plus de regret à tout mon ſang verſé;
Tout ce que j'ai ſouffert eſt trop récompenſé.
Tant de traits éclatans d'un amour véritable,
A mes yeux enchantés vous rendent adorable:
Je dois avec raiſon chérir ma fauſſe mort,
Et je voudrois ſubir encor le même ſort,
S'il devoit m'attirer cette preuve ſenſible....

LUCILE.

Gardez-vous de former un ſouhait ſi terrible;
Le bruit de ce trépas m'alloit priver du jour.
Que dis-je? Il l'avoit fait juſqu'à votre retour.
Du jour qu'on m'annonça cette fauſſe nouvelle,
Mes yeux s'étoient couverts d'une nuit éternelle.
J'avois ceſſé de vivre. A préſent je vous vois,
Je renais, je reſpire une ſeconde fois:
Un ſeul de vos regards m'a promptement guérie,
Et c'eſt de cet inſtant que je date ma vie.

LISETTE.

Il eſt vrai que Monſieur eſt un grand Médecin.

LUCILE.

Mon cœur avoit beſoin de ſon art ſouverain.

MONTVAL.

Tel que vous me voyez, j'en poſſede le titre;
Et des jours des mortels je ſuis ici l'arbitre.

LUCILE.

Vous êtes Médecin?

MONTVAL.

Oui, je le ſuis pour vous.

LISETTE.

C'eſt lui qu'on a prié de vous tâter le pouls.
Je l'ai donné pour tel tantôt à la Marquiſe.

LUCILE.

A-t-il ſa confiance ?

MONTVAL.

Elle m'eſt toute acquiſe.
Vous êtes ma malade : en cette qualité,
Je puis vous voir ſans ceſſe en pleine liberté.

LUCILE.

Le moyen eſt charmant, mais puis-je bien le croire ?

MONTVAL.

Oui, cette cure-là va me combler de gloire.

SCENE VI.

LUCILE, MONTVAL, LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

CLéon, Mademoiſelle, arrive en ce moment,
Et demande à vous voir avec empreſſement.

LISETTE.

Champagne a fort bien fait de venir nous l'apprendre,
Cette bruſque arrivée auroit pu nous ſurprendre.

CHAMPAGNE.

Mais vraiment la malade eſt en bonne ſanté ;
Les Médecins de Pruſſe ont de l'habileté.
Sa guériſon eſt prompte.

LISETTE.

Elle l'eſt trop peut-être,
Et je crains les ſoupçons qu'elle peut faire naître.
Pour donner à la choſe un air de vérité,
Il faut qu'elle paroiſſe avoir moins de gaieté,
Et qu'elle joue encor un peu plus la malade.

MONTVAL.

Pour mieux accréditer ici ma mascarade,

Je vais de mon côté jouer le Charlatan:
Belle Lucile, il faut vous prêter à mon plan,
Et m'aider....

LUCILE.

Volontiers. Que faut-il que je faſſe?
Parlez.

MONTVAL.

Dans ce fauteuil remettez-vous de grace.
Sitôt que la Marquiſe & Cléon paroîtront,
Feignez d'être plongée en un ſommeil profond.

CHAMPAGNE.

Vous pouvez tout riſquer dans votre emploi ſublime,
On a pour Monſieur Bromps une ſi haute eſtime,
Qu'en faveur de ſon nom tout paſſe....

LISETTE.

Que dit-il?
Monſieur Bromps!

CHAMPAGNE.

C'eſt mon Maître, & moi je ſuis Kolſquif,
Un nom bien étranger rend plus conſidérable;
Plus il eſt oſtrogot, plus il eſt reſpectable.
Madame a fait tout haut votre éloge à Cléon;
Tant mieux, la Médecine eſt un vrai pharaon;
Pour y faire fortune, il faut qu'on y hazarde.

MONTVAL.

On monte, dormez bien, le reſte me regarde.

SCENE VII.

LUCILE, MONTVAL, CLÉON, LISETTE, CHAMPAGNE.

CLÉON, *au fond du Théatre.*

JE veux rendre la joie à toute la maiſon,
Faire rire Lucile, égayer le Baron:
Mais je vois-là quelqu'un qui reſſemble à Liſette.

LISETTE.

Oui, c'eſt elle, Monſieur, votre ſanté?

CLÉON.

Parfaite.

Et celle de Lucile?

LISETTE.

Un peu mieux ce matin.
Vous la voyez qui dort. Voilà ſon Médecin.

CLÉON.

Mais pour une malade, elle eſt aſſez vermeille.

LISETTE.

Pardon, plus bas. Je crains que le bruit ne l'éveille.

MONTVAL.

Rien ne peut interrompre un ſommeil ſi parfait;
Il ne finira pas qu'il n'ait eu ſon effet.

CLÉON.

Durera-t-il long-tems?

MONTVAL.

Mais une heure & demie.

CLÉON.

Qu'elle eſt belle en dormant! Et comme elle eſt grandie!
Plus je la vois de près, plus j'en ſuis enchanté:
Comment eſt-elle donc, lorſqu'elle eſt en ſanté?
Elle charme les yeux, quand même elle repoſe.

Que

Que ſera-ce, éveillée ?

MONTVAL.

Eloignez-vous pour cauſe :
Il eſt très-dangereux d'en approcher ſi fort ;
Mon remede à préſent fait ſon plus grand effort :
Vous prendriez ſon mal.

CLÉON.

J'entends ce badinage.

MONTVAL.

D'honneur, il eſt mortel aux hommes de votre âge.

CLÉON.

J'en veux courir le riſque, & ſi je ne craignois
D'éveiller la malade, ah ! je l'embraſſerois !

MONTVAL.

Ne vous y jouez pas.

CLÉON.

Au péril de ma vie,
Et je brave la mort, quand elle eſt ſi jolie.
Mais de ce mal, Monſieur, que vous craignez pour nous,
Dites, n'avez-vous rien à redouter pour vous ?

MONTVAL.

J'ai des préſervatifs, Monſieur, pour m'en défendre ;
Le mauvais air ſur nous n'oſe rien entreprendre :
Il attaque d'abord ceux qui viennent de loin.

LISETTE.

Pour moi je ne crains rien pourvu que votre ſoin,
Comme on doit l'eſpérer, ſi cela continue,
Nous la rende bientôt telle que je l'ai vue.

CLÉON.

Qu'on me la donne à moi telle que je la voi,
Je m'en contenterai, je ſuis de bonne foi.

MONTVAL.

Ah ! Quel feu ſurprenant dans vos yeux étincelle !
Votre cœur eſt frappé d'une atteinte mortelle.

CLÉON.

Monſieur le Médecin, vous êtes connoiſſeur.

MONTVAL.

Je me connois ſur-tout aux mouvemens du cœur,
Et c'eſt à les régler que mon art s'étudie:
La Médecine vraie eſt la Philoſophie:
Il faut, des paſſions, arrêter le progrès;
La mauvaiſe ſanté provient de leur excès.
C'eſt la ſageſſe en tout, Monſieur, qui fait la bonne.

CLÉON.

C'eſt le tempérament plutôt qui nous la donne.
L'honnête-homme a ſouvent quelque incommodité,
Et je vois des coquins qui crevent de ſanté.

LISETTE.

Trop de vertu maigrit.

MONTVAL.

Tout excès eſt contraire,
Même celui du bien; mais il ne regne guere,
Et dans l'ordre commun le mal & la douleur
Vient du déréglement de l'eſprit ou du cœur;
Des ſouffrances du corps, l'ame eſt toûjours la ſource,
Il faut les chercher-là pour arrêter leur courſe.
Ses travers, ſes erreurs produiſent le chagrin;
C'eſt lui qui, de la fievre, allume le levain,
Qui calcine le ſang juſque dans les arteres,
Met la bile en fureur, & brûle les viſceres:
Quand l'ame eſt en ſanté, le corps ſe porte bien,
Si-tôt qu'elle eſt malade, il ne profite en rien.

LISETTE.

Je l'éprouve ſouvent, rien n'eſt plus véritable;
Monſieur Bromps eſt vraiment un homme incomparable.

SCENE VIII.

LUCILE, MONTVAL, CLÉON, LISETTE, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE, *à Cléon.*

PArdon si je vous ai laissé pour un moment;
Mais ma niece repose; ah! l'heureux changement!
Dans les bras du sommeil elle semble renaître.
La fraîcheur, sur son teint, commence à reparoître;
Le mal peut-être encor forme ce coloris.

MONTVAL.

Non, c'est un élixir qui fait à ses esprits
Puiser dans le repos une nouvelle vie.

LA MARQUISE.

Que ne vous dois-je pas! Heureuse léthargie!

CLÉON.

Vous aviez pour Lucile alarmé ma pitié.
Mais, Madame, à présent je suis moins effrayé.
Ou bien si je le suis, c'est moi seul qu'il faut plaindre,
Et sa beauté qui dort n'en est pas moins à craindre.

LA MARQUISE.

Si vous aviez, Monsieur, vu tantôt son état,
(*Se tournant vers Lisette.*)
Il vous eut pénétré. Vois-tu cet incarnat?
Lisette, qu'en dis-tu?

LISETTE.

J'admire.

LA MARQUISE.

Ah! le grand homme!

LISETTE.

Il n'a pas son égal de Paris jusqu'à Rome.

LA MARQUISE.

Mais c'est miraculeux.

CLÉON.

La voilà qui sourit :
Quelque songe amusant lui réjouit l'esprit.

MONTVAL.

Madame, à son réveil elle ira mieux encore ;
J'en réponds maintenant. Chaque instant fait éclorre
Sur sa joue émaillée une nouvelle fleur ;
De sa convalescence elle est l'avant-coureur.

LA MARQUISE.

Ah ! Monsieur, au plutôt achevez le miracle :
Vous avez surmonté déja le grand obstacle.

MONTVAL.

Patience, un moment, le réveil n'est pas loin.

LA MARQUISE.

Pressez-le, & sans tarder que j'en sois le témoin ;
Que je puisse embrasser une niece si chere :
Ma tendresse est égale à l'amour d'une mere,
Mon cœur vole déja.

MONTVAL.

Vous me l'ordonnez, soit.
Je n'ai qu'à lui serrer le bout du petit doigt.

LUCILE, *feignant de s'éveiller.*

Ah ! je respire enfin ; que je suis soulagée ;
Du pois qui m'accabloit, je me sens dégagée :
Je n'ai plus aucun mal. Lisette !

LISETTE.

Me voilà.

LUCILE.

Il me tarde de voir ma tante, avertis-la.

LA MARQUISE.

Tu me vois devant toi ; tournes vers moi ta vue.

LUCILE.

Ah ! ma tante !

LA MARQUISE.

Ah ! ma niece, ah ! tu m'es donc rendue ?
Je ne te perdrai point.

LUCILE.

Non, je vis maintenant,
Et c'eſt pour vous aimer encor plus tendrement.

LISETTE.

Elle ne fut jamais plus fraîche, & plus jolie.

LA MARQUISE.

Que j'aime à la voir telle, & que je ſuis ravie!
(*à Montval.*)
C'eſt à votre art divin que je dois ce bonheur.

LUCILE.

Nous le devons, ma tante, embraſſer de bon cœur.
(*Elles l'embraſſent.*)

CLÉON.

Permettez qu'à mon tour je vous marque mon zele,
Et le plaiſir que j'ai de vous revoir ſi belle.

LUCILE.

Excuſez-moi, Monſieur, je ne vous connois pas.

CLÉON.

Je vous ai mille fois portée entre mes bras.

LA MARQUISE.

C'eſt Cléon.

LUCILE.

Pardonnez à mon impoliteſſe,
N'imputez cet oubli qu'à ma ſeule jeuneſſe,
Quand vous êtes parti, je n'étois qu'un enfant.

CLÉON.

Puiſque je vous embraſſe, oh! je ſuis trop content.

LA MARQUISE.

Venez vous préſenter au Baron l'un & l'autre,
Sa gaieté va renaître à l'aſpect de la vôtre.

LUCILE, *à Montval qui lui donne la main.*

Ne m'abandonnez pas, venez, mon Médecin.

LA MARQUISE.

Oui, ſans votre ſecours notre effort ſeroit vain.
Songez qu'après la fille, il faut guérir le pere.

MONTVAL.

Madame, je m'en fais un devoir néceſſaire.

SCENE IX.

LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

DAns ces heureux inſtans chacun s'embraſſe ici,
Liſette, trouve bon que je t'embraſſe auſſi.

LISETTE.

La ſanté de Lucile excuſe cette ivreſſe,
Et pour te refuſer, j'aime trop ma Maîtreſſe.

CHAMPAGNE, *en l'embraſſant.*

De ſa convaleſcence, oh, je ſuis très-joyeux,
Et je ſens à préſent que je m'en porte mieux.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, *ſeul, rêvant dans un fauteuil, une plume à la main, le coude appuyé ſur un Bureau, qui eſt devant lui.*

DEvois-je t'acheter, ô fatale brochure!
Non, rien n'eſt comparable au tourment que j'endure;
Et mon eſprit, malgré les efforts que je fais,
Eſt toujours en travail, & n'enfante jamais.

SCENE II.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.

MONTVAL, *au fond du Théatre.*

NOus avons pris tous quatre une peine inutile,
Nous n'avons pas trouvé le pere de Lucile.

CHAMPAGNE.

Monſieur, le voilà ſeul. Parlons bas, il écrit.

MONTVAL.

Il ſe plaint, écoutons. J'en ferai mon profit.

LE BARON.

Riche Auteur de Mérope, ah! je te porte envie.
Les bons Vers ſans effort coulent de ton génie,
Et je ne puis avoir dans mes vœux impuiſſans,

Même la faculté d'en faire de méchans.
La nature aujourd'hui n'eſt pas en tout avare,
L'Art des Vers eſt commun, ſi le génie eſt rare.
Je ne demande au Ciel pour unique préſent.
Que la fécondité des rimeurs d'à préſent.
On ne peut pas former un ſouhait plus modeſte;
Qu'il m'accorde la rime, & garde tout le reſte.
Que je faſſe des Vers, n'importe qu'ils ſoient plats.
Mais j'ai beau le crier, il ne m'écoute pas.

MONTVAL.

Bon, voilà qui m'apprend au vrai ſa maladie.

CHAMPAGNE.

Le genre en eſt plaiſant; permettez que j'en rie.
Ah! la rime le tient. Je plains ſon embarras,
Car je me ſuis trouvé quelquefois dans le cas.

LE BARON.

J'ai beau ronger mes doigts, j'ai beau même les mordre,
Raturer, déchirer, mettre tout en déſordre,
Renverſer & briſer les meubles innocens,
Et pour trouver la rime, écraſer le bon ſens.
Je n'en ai pour tout prix que la douleur ſecrete
D'extravaguer beaucoup ſans devenir Poëte.
O Ciel! Puiſque de toi je ne puis obtenir
Le pouvoir de rimer, ôtes-m'en le deſir,
Ce deſir malheureux qui ſans fruit me conſume.

CHAMPAGNE.

Eloignons-nous, je crains ſa fureur qui s'allume.

LE BARON.

Ma raiſon ce matin l'avoit ſu réprimer,
Ce funeſte recueil vient de le rallumer,
Grands & petits, la Cour, la Ville, & la Province,
Toute la France enfin a rimé pour ſon Prince;
Malheureux! Moi tout ſeul, pour lui je n'ai rien fait,
Moi, qui ſuis dans le cœur, ſon plus zélé ſujet!
Depuis huit mois entiers que cette ardeur m'agite,
Je n'ai pu mettre au jour un ſeul quatrain de ſuite,

Et les Vers que je fais ſont tous eſtropiés ;
L'un eſt court d'une jambe, & l'autre a quinze pieds.
Telle eſt la cruauté de ma barbare Etoile,
Aux yeux de tous encore il faut que je la voile.
Je ne puis dans ma peine avoir un confident,
Et je ſuis obligé de m'enterrer vivant,
Dans la peur que quelqu'un ne pénetre ma honte.
Un mal ſi ridicule, & qu'aucun frein ne dompte,
Me peint tous les objets des plus noires couleurs.
Il me plonge aujourd'hui dans de telles fureurs,
Que je ſuis ſur le point de me battre moi-même,
Et malheur mille fois, dans mon dépit extrême,
Malheur aux importuns qui ſe préſenteront.

(*Il ſe leve en fureur.*)

CHAMPAGNE.

Ce ne ſera pas moi: des fots s'y frotteront.

MONTVAL, *l'arrêtant.*

Demeures. Ce n'eſt-là qu'un tranſport poétique.

CHAMPAGNE.

On ne badine pas avec un frénétique.

MONTVAL.

Le voilà qui ſe calme.

(*Le Baron ſe remet ſur ſon ſiege, & rêve de nouveau.*)

CHAMPAGNE.

Ah! je tremble toujours ;
Liſette heureuſement vient à notre ſecours.

SCENE III.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE, LISETTE, *qui fait signe en entrant à Montval & à Champagne de s'éloigner.*

LISETTE, *au Baron.*

Monsieur....

LE BARON.

Qui parle-là ?

LISETTE.

C'est votre humble servante,
Madame, qui vous cherche est très-impatiente.
Un fameux Médecin....

LE BARON.

Qu'on me laisse en repos ;
Je ne suis point malade, il vient mal à propos.

LISETTE.

Il a ressuscité votre fille expirante,
La nouvelle par-tout...

LE BARON.

Nouvelle extravagante,
Et ce Médecin-là n'a jamais existé.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux de sa réalité,
Il va se présenter.

LE BARON.

Non, non, je l'en dispense.
J'honore ses pareils, mais je fuis leur présence.

LISETTE.

Oh ! c'est un Médecin comme on n'en a point vu,
Vous l'aimeriez, Monsieur, s'il vous étoit connu.
Il joint au grand savoir tous les talens aimables ;
Il fait des Vers....

LE BARON.

Des Vers !

LISETTE.

Il en fait d'admirables.
Il traite en Gentilhomme, & ſans rien exiger,
Poli comme un François, quoiqu'il ſoit Etranger.

LE BARON.

Quoi ! c'eſt un Etranger ?

LISETTE.

Oui, Monſieur.

LE BARON.

Qu'il paroiſſe.
Je lui dois des égards & de la politeſſe.

LISETTE.

Je vous annonce encor votre meilleur ami,
Et je vais l'informer que vous êtes ici.

LE BARON.

D'ami ! je n'en ai point. Ne prens pas cette peine.

LISETTE.

Cléon l'eſt à bon titre, & permettez qu'il vienne.

LE BARON.

Il eſt de retour !

LISETTE.

Oui.

LE BARON.

Je dois le prévenir.

LISETTE.

Attendez-le plutôt, je ſors pour l'avertir.
Voilà cet homme illuſtre, à qui rien ne reſſemble,
Voyez-le en attendant, & raiſonnez enſemble.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LE BARON, MONTVAL.

MONTVAL.

Monsieur, comme Etranger, je parois devant vous,
Prévenu des bontés que vous avez pour nous.

LE BARON.

Oui, je fais cas, Monsieur, des Etrangers célebres.

MONTVAL.

Mon nom fut-il caché, Monsieur dans les ténebres,
L'honneur que je reçois suffiroit aujourd'hui
Pour répandre du jour & du lustre sur lui.
Les Gens de Lettres sont dans votre estime encore,
Et c'est la qualité dont sur-tout je m'honore;
Je la préfere à tout.

LE BARON.

Avec juste raison:
Moi-même je voudrois en mériter le nom;
Il releve toujours l'éclat de la naissance,
Malgré l'erreur commune.

MONTVAL.

Elle n'est plus en France.
Tout le monde, à présent, y pense comme vous;
Les Arts y sont chéris & cultivés de tous:
Le Seigneur le premier en fait donner l'exemple;
L'Hôtel du Financier est devenu leur Temple;
Lui-même il est Mécene & Virgile à la fois,
Et chaque état changé n'est plus tel qu'autrefois:
L'esprit a répandu par-tout la politesse,
Le jeune Militaire a pris l'air de sagesse:
Au spectacle, à l'étude, il donne son loisir,
Et consulte le goût même au sein du plaisir.

LE BARON.

Oh ! pour le coup, Monsieur, votre pinceau nous flatte,
Et c'est un beau portrait que la vérité gâte.
Pour les Auteurs en France on a trop de mépris :
On l'étend sans nul choix sur les plus applaudis,
Eux qui mériteroient l'estime la plus haute.

MONTVAL.

S'ils y sont mépriſés, c'est souvent par leur faute :
Ils font tout ce qui sert à les humilier,
Le plus vil Artisan éleve son métier :
L'Auteur seul a la rage, ou plutôt la bassesse,
De rendre ridicule un talent qu'il professe ;
Et si sur le Théatre il met un bel-esprit,
C'est pour le dégrader, jusques dans son habit,
Par mille traits usés, dont la redite assomme,
Qui font rire le sot, & rougir l'honnête homme.
A ternir ses rivaux, appliquant ses efforts,
Il s'avilit lui-même, & flétrit tout le corps.

LE BARON.

Pour réhabiliter ce corps que je révere,
Je voudrois qu'on en fît un exemple sévere.

MONTVAL.

A ce noble courroux qui trahit votre cœur,
Je juge qu'en secret, vous en êtes, Monsieur.

LE BARON.

Plût au Ciel qu'il fût vrai, comme je le desire !
Je ne sentirois pas l'horreur qui me déchire.
Mais j'en dis trop, Monsieur.

MONTVAL.

J'en dévoile encor plus.
Je vois de votre mal le principe confus.

LE BARON.

Vous voyez le principe !

MONTVAL.

Oui, mon œil le démêle ;
Et j'ai pris dans mon art une route nouvelle.
Je suis le Médecin du cœur & de l'esprit,

Et c'eſt en converſant que mon art les guérit.
Soit dans leurs mouvemens, ſoit dans leur fantaiſie,
Je les ſuis pas à pas, & je les étudie.
Un coup d'œil me ſuffit pour y voir leur tourment;
Par exemple, j'ai lu le vôtre en un moment.
Pour vous prouver, d'un mot, que j'ai ſu le connoître,
Vous brûlez d'être Auteur, & vous ne pouvez l'être.
Cette inutile ardeur vous tourmente l'eſprit,
Et c'eſt elle en ſecret, Monſieur, qui vous maigrit.

LE BARON.

Je ne puis, à ces mots, que rougir & me taire.
Pour vous déſavouer, je ſuis né trop ſincere,
Votre ſavoir m'étonne, & confond ma raiſon.
Je paſſe de l'eſtime à l'admiration.
Vous n'êtes pas un homme, il faut être un génie,
Pour avoir pénétré ma ſecrete manie.
Jugez préſentement, jugez de bonne foi,
S'il eſt quelqu'un au monde à plaindre autant que moi.
Si ma peine étoit ſue, ah! j'en mourrois de honte.
Tout ce que je demande, & ſur lequel je compte,
Gardez-bien mon ſecret, & déplorez mon ſort.

MONTVAL.

Je veux, & puis pour vous faire un plus grand effort,
Tout ſingulier qu'il eſt, ce mal qui vous tranſporte,
Je prétens le guérir, ou pallier de ſorte
Que vous recouvrerez la joie & la ſanté;
Je répons du remede & de ſa ſûreté.

LE BARON.

Vous me rendrez Poëte! ô Ciel! puis-je le croire?

MONTVAL.

Vous en aurez le titre.

LE BARON.

Il ſuffit pour ma gloire:
Ah! je voudrois avoir au Théatre un ſuccès,
Et m'entendre applaudir, lorſque je paroîtrois;
Je crois déja m'y voir, & mon ame eſt charmée;

Je ſuis, je ſuis égal au Général d'Armée,
Qui revient triomphant.

MONTVAL.

Je puis vous y ſervir.

LE BARON.

Doucement, vous m'allez étouffer de plaiſir.

MONTVAL.

Pour modérer, Monſieur, cette joie exceſſive,
Songez que vous devez craindre l'alternative.
Le Général d'Armée eſt quelquefois battu.

LE BARON.

Oh! l'exemple conſole, Annibal fut vaincu.

MONTVAL.

Monſieur, à ce prix-là, ſoyez ſûr de la choſe.

LE BARON.

Faites-moi vîte Auteur, & ne fût-ce qu'en proſe.

MONTVAL.

Vous l'allez être en vers, en voici le brevet:
Adoptez cet écrit ſous le ſceau du ſecret;
Nul autre que nous deux ne ſaura ce myſtere.

LE BARON.

Quoi! des enfans d'autrui je ſerai donc le pere!

MONTVAL.

Conſolez-vous, Monſieur; nombre de beaux-eſprits
Reſſemblent ſur ce point à beaucoup de maris.

LE BARON.

Mais c'eſt un vol ſecret qui tient de l'impoſture.

MONTVAL.

Non, il ne bleſſe pas ſes loix de la droiture.

LE BARON.

On trompe en ſe parant d'un habit emprunté.

MONTVAL.

Eh! qui brille aujourd'hui de ſa propre clarté?
Le monde n'offre aux yeux qu'une fauſſe lumiere;
Et tout eſt charlatan, ou tout eſt plagiaire.
Comme chaque talent, ſongez que chaque état,
D'une [illegible] empruntе ſon éclat.

O

Un Grand doit ſon eſprit à ſon ſeul Secrétaire.
Le Robin au Palais, & l'Orateur en Chaire,
Ne débitent ſouvent que ce qu'un autre écrit.
Le Marchand vend pour ſien ce qu'il prend à crédit ;
L'Homme d'intrigue uſurpe & vole au vrai génie
La gloire d'un projet, que ſon art s'approprie ;
Depuis l'Homme de Cour juſques à l'Artiſan,
Tout trompe, tout eſt Geai ſous les plumes du Paon.

LE BARON.

Je me rens, ce diſcours leve enfin mon ſcrupule,
Je puis me dire Auteur, ſans être ridicule.
Vous me rendez la vie en cet heureux inſtant.
Vous faites plus, votre art me tire du néant.
Vous me créez Poëte, & je vous dois ma gloire.
Vous conſacrez mon nom au Temple de Mémoire.

MONTVAL.

Je voudrois que mes Vers fuſſent tels dans le fonds.

LE BARON.

Moi, ſans les avoir vus, je maintiens qu'ils ſont bons.
J'irai les réciter avec la même ivreſſe
Que ſi j'étois l'Auteur en effet de la Piece.

MONTVAL.

Mais vous l'êtes auſſi. Ne l'oubliez plus.

LE BARON.

Non.
Liſez-les moi d'abord pour me donner le ton.

MONTVAL, *lit.*

VERS AU ROI.

GRand Roi, pardonne à mon ſilence,
Il prouve mon reſpect autant que ma prudence ;
Et le grand nombre auroit dû m'imiter ;
Tous ont le front de te chanter,
Mais aucun n'a l'art de te peindre.
C'eſt cet écueil fatal, c'eſt ce grand exemple à craindre.

Qui m'a retenu malgré moi :
Les Alexandres, les Achiles
N'ont rien de commun avec toi.
A quoi bon te prêter en peintres mal-habiles
Les traits d'autrui rebattus tant de fois.
Ta valeur qui t'eſt propre, a pour ſoi la juſtice;
Que dans la vérité leur pinceau la ſaiſiſſe,
Et l'offre pour modele à tous les autres Rois.
L'humanité dans tes pareils ſi rares,
Te ſuit par-tout juſques dans les combats,
Ce n'eſt pas pour jouir d'un triomphe barbare
Qu'au plus fort du danger ton cœur conduit tes pas.
C'eſt pour y ménager le ſang de tes ſoldats,
Dont tu ſais que le Ciel veut que tu ſois avare:
Voilà comme un vrai Roi doit être courageux.
Pourquoi, dans les tems fabuleux,
Pour te louer, faut-il donc qu'on s'égare?
Notre Hiſtoire préſente aux yeux
Un parallele moins bizarre;
Et c'eſt à tes propres aïeux
Qu'il eſt juſte qu'on te compare.
Pour te peindre il ne faut qu'un ſeul trait reſſemblant,
Ton Aïeul fit des Rois, & ſoutint leur puiſſance;
Tu fais des Empereurs, & tu prens leur défenſe.
Pere du Peuple enſemble & Conquérant,
Tu joins, malgré l'effort de l'Autriche jalouſe,
La gloire de Louis le Grand
A la bonté de Louis Douze.

LE BARON.

J'adopte ces Vers-là. C'eſt peu de la ſanté,
Je ſuis ſûr à préſent de l'immortalité;
Je les vais de ce pas envoyer au Mercure.

MONTVAL.

Pour l'immortalité cette voie eſt peu ſûre,
Ce qui me flatte, moi, qui juge en Médecin,
C'eſt votre état préſent. Vous avez l'air ſerein,
Le teint clair, dans votre œil la vivacité brille.

LE BARON.

Oui, je vais me montrer aux yeux de ma famille;
Tout le monde ſera bien étonné, je croi.

SCENE V.

LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE.

LE BARON.

APprochez-vous, Marquiſe, & conſidérez-moi;
Comment me trouvez-vous?

LA MARQUISE.

Je vous trouve à merveille;
Mes yeux ſont enchantés; je doute ſi je veille,
Je ne vous ai pas vu ſi frais depuis long-temps;
Vous avez tout au moins rajeuni de dix ans.

LE BARON.

De cet homme divin, c'eſt l'ouvrage admirable,
Sa façon de guérir doit paroître incroyable,
D'autant mieux qu'elle n'eſt que l'opération
D'une heure tout au plus de converſation.

LA MARQUISE.

Rien n'eſt plus ſurprenant, mais puis-je être éclaircie,
Du ſujet qui cauſoit votre mélancolie?

LE BARON.

La choſe eſt à préſent inutile à ſavoir;
Suffit qu'il m'a purgé de tout mon chagrin noir,
J'ai l'eſprit gai, content; j'ai l'ame ſatisfaite:
C'eſt aſſez pour jouir d'une ſanté parfaite.
Je voudrois que ma fille....

LA MARQUISE.

Elle eſt guérie auſſi.

LE BARON.

Je ſuis impatient de la voir.

LA MARQUISE.

La voici.

SCENE VI.

LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE, LUCILE, LISETTE.

LE BARON.

MA fille, comme moi te voilà rétablie;
En voyant ta ſanté, la mienne eſt raffermie.

LUCILE.

A mon bonheur, mon pere, il ne manque plus rien.

LE BARON.

Dans ton Libérateur, tu vois auſſi le mien.
Pour combler les bienfaits que le deſtin m'envoie,
Cléon vient partager & redoubler ma joie.
Quel plaiſir!

SCENE VII.

LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE, LUCILE, LISETTE, CLÉON.

CLÉON.

CHer Baron, j'arrive exprès pour vous.

LE BARON.

Je ne puis vous revoir dans un moment plus doux;
Mon rétabliſſement, & celui de ma fille,
Marquent votre retour au ſein de ma famille.

(*Montrant Montval*)

Monſieur en eſt l'Auteur. Vous voyez aujourd'hui
Dans Lucile & dans moi deux miracles de lui,
Nous étions...

CLÉON.

J'en ſai plus qu'on ne peut m'en apprendre.
Après ce que j'ai vu, rien ne peut me ſurprendre.

MONTVAL.

Si vous vouliez, Monſieur, croire auſſi mes avis,
Vos maux comme les leurs, ſeroient bientôt guéris;
Plus que vous ne croyez je puis vous être utile.

CLÉON.

Non; quoique vous ſoyez un Médecin habile,
J'ai réſolu pour moi d'en choiſir un meilleur.

MONTVAL.

Vous me ſurprenez fort. Eh, qui donc?

CLÉON.

C'eſt Monſieur.

LE BARON.

Oh! s'il dépend de moi, la guériſon eſt ſûre.

CLÉON.

Ce diſcours m'encourage, & m'eſt d'un bon augure;
Puiſqu'il faut ſans détour vous révéler mon mal,
Apprenez qu'aujourd'hui dans ce ſallon fatal,
Je l'ai pris en voyant votre fille endormie;
Sa beauté m'a frappé d'abord quoiqu'aſſoupie:
Elle s'eſt réveillée; un regard enchanteur
Vient d'enfoncer le trait juſqu'au fond de mon cœur.
La langueur de ſes yeux a paſſé dans mon ame;
L'Amour à ſoixante ans m'a fait ſentir ſa flamme;
Pour la premiere fois, je ſoupire en un mot;
Mais je ſoupire au point que je meurs comme un ſot
De ce feu violent qui vient de me ſurprendre;
Si je n'obtiens de vous la qualité de gendre;
C'eſt le remede ſeul qui peut ſauver mes jours;
Et c'eſt de votre main que j'attens ce ſecours;
Votre ſœur m'a flatté que j'y pouvois prétendre,

Et pour vouloir ma mort votre fille eſt trop tendre.
Vous gardez le ſilence, & vous m'étonnez tous.

LE BARON.

Je le garde de joie, & ma fille eſt à vous.

LISETTE, *à part.*

Voilà le Médecin réduit à l'agonie.

CLÉON.

Mon ame eſt tranſportée ?

LE BARON.

Et la mienne eſt ravie.

MONTVAL, *d'un air troublé au Baron.*

Vous lui donnez Lucile ?

LE BARON.

Oui, vos ſoins généreux
Ne pouvoient me la rendre en un tems plus heureux,
Et je veux dès ce ſoir que leur noce ſoit faite.
Je vous prierai, Monſieur, pour la rendre parfaite,
Comme en tout vous avez un goût ſupérieur,
D'en vouloir bien vous-même être l'ordonnateur.

LUCILE.

Ce ſoir !

CLÉON.

Belle Lucile, oui vraiment, ce ſoir même ;
Vous ne ſauriez trop tôt faire mon bien ſuprême :
Jugez de mon amour par mes ſoins empreſſés.
Votre tante informée a plû... vous pâliſſez.
Vous trouveriez-vous mal ?

LUCILE.

Oui, ſoutiens-moi, Liſette.

(*Elle ſe laiſſe aller ſur un fauteuil.*)

MONTVAL, *à Cléon.*

Votre ardeur pour le coup, Monſieur, eſt peu diſcrete ;
A peine je l'arrache au danger le plus grand,
Et vous lui propoſez un nœud ſi ſurprenant ;
Qui plus eſt, dans une heure on veut qu'il s'exécute ;
Voilà qui lui peut ſeul cauſer une rechûte :
Ce ſont-là de ces coups où l'on ne s'attend pas ;

Les révolutions qui se font dans ce cas,
Ebranlent tous les sens, & sont des plus à craindre.

LA MARQUISE.

Monsieur, secourez-la.

MONTVAL.

Mais à parler sans feindre,
Mon embarras est grand. Il me faut tout mon art
Pour la bien rétablir.

CLÉON.

Les filles la plupart,
A l'aspect d'un époux qui s'offre, & qui s'empresse,
Font paroître leur joie, & non pas leur tristesse.

MONTVAL.

Il faut, Monsieur, il faut, dans ces occasions,
Considérer les tems, & les positions :
Eloignez-vous de grace & les uns & les autres.

LE BARON.

Oui, sortons. Nos secours, Monsieur, nuiroient aux vôtres.

LA MARQUISE.

Je vous la recommande.

LISETTE.

Elle est en bonnes mains.

CLÉON, *à Montval.*

Monsieur....

MONTVAL, *avec colere.*

Votre présence est tout ce que je crains.
Sortez.

(*Cléon sort avec la Marquise & le Baron.*)

SCENE VIII.

MONTVAL, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

VOtre courroux eſt plaiſant.

MONTVAL.

Il eſt juſte.

LISETTE.

Oui. Voilà pour tuer le corps le plus robuſte.
(*à Lucile.*)
Vous avez bien joué l'évanouiſſement.

LUCILE.

Oui, car je l'ai joué très-naturellement ;
Contre de tels revers, on manque de conſtance.

MONTVAL.

Comme vous, j'ai penſé tomber en défaillance.

LUCILE.

Quel remede employer ? Et que deviendrons-nous ?

MONVAL.

Je ſuis, de ce malheur, plus étourdi que vous.

SCÈNE DERNIERE.

MONTVAL, LUCILE, LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *à Montval.*

DEſcendez au plûtôt, Monſieur, on vous demande.

MONTVAL.

Eh, qui donc?

CHAMPAGNE.

Tout le monde, & la foule eſt ſi grande,
Que la cour du Château ne peut la contenir.
Le public n'attend pas. Hâtez-vous de venir.

MONTVAL.

Es-tu fou? quel public?

CHAMPAGNE.

Le public de Champagne.
C'eſt peu que votre nom vole dans la Campagne,
De Creteil juſqu'à Troie il vient d'être porté;
On vient vous conſulter ici de tout côté.

MONTVAL.

La choſe eſt ridicule.

LISETTE.

Elle eſt des plus plaiſantes.

CHAMPAGNE.

Comment, elle eſt pour vous, Monſieur, des plus brillantes.
A leurs empreſſemens venez vous préſenter.

MONTVAL.

Va leur parler toi-même, & me repréſenter.

CHAMPAGNE.

Je pourrai faire face aux manans du Village,
Mais les honnêtes-gens qui ſont du voiſinage,

Parmi

Parmi lesquels on voit Comtesses & Marquis,
Veulent votre présence, ainsi que vos avis :
Si vous ne répondez à leur ardeur extrême,
Ils viendront jusqu'ici vous relancer eux-mêmes.

MONTVAL.

J'enrage.

LUCILE.

Paroissez, vous les charmerez tous.

LISETTE.

Nos Docteurs à la mode en savent moins que vous.

MONTVAL.

Je ne suis Médecin que pour votre famille.

LISETTE.

Votre Art est pour le pere, & vos soins pour la fille

LUCILE.

Par-là, de mes parens vous aurez mieux le cœur,
Et l'estime publique affermira la leur.

LISETTE.

La fortune vous rit, saisissez-la bien vîte,
Profitez de la vogue, elle aide le mérite.

LUCILE.

Oui, tentez le destin, s'il vous trompe, en tout cas,
Soyez sûr que mon cœur ne vous trahira pas.

MONTVAL.

Devant Lisette ici, daignez donc me promettre,
D'accomplir malgré tout votre songe à la lettre.

LUCILE.

Je jure d'être à vous, ou de n'être qu'à moi ;
Me punisse le Ciel, si je trahis ma foi.

MONTVAL.

Après un tel serment, ma gloire est infaillible ;
Et pour vous mériter tout me sera possible ;
Vous m'en tiendrez compte.

LUCILE.

Oui.

MONTVAL.

Je vole à mon Emploi.

Amour, tu m'en paieras, je l'exerce pour toi.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, LISETTE.

CHAMPAGNE.

UN moment, laiſſes-moi, laiſſes, que je reſpire;
Je ſuis gonflé d'orgueil, & je creve de rire :
Monſieur Bromps a bien fait des dupes aujourd'hui;
Je l'ai bien ſecondé, j'ai trompé d'après lui;
Et de la Faculté tu vois un nouveau membre.

LISETTE.

Toi, tu n'es tout au plus qu'un Docteur d'anti-chambre.

CHAMPAGNE.

Là, par bonté pour toi, je veux bien m'arrêter.
Hem, comment va ce pous? J'ai droit de le tâter;
Je ſuis le Médecin de toutes les ſoubrettes,
Et ſinguliérement je m'attache aux Liſettes.

LISETTE.

Va, je me porte bien, & tu n'es qu'un nigaut.

CHAMPAGNE.

Eh! ce ſont-là pour moi les malades qu'il faut.
Mais tu me connois trop, ſans cela mon audace
T'eût ſubjuguée ici comme la populace.

LISETTE.

L'opinion peut tout ſur l'homme prévenu.

CHAMPAGNE.

Je ne le croirois pas ſi je ne l'avois vu;
Ah! que la renommée eſt une belle choſe!

Et qu'au Public crédule aiſément on impoſe !
Dès qu'elle eſt favorable, elle met en crédit,
Et porte l'ignorant comme l'homme d'eſprit.
Il faut un nom fameux pour éblouir le monde,
Et c'eſt ſur le bonheur que ſon éclat ſe fonde.

LISETTE.

Oui, qui fait tous les jours la réputation,
Et même le talent ? mais c'eſt l'occaſion ;
La faveur d'un inſtant, ou d'une circonſtance
Suffit pour l'établir ou lui donner naiſſance :
Ton Maître, dans le fond, mieux qu'un autre le peut,
Quand on a de l'eſprit, on eſt tout ce qu'on veut.

CHAMPAGNE.

Ce métier lui déplaît, la foule l'importune ;
Mais s'il le vouloit bien, nous y ferions fortune.
En mon particulier, Liſette, à ſon inſu,
J'ai là plus d'un Louis que j'ai déja reçu.

LISETTE.

Il devroit préférer la Médecine aux armes.

CHAMPAGNE.

Qu'oſes-tu propoſer ?

LISETTE.

A tort tu te gendarmes.

CHAMPAGNE.

Des Guerriers tels que nous devenir Médecins !
Abuſer à la fois & tuer les humains !

LISETTE.

On les tue à la guerre.

CHAMPAGNE.

Oh ! c'eſt ſans perfidie.
En attaquant leurs jours, on expoſe ſa vie.
Si nous les égorgeons, c'eſt du moins noblement.

LISETTE.

Ils n'en ſont pas moins morts, un Médecin ſouvent
Les guérit par hazard, il en ſera de même.

CHAMPAGNE.

Notre délicateſſe eſt là-deſſus extrême ;

Son succès cependant à tel point eſt porté,
Qu'il attache à ſon char tout le ſexe enchanté,
Et c'eſt à qui l'aura. J'en ai vu trois ou quatre,
Qui pour ſe l'arracher ſont prêtes à ſe battre;
Une femme titrée, & fiere de ſon rang,
Eſt la plus acharnée, & veut tout mettre à ſang.

SCENE II.

LUCILE, LISETTE, CHAMPAGNE.

LUCILE.

IL faut que pour le coup Montval m'ait oubliée;
Il tarde trop long-tems, & j'en ſuis effrayée.

CHAMPAGNE.

Il eſt, Mademoiſelle, arrêté malgré lui,
Et cent fois plus que vous, il en ſent de l'ennui.
(*Il ſort.*)

SCENE III.

LUCILE, LISETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à Lucile.*

JE te cherche par-tout, ta ſanté m'inquiete,
Elle paroît meilleure, & j'en ſuis ſatisfaite.

LUCILE.

Elle vous le paroît, mais elle ne l'eſt point.

LA MARQUISE.

Ton viſage me rend tranquille ſur ce point.
Un autre ſoin m'agite. Apprends que la Comteſſe
Prétend nous enlever ton Médecin, ma niece.

LISETTE.

Ah ! quelle perfidie !

LUCILE.

Il faut l'en empêcher.

LA MARQUISE.

La ligue eſt générale, on veut nous l'arracher.
Toutes les femmes ont de l'amour pour cet homme :
Moi-même, au fond du cœur, je lui donne la pomme ;
Si je faiſois un choix, il tomberoit ſur lui.

LUCILE.

Ah, vous convenez donc qu'on doit le priſer ?

LA MARQUISE.

Oui.

Sa figure prévient, & ſon ſavoir étonne.
C'eſt un je ne ſai quoi dans toute ſa perſonne,
Qui donne de la grace au moindre mot qu'il dit.
Avec moins de mérite on nous tourne l'eſprit,
Dès qu'on eſt à la mode, on devient notre idole.
La plus ſage y ſuccombe, ainſi que la plus folle.
L'exemple entraîne tout, il eſt contagieux,
Et l'éclat de la vogue éblouit tous les yeux.

LUCILE.

Quand on l'aime, on ne fait que lui rendre juſtice ;
Mais ce n'eſt pas un droit pour qu'on nous le raviſſe,
La Comteſſe le peut conſulter en ces lieux.

LA MARQUISE.

La perfide aujourd'hui, pour ſe l'attacher mieux,
Veut lui faire épouſer une veuve opulente,
Qui n'eſt jeune ni veille, & qu'on dit ſa parente.

LUCILE.

Mais rien n'eſt plus affreux. Que dit-il à cela ?

LA MARQUISE.

Mais il la remercie.

LUCILE.

Il y conſentira.

LA MARQUISE.

Je ne ſais ; la Comteſſe eſt au fond ſi preſſante,
Que je crains qu'il ne cede à ſa pourſuite ardente.

LUCILE.

Ma tante, agiſſez donc pour détourner ce coup.

LA MARQUISE.

Vraiment, ſi je pouvois....

LUCILE.

Vous y pouvez beaucoup.

LA MARQUISE.

La ſanté du logis s'y trouve intéreſſée,
Et c'eſt un procédé dont je ſuis offenſée.

LUCILE.

J'en ſuis outrée ; il eſt tout des plus violens.
Vient-on dans les Maiſons pour enlever les gens,
Dans le tems que leur art nous eſt ſi ſalutaire,
Quand notre vie y tient par un nœud néceſſaire ?
Nous retomberons tous dès qu'il ſera parti.
C'eſt un aſſaſſinat digne d'être puni.

LISETTE, *à la Marquiſe.*

Votre niece a raiſon, j'approuve ſa colere ;
C'eſt vous couper la gorge.

LA MARQUISE.

Oui, nous devons tout faire
Pour fixer près de nous notre aimable Pruſſien.
Cherchons toutes les trois un prompt & ſûr moyen.

LUCILE.

Il vous ſeroit aiſé, ſi vous vouliez, ma tante,
De le lier ici d'une façon conſtante.

LA MARQUISE.

Apprens-moi donc comment j'y pourrai réuſſir ?

LUCILE.

Je crains.....

LA MARQUISE.

Tu ne dois pas ni craindre, ni rougir ;
Il me tarde déja d'exécuter la choſe.
Parles donc, qui t'arrêtes ?

LUCILE.

Excuſez-moi, je n'oſe.

LA MARQUISE.

Pourquoi cette pudeur & cet embarras-là ?

LUCILE.

Liſette, qui le ſait, pour moi vous l'apprendra ;
Je la laiſſe avec vous, pour qu'elle vous le diſe.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, puiſqu'il faut que je vous en inſtruiſe,
Le moyen d'arrêter ce grand homme chez vous,
Eſt de vous l'attacher par un nœud des plus doux ;
Et puiſqu'on lui propoſe ailleurs un mariage,
Vous lui pouvez offrir ici même avantage.

LA MARQUISE.

Cet expédient-là n'eſt pas ſi mal trouvé.

LISETTE.

Cet Hymen eſt ſortable, il doit être approuvé.
Votre niece craignoit....

LA MARQUISE.

Elle avoit tort, Liſette,
Si je me détermine à ce qu'elle ſouhaite,
C'eſt pour ma guériſon, moins que pour ſa ſanté.
Il eſt vrai que j'y vois de la difficulté ;
Mais pour elle, il n'eſt rien que mon cœur n'applaniſſe ;
Laiſſes-moi ſeule ici, pour que j'y réfléchiſſe.
Ne dis rien à ma niece encor ſur ce parti,
J'irai l'en informer quand je l'aurai choiſi.

(*Liſette s'en va.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, *seule.*

CE lien, dans l'instant où Lucile est promise,
Où son Hymen s'apprête, où l'heure même est prise
Pour l'unir à Cléon dans cette même nuit,
Ne peut la regarder. C'est moi, sans contredit,
C'est moi seule qui dois, au défaut de ma niece,
Renverser ton projet, orgueilleuse Comtesse.
Et plutôt que ta main nous ôte notre bien,
Je m'unirai pour elle au Médecin Prussien.
Je me sacrifirai pour la santé commune.
Je puis lui présenter ma main & ma fortune,
Dans un jour où Cléon enrichit tous les miens.
Mon âge & mon esprit sont assortis aux siens ;
Il a près de trente ans, je n'en ai pas quarante ;
La veuve qu'on propose en doit avoir cinquante ;
Elle est riche, dit-on, mais je le suis assez
Pour un cœur qui n'a pas les vœux intéressés.
Je suis sûre d'ailleurs, qu'il m'estime d'avance,
Et j'ose me flatter d'avoir la préférence.
Voilà mon parti pris ; mais la difficulté
Est d'en faire l'aveu, sans blesser ma fierté.
Je le vois qui paroît, & je sens à sa vue
Une timidité qui m'étoit inconnue.

SCENE VI.

LA MARQUISE, MONTVAL.

MONTVAL.

JE m'arrache à la fin à l'importunité.

LA MARQUISE.

Je vous fais compliment, & votre vanité
Doit se trouver, Monsieur, extrêmement contente.
La Comtesse vous offre une riche Parente.

MONTVAL.

L'honneur qu'elle me fait est peu flatteur pour moi.

LA MARQUISE.

Vous déguisez, Monsieur.

MONTVAL.

Je parle en bonne foi.

LA MARQUISE.

Vous partez cependant pour suivre la Comtesse.

MONTVAL.

Moi, m'éloigner de vous! moi, quitter votre niece?

LA MARQUISE.

On vient de m'assurer que vous l'accompagniez.

MONTVAL.

Je ne pars pas, à moins que vous ne me chassiez.
Où pourrois-je être mieux qu'auprès de vous, Madame?
Je vous suis attaché jusques au fond de l'ame.
Je voudrois me lier encore de plus près.
Je voudrois en ces lieux me fixer pour jamais,
Passer tous mes instans en votre compagnie,
Et conserver vos jours aux dépens de ma vie.

LA MARQUISE.

Quoi! notre Médecin veut s'allier à nous?

MONTVAL.

Oui, ma ſanté ſoupire après un nœud ſi doux.
Le Médecin ſe meurt, ſi ſon mal ne vous touche,
Et ſon bonheur dépend d'un mot de votre bouche.
Voyez à vos genoux tomber la Faculté.

LA MARQUISE.

Arrêtez, cet état bleſſe ſa gravité.

MONTVAL.

Je ne puis prendre un air trop ſoumis & trop tendre,
J'ai beſoin d'indulgence, & je vais vous ſurprendre,
Apprenez mon amour & mes vrais ſentimens.

LA MARQUISE.

Epargnez-vous ce ſoin, Monſieur, je les entends,
Je vous dirai bien plus. Je n'y ſuis pas contraire;
Mais la décence veut que j'en parle à mon frere.
Adieu, vous n'aurez pas à languir bien du tems,
Nous allons de concert rendre vos vœux contens.
(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

MONTVAL, *ſeul.*

QUel diſcours enchanteur: faut-il que je le croie?
Je demeure interdit de plaiſir & de joie!
Lucile, vos parens vont combler mon bonheur,
Et de tous vos appas je ſerai poſſeſſeur;
Mon cœur rend pour le coup grace à la Médecine,
Je vous dois à ſon art, je la tiens pour divine.

SCENE VIII.

MONTVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

JE n'en puis plus, Monſieur, je rentre épouvanté,
Notre vie en ce lieu n'eſt pas en ſûreté.

MONTVAL.

Pourquoi ?

CHAMPAGNE.

Fuyons, Monſieur.

MONTVAL.

Quelle eſt cette folie ?

CHAMPAGNE.

On vous ſoupçonne ici de guérir par magie.

MONTVAL.

Quel conte !

CHAMPAGNE.

C'eſt un fait que j'ai trop entendu,
Ce bruit dans tout le Bourg vient d'être répandu.
Voilà le ſort qui ſuit la grande réuſſite,
On admire d'abord, on ſe déchaîne enſuite.

MONTVAL.

O le plaiſant péril, pour en être effrayé !

CHAMPAGNE.

Je craindrois moins pour vous, mais j'en ſuis de moitié.
Comme à vingt pas d'ici je ſifflois dans la rue,
Un manant dit tout bas, fixant ſur moi la vue,
Il appelle le diable, il faudroit le noyer :
Ou plutôt le rôtir, dit l'autre, il eſt Sorcier.
Je m'éloigne à ces mots, leur troupe m'accompagne,
Ils alloient me ſaiſir, c'étoit fait de Champagne,

Si la Comteſſe alors, qui paroît à propos,
N'eut avec tous ſes gens, écarté ces marauds.
J'ai loué mille fois ſon heureuſe rencontre,
Les femmes ſont pour nous ſi les hommes ſont contre.

MONTVAL.

Finis ce vain propos, vas, je n'ai pas le tems
De perdre à t'écouter de précieux inſtans,
Je les dois aux tranſports que mon bonheur m'inſpire,
J'obtiens enfin Lucile, & je cours l'en inſtruire.

CHAMPAGNE.

Comment! on vous l'accorde?

MONTVAL.

Oui, je vais l'épouſer.

CHAMPAGNE.

Le ſort vient juſques-là de vous favoriſer!

MONTVAL.

Oui, juges de ma joie!

CHAMPAGNE.

Ah! mon cœur la partage.
Son pere vient. Son air eſt d'un heureux préſage.

SCENE IX.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.

LE BARON.

JE viens tout transporté. Ce que m'a dit ma sœur
Est-il bien vrai, parlez, mon cher Libérateur?
Vous allez être à nous tout entier sans partage,
Je bénis le lien d'un si beau mariage.

MONTVAL.

Je dois remercier plutôt votre bonté.

LE BARON.

Nous ne vous perdrons pas, & j'en suis enchanté.
Me voilà pour jamais revenu de ma crainte,
D'une vive douleur j'en avois l'ame atteinte,
Le Ciel vient pour nos jours de vous bien conseiller,
Vous serez à portée en tout tems d'y veiller.

MONTVAL.

J'en ferai ma premiere & ma plus chere étude,
J'écarterai de vous la moindre inquiétude.

LE BARON.

Poëte & Médecin, que de ressource en vous!
Pouvons-nous faire un choix plus commode & plus doux?
Vous rimerez pour moi pendant la matinée,
Et ma fille pourra vous voir l'après-dinée.
Le soir vous donnerez tous vos soins à ma sœur.
Pour toute ma maison quel plaisir, quel bonheur!
Un nœud si fortuné ne peut trop tôt se faire;
Et je brûle déja de vous voir mon beau-frere.

MONTVAL, *à part.*

Qu'entens-je? juste Ciel!

SCENE X.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE, CLÉON.

LE BARON.

CHer Cléon, ſavez-vous
La nouvelle faveur qui ſe répand ſur nous ?
Monſieur s'allie à moi.

CLÉON.

Votre ſœur que je quitte,
Vient de m'en informer, & je vous félicite.
On nous attend tous trois, le Notaire eſt là-bas.

LE BARON.

Allons vîte. Au lieu d'un, il fera deux Contrats.
(*Il ſort.*)

SCENE XI.

CLÉON, MONTVAL.

MONTVAL, *à part.*

NE ménageons plus rien, dans cet inſtant funeſte,
Et riſquons tout pour rompre un nœud que je déteſte.

(*Retenant Cléon qui s'en va.*)

Arrêtez, votre état, Monſieur, me fait frémir.
Malgré vous-même enfin je veux vous ſecourir,
Je puis vous guérir ſeul du mal qui vous poſſede.

CLÉON.

L'amour m'en guérira, ſans employer votre aide.

MONTVAL.

Gardez-vous de former un lien ſi fatal;
Le remede cent fois eſt pire que le mal.

CLÉON.

C'eſt l'Amour qui l'ordonne, il ſera ſalutaire.

MONTVAL.

Monſieur, encore un coup l'Amour vous eſt contraire.

CLÉON.

Mais ſi l'on vous en croit, l'amour n'eſt jamais bon.

MONTVAL.

Je ne dis pas cela, c'eſt ſelon la ſaiſon.
Dans la jeuneſſe, il eſt, s'il faut ne vous rien taire,
Il eſt bon, excellent, qui plus eſt, néceſſaire.
De vingt ans juſqu'à trente, il eſt un agrément,
Et même une vertu quand il eſt ſentiment;
Mais il ne convient pas que je vous diſſimule
Qu'à ſoixante....

CLÉON.

J'entens, il eſt un ridicule.

MONTVAL.

Il deviendra funeſte à vous non-ſeulement,
Mais à Lucile encore, ainſi qu'à ſon amant.

CLÉON.

Son amant !

MONTVAL.

Oui, Monſieur, l'amant le plus fidele,

CLÉON.

Le connoiſſez-vous ?

MONTVAL.

Fort.

CLÉON.

Lucile l'aime-t-elle ?

MONTVAL.

Puiſqu'il faut vous l'apprendre, éperdument, Monſieur.

CLÉON.

Chaque mot eſt un trait qui me perce le cœur.

MONTVAL.

Pardon, pour le guérir, il faut que je le bleſſe.

CLÉON.

Votre ſecours, Monſieur, eſt d'une étrange eſpece,
Et jamais....

MONTVAL.

Le remede eſt violent, d'accord.
Mais naturellement vous avez l'eſprit fort.
Je riſque ſur un cœur auſſi grand que le vôtre,
Ce que je n'oſerois eſſayer ſur un autre.
Sa généroſité, du ſuccès me répond.
Conſultez-la, Monſieur, l'effet en ſera prompt.
Courage, ce ſoupir m'eſt d'un flatteur augure.

CLÉON.

La vertu de Lucile après tout me raſſure.
Elle oublira l'Amant.

MONTVAL.

Non, ne l'eſpérez pas.

Son abſence a penſé lui coûter le trépas.

CLÉON.

Que dois-je faire ? ô ciel !

MONTVAL.

Suivre mon ordonnance ;
Prenez, Monſieur, prenez pour guide la prudence.
Signalez vos vertus par un effort nouveau ;
Etouffez ſagement l'amour dans ſon berceau,
Et de deux vrais amans protégez la conſtance.
Je vous répons, Monſieur, de leur reconnoiſſance ;
Vous goûterez le bien de faire des heureux.
En eſt-il un plus grand pour un cœur généreux ?
Le bonheur qui ſuivra cette gloire infinie,
Va de dix ans au moins vous prolonger la vie.

CLÉON.

Je rougis....

MONTVAL.

Bon, tant mieux. Qui commence à rougir
Tout haut de ſa foibleſſe, eſt bien près d'en guérir.

CLÉON.

Je ſurmonte la mienne, & je ſens qu'à mon âge
L'Amour eſt un écueil, & l'Hymen un naufrage.
Inſtruiſez-en Lucile, & ſon amant auſſi.

MONTVAL.

Il l'eſt déja, Monſieur, vous le voyez ici.

CLÉON.

Comment ! ſeroit-ce vous ?

MONTVAL.

Oui, mon ame ravie
Ne dois plus vous cacher mon état, ma patrie.
Je ſuis François, Monſieur, la guerre eſt mon métier,
Et j'ai, depuis quatre ans, l'honneur d'être Officier.
Montval eſt mon vrai nom. Tout le reſte eſt l'ouvrage
D'un amour qui n'a pas la richeſſe en partage.

SCENE DERNIERE.

CLÉON, MONTVAL, LE BARON, LA MARQUISE, LUCILE.

CLÉON, *au Baron, à la Marquiſe, & à Lucile.*

Approchez tous les trois, venez, ſoyez témoins
Du prodige nouveau qu'ont opéré ſes ſoins;
Lucile n'a plus rien à craindre de ma flamme,
D'un amour ridicule il a purgé mon ame,
Nous voilà tous guéris par ſon Art ſouverain,
N'en ſoyez plus ſurpris, il n'eſt pas Médecin.

LE BARON.

Ma fille nous l'a dit, ma ſœur eſt détrompée,
Et je ſuis enchanté qu'il ſoit homme d'épée.
Il eſt toujours Poëte, & c'eſt ce que je veux.

CLÉON.

Ils s'aiment; permettez que je les rende heureux,
Ils auront tous mes biens.

LUCILE.

Quel bonheur!

MONTVAL.

Quelle gloire!

LE BARON.

O généroſité, qu'on aura peine à croire!

LA MARQUISE.

J'ai fait une mépriſe, & viens de m'égarer.
C'eſt peu de l'avouer, je veux la réparer.
(*à Cléon.*)
Votre exemple, Monſieur, eſt des plus héroïques.
Je le ſuis, ils ſeront mes héritiers uniques.

LE BARON, *à Cléon.*

Nous devons....

CLÉON.

Vous devez me faire compliment,
D'allier aujourd'hui ce qu'ont joint rarement,
Et qu'on devroit toujours joindre par préférence,
J'unis le vrai mérite à la rare constance,
La gloire à la beauté, l'esprit aux sentimens,
Les graces au savoir, les vertus aux talens,
Puis-je de mes trésors faire un meilleur usage!
(*à Montval, & à Lucile qu'il unit ensemble.*)
Mes enfans, formez vîte un si bel assemblage.
Soyez riches tous deux par mes justes bienfaits.
Ce don vous manquoit seul, & vous voilà parfaits.

Fin du second Tome.

2313

UNS. 158 f. 12